

HISTOIRE GÉNÉRALE
CIVILE, NATURELLE,
POLITIQUE ET RELIGIEUSE

DE TOUS LES PEUPLES DU MONDE

M. D. C. C. L.

HISTOIRE GÉNÉRALE,

CIVILE, NATURELLE,

POLITIQUE ET RELIGIEUSE

DE TOUTES LES PEUPLES DU MONDE.

HISTOIRE GÉNÉRALE,
CIVILE, NATURELLE,
POLITIQUE ET RELIGIEUSE

DE TOUS LES PEUPLES DU MONDE,

Avec des Observations sur les Mœurs, les Coutumes,
les Usages, les Caractères, les différentes Langues,
le Gouvernement, la Mythologie, la Chronologie,
la Géographie ancienne & moderne, les Cérémonies,
la Religion, les Mécaniques, l'Astronomie,
la Médecine, la Physique particulière, l'Histoire
naturelle, le Commerce, la Navigation, les Arts
& les Sciences des différens Peuples de l'EUROPE,
de l'ASIE, de l'AFRIQUE & de l'AMÉRIQUE.

Par M. l'Abbé LAMBERT.

T O M E X I V .



A P A R I S .

Chez FRAULT Fils, Quay de Conty;
à la Charité.

M. D. C. C. L.

Avec Approbation & Privilège du Roy.

HISTOIRE GÉNÉRALE,
CIVILE, NATURELLE,
POLITIQUE ET RELIGIEUSE

à tous les États du monde.
avec des Observations sur les Mœurs, les Gouvernemens,
les Usages, les Caractères, les différens Langues,
le Gouvernement, la Mythologie, la Chronologie,
la Géographie ancienne & moderne, les Cérémonies,
les Religions, les Mécaniques, l'Astronomie,
la Médecine, la Physique particulière, l'Histoire
naturelle, le Commerce, la Navigation, les Arts
& les Sciences des différens Peuples de l'Europe,
de l'Asie, de l'Afrique & de l'Amérique.

PAR M. LAMBERT.

TOME XIV.



A PARIS.

Chez PRAULT Fils, Quay de Conti,
à la Charité.

M. D. C. C. I.

chez le Libraire & l'Imprimeur de la Cour.



T A B L E
DES CHAPITRES

Contenus en ce Tome:

AMERIQUE MERIDIONALE

CHAPITRE PREMIER. *Description des différentes Provinces de Terreferme. Nourriture, habillement, mœurs, Coutumes, Gouvernement, Religion & cérémonies des divers peuples qui habitent ces Provinces,* Page **I**

CHAPITRE II. *Découverte & situation du Brésil; fertilité du Pays; mœurs de ses Habitans, leur nourriture, leurs occupations, leur coutume, leur Gouvernement,* **17**
Tome XIV. a ij

T A B L E

CHAPITRE III. *De la Religion,
& des différentes cérémonies des
Bresiliens,* 31

CHAPITRE IV. *Situation du Pays
des Moxes ; leur Gouvernement,
leurs occupations, leur Religion,
leurs Ministres, leurs sociétés ; Cé-
rémonies de leurs Enterremens &
de leurs Mariages ; Remèdes dont
ils se servent dans leurs maladies ;
Simples qui croissent dans leur Pays ;
Particularités d'un Animal appelé
Ocorame,* 44

CHAPITRE V. *Origine des Ma-
melus, situation de leurs Villes, leurs
brigandages, leurs ruses, leurs
cruautés. Nature du Pays habité
par les Manacicas, leur caractère,
leur génie, leur Religion, leurs
cérémonies, leurs coutumes ; autorité
de leurs Caciques ; forme de leur Gou-
vernement. Mœurs & usages des
Marocotas,* 63

DES CHAPITRES.

CHAPITRE VI. Bornes & étendue du Pays des Amazones. Fruits, plantes & animaux qu'on y trouve. Des armes, du commerce, de la Religion, & des cérémonies des Habitans de cette Province, 86

CHAPITRE VII. Origine du musc, & où il se forme. Nourriture de l'animal qui produit le musc, 99

CHAPITRE VIII. Caractere des Chiriguanes. Disposition de leurs Bourgades. Leurs parures. Leurs vêtemens. Leurs mariages. La science de leurs Médecins. Leurs coutumes à la naissance de leurs enfans. Leurs devoirs envers les morts. Leur opinion sur l'état de l'ame séparée du corps, 102

T A B L E

A M E R I Q U E S E P T E N T R I O N A L E .

CHAPITRE PREMIER. *Eten-
duë & division du vieux & du
nouveau Mexique. Qualités & ferti-
lité du Pays. Fruits & animaux sin-
guliers qu'on y trouve. Description de
la Ville de Mexico, & de l'ancien
Palais de Montezuma, 108*
Du Nouveau Mexique, 123

CHAPITRE II. *Religion, Temples,
Sacrifices, Pénitences, Fêtes, Dis-
cipline, Cérémonies de Paix & de
Guerre; Mariages, Obseques des
Mexicains, & des Peuples leurs voi-
sins. 125*

CHAPITRE III. *Situation & bor-
nes du Canada, de la Louisiane,
& de l'Isle de Terre-Neuve. Qua-
lités de ces divers Pays; nourriture,
habillement, occupation, Gouver-
nement des Habitans de ces Pro-*

DES CHAPITRES.

vinces , 146

CHAPITRE IV. Religion, coutumes, usages, mariages, obseques; cérémonies de guerre & de chasse des peuples du Canada, du Mississipy, & de Terre-Neuve, 160

Cérémonies de Guerre & de Chasse des peuples du Canada, & du Mississipy, 178

CHAPITRE V. Des Castors du Canada. Description de cet animal; différentes espèces de Castors; leur adresse à construire leurs cabannes; maniere dont elles sont bâties; diverses chasses aux Castors, 188

CHAPITRE VI. Description de l'Isle de Bourbon; grandeur des Habitations de cette Isle; arbres, fruits, & animaux singuliers qui s'y trouvent. Description du Lezard, de l'Ecureuil volant, du Poisson volant, du Poisson cornu, du Requin, du Marsouin, &c. 202

T A B L E

CHAPITRE VII. *Langues différentes des Hurons, des Abnakis, des Algonkins, des Illinois, des Outaouaks, & de plusieurs autres Nations de la Nouvelle France. Leurs occupations, leurs habillemens, leur adresse à tirer de l'arc, leur tendresse pour leurs enfans; cérémonies de leurs funérailles; maniere cruelle dont ils traitent leurs Prisonniers de guerre,* 220

CHAPITRE VIII. *Des Sauvages Natches; leur Religion, leurs Loix, leurs assemblées, leurs Fêtes; forme de leur Gouvernement; cérémonies de leurs mariages & de leurs funérailles; leur maniere de faire la guerre, leurs marches, leurs campemens; comment ils reçoivent les Ambassadeurs qui viennent traiter de paix,* 241

CHAPITRE IX. *Situation & bornes de la Floride; qualités du Pays; fruits, plantes, animaux &*

DES CHAPITRES.

métaux qu'on y trouve ; mœurs ;
coutumes & occupations des Flori-
diens , 268

CHAPITRE X. De la religion des
Peuples de la Floride, de leurs Prê-
tres, de leurs emplois, de leur disci-
pline, de leur habillement ; cérémo-
nies de guerre observées par les Flori-
diens, leurs cérémonies funébres,
leurs cérémonies nuptiales ; châtimens
des femmes adulteres, 274

CHAPITRE XI. Situation & bor-
nes de la Virginie ; fertilité du Pays ;
mœurs, coutumes, usages, gouver-
nement des Virginiens, 293

CHAPITRE XII. De la Religion
des Virginiens ; de leurs Prêtres,
& de leurs Devins ; de leurs Fê-
tes, de leurs dévotions, de leurs
danses, & de leurs cérémonies de
paix & de guerre ; de leurs cérémo-
nies nuptiales, & de leurs cérémo-
nies funébres, 301

T A B L E

CHAPITRE XIII. Description de la Californie. Caractere, mœurs & occupations des Habitans de cette Isle. Plantes, fruits & animaux singuliers qui s'y trouvent, 318

CHAPITRE XIV. Description géographique des grandes & des petites Antilles; mœurs, coutumes, Religion, cérémonies des Habitans de ces Isles, 327.

CHAPITRE XV. De l'Isle de Saint-Domingue; combien cette Isle étoit peuplée lorsque les Castillans y aborderent; caractere de Christophe Colomb; son départ pour l'Espagne; désordres des Castillans pendant son absence; soulèvement des Indiens; retour de Colomb à Saint-Domingue; longue & cruelle guerre faite aux Indiens; leur servitude; leur destruction; leur apologie, 348

CHAPITRE XVI. Description de la Terre de Feu; erreur des Cartes

DES CHAPITRES.

*anciennes & modernes sur l'étendue
de cette Terre; caractère, coutumes,
usages, nourritures, vêtemens des
Habitans de cette Terre; erreurs des
Cartes sur la situation du Cap de
Horn; description des Villes de Lima
& de la Conception,* 372

CHAPITRE XVII. *De la Pintade.
Si la Pintade est différente de la
Méleagride. Des Pintades domesti-
ques, & des Pintades marones,* 379

CHAPITRE XVIII. *Des étin-
celles qui se découvrent sur la surface
de la Mer. Des Iris de la Mer, & des
Exhalaisons qui se forment pendant
la nuit,* 390



DES CHAPITRES

anciennes & modernes sur l'Espagne
de cette terre; caractère, coutumes,
usages, monumens, richesses des
habitans de cette terre; et de la
Carte sur la situation du Cap de
Horn; description des Villes de Lima
& de la Concepcion. 372

CHAPITRE XVII. De la Pénin-
sule de la Péninsule est différente de la
Méditerranée. Des Péninsules domesti-
ques. & des Péninsules maritimes. 379

CHAPITRE XVIII. Des Éti-
ves celles qui se découvrent sur la surface
de la Mer. Des Éti de la Mer. & des
Éti de la Mer qui se forment pendant
la nuit. 390



CHAPITRE I. Description de
la Terre de Feu; 348

RECUEIL



RECUEIL
D'OBSERVATIONS
CURIEUSES.

AMERIQUE MERIDIONALE.

CHAPITRE PREMIER.

*Description des différentes Provinces de
Terre ferme. Nourriture, habillement,
mœurs, Coutumes, Gouvernement,
Religion & cérémonies des divers
peuples qui habitent ces Provinces.*

LA Province de Terre-Ferme,
qui portoit autrefois le nom
de Castille d'or, a près de
deux cens quatre-vingt-dix
lieuës dans sa plus grande largeur, du
Midy au Septentrion, & cinq cens

Tome XIV. A

soixante-dix-sept dans sa plus grande longueur d'Orient en Occident ; elle est bornée à l'Orient & au Septentrion par la mer du Nord ; au Midy par le Pays des Amazones & par le Perou ; & à l'Occident par la mer du Sud, & par la Nouvelle Espagne.

Ce Pays se divise en six principales parties, qui sont l'Audience de *Panama*, l'Audience de *Santa-fé*, la partie qui dépend de l'Audience de Saint-Domingue, le Pays de Paria, la Guyane & la Caribane. Sous ces Audiences sont compris onze Gouvernemens, qui sont ceux de la Nouvelle Grenade, de Paria, de Carthagene, de Sainte-Marthe, de Rio, de la Hacha, de Venezula, de la Nouvelle Andalousie, de Caribane, de Gogane, où est l'Isle de Cayenne, de Castille d'or, & de Popayan.

Santa-fé est la Capitale de la Nouvelle Grenade ; elle est le Siège d'un Archevêque, d'un Gouverneur & d'un Conseil Souverain. Cette Ville est située près d'un Lac, qui portoit autrefois le nom de *Guatavita*. C'est

là où les Indiens de l'Amérique Méridionale avoient coutume d'aller adorer leurs Idoles.

Panama est la Capitale de la Castille d'or ; c'est le Siège d'un Evêque, & d'une Audience Royale.

Les principales rivières de Terre-Ferme, sont l'Orenoque, les rivières de Sainte-Marthe, de la Magdeleine, d'Esquibo, de Berbico, de Marony, d'Yapoco, &c.

La chaleur est excessive dans cette Province, ce qui n'empêche pas cependant que l'air n'y soit très-sain ; mais il en faut excepter les environs de l'Istme de Panama, où il y a beaucoup de marais. Il croît peu de bled dans ce Pays ; mais on y recueille beaucoup de may, du moins dans les endroits qui ne sont pas coupés par des marais ou des montagnes. Les prairies sont partout couvertes de nombreux troupeaux. Davity rapporte après Herera, que dans le Gouvernement de la Nouvelle Grenade, il y a tel Habitant qui a jusqu'à vingt mille bœufs & autant de brebis. Il y a aussi

en Terre-Ferme un grand nombre de mines d'or, d'argent, d'azur & de cuivre; on y trouve de même des rochers d'émeraudes & d'autres pierres précieuses. Une autre richesse de cette Province, c'est une grande quantité d'arbres qui donnent différentes sortes de gommés.

Il y a beaucoup de crocodiles dans les rivières, & l'on trouve dans les forêts un grand nombre de tigres, de lions, de chevreuils, de porcs-épics, & d'autres bêtes sauvages. Il y a dans la nouvelle Andaloufie, un animal singulier, appelé *Aranata*, qui a des pieds d'homme, une barbe de bouc, & qui court sur les arbres comme un chat sauvage, lorsqu'il veut éviter les flèches qu'on lui tire.

Les Habitans de cette Province font confister la beauté à avoir les dents extrêmement noires; aussi ont-ils grand soin de se les noircir tous les jours avec la poudre d'une herbe qu'ils nomment *hay* ou *gay*. Ils se nourrissent de lézards, de sauterelles, de chauve-souris, d'écrevisses, d'araignées, d'a-

D'OBSERVATIONS. 5

beilles, & de corbeaux; ils sont même si peu délicats, que comme les Hottentots ils se font un plaisir de manger la vermine dont ils sont ordinairement couverts.

Ces Sauvages vont nus, & se contentent de couvrir leur nudité de quelques coquilles d'escargots. Dans leurs Fêtes ils se parent de plumes de diverses couleurs; ils se coupent les cheveux au-dessus des oreilles, & s'arrachent la barbe. Les filles & les femmes vont nuës, ainsi que les hommes; mais pour paroître avoir les jambes & les cuisses plus grosses, elles ont la manie d'entortiller leurs genoux d'un nombre infini de bandes de toutes sortes de peaux. Linschot rapporte que les Prêtres de ces Indiens ne marient point de filles, qu'ils ne leur ayent fait faire auparavant l'apprentissage du mariage; il ajoute une autre singularité non moins curieuse, qui est, que les principaux de la Nation ont la coutume de ceder pour une nuit la plus belle de leurs femmes aux étrangers qui vont loger chez eux.

Nous finirons ce chapitre par une courte description des cérémonies les plus remarquables qui sont en usage parmi les differens peuples qui habitent les diverses Provinces de Terre-Ferme.

Les peuples de Darien, de Panama, de la nouvelle Grenade & de Cumane, croient qu'il y a un Dieu au Ciel; que ce Dieu est le Soleil, mari de la Lune; ils croient aussi qu'il y a un mauvais principe; ils lui présentent pour l'appaiser, des fleurs, des fruits, des parfums, & du may.

La maniere dont leurs Prêtres, qui sont aussi Médecins, guérissent les malades, est des plus singulieres. Ils font asseoir le malade sur une pierre, ensuite le Prêtre Médecin prend un petit arc & de petites flèches, les tire le plus vîte qu'il lui est possible contre le corps de son malade, qui est tout nud. Leur adresse à tirer de l'arc les fait toujours viser fort juste; & de plus, il y a un arrêt à la flèche, afin qu'elle ne pénètre qu'autant qu'il le faut. Si la flèche ouvre une veine remplie de

vent, & qu'alors le sang en sorte avec quelque impétuosité, le Médecin & ceux qui sont présens à l'opération, sautent de joye, & témoignent par leurs gestes, que l'opération est heureuse.

Ces Prêtres font vœu de continence, & s'ils le rompent, on les lapide & on les brûle sans rémission.

Les Indiens de la vallée de Tania adorent le Soleil & la Lune, & une Idole nommée *Chiapen*. Avant que d'aller à la guerre on lui sacrifie des Esclaves & des Prisonniers, & on teint le corps de l'Idole avec le sang de la victime.

Cumane & Paria reconnoissent pour leurs Dieux, le Soleil & la Lune; le tonnerre & les éclairs sont les suites de la colere du premier, & lorsqu'il s'éclipse, ils mettent en usage les plus grandes mortifications pour lui faire revenir la lumiere; on s'arrache les cheveux, on se perce avec des arrêtes de poissons; les femmes se déchirent le visage, & les filles se tirent du sang des bras.

Ceux que l'on destine à être Prêtres, sont dès l'enfance initiés à la Prêtrise; on fait faire à ces jeunes gens une retraite de deux années au milieu des bois; ils ne mangent rien qui ait du sang, ne voyent point de femmes, oublient leur parenté, & ne sortent point des cavernes. Les vieux *Piajas*, c'est ainsi que s'appellent les Prêtres de ces Indiens, vont les visiter & les endoctriner de nuit. Lorsque le tems de la retraite des jeunes Candidats est accompli, leurs *Piajas* leur donnent un certificat par le moyen duquel ils sont reconnus Prêtres, Licenciés, & Docteurs ès Arts, en Médecine & en Magie.

Les femmes des Indiens de Darien vont à la guerre comme les hommes, & manient l'arc & les flèches avec autant d'adresse que de courage; ils brûlent leurs Prisonniers de guerre; mais avant que d'en venir à l'exécution, ils leur arrachent une dent.

Les Indiens de Darien & de Panama n'assistent jamais au Conseil de Guerre ou d'Etat qu'en habit décent.

c'est-à-dire, la toile de coton sur le corps, l'écharpe sur les cuisses, l'anneau sur le nez ou sur la bouche, le colier de dents, de coquilles, ou de rassade autour du col, & il faut sçavoir, que ces coliers pesent jusqu'à vingt-cinq à trente livres, & qu'ils descendent fort souvent jusqu'au nombril. Ils dansent sans façon dans leurs habits de cérémonie. Après qu'ils ont pris leurs places, un jeune garçon allume un rouleau de tabac qu'il met à la bouche en guise de pipe, & s'en va de rang en rang fumer au nez de Messieurs les Conseillers, qui reçoivent cette fumée avec toute la satisfaction possible, & la regardent comme un signe d'honneur & de respect.

Tous ces peuples ne font aucun quartier à leurs ennemis; s'ils ne les massacrent pas sur le champ, c'est pour les sacrifier à leurs Idoles, pour les assommer ou pour les brûler en leurs assemblées solennelles. Les Indiens de la nouvelle Grenade & de Cumane, châtent les jeunes gens qu'ils font

prisonniers, & les engraisent en suite.

Ceux de Venezula peignent autant de parties de leurs corps qu'ils ont tué d'ennemis. Au premier ennemi tué, on se peint les bras; au second, la poitrine; au troisième, ils se tirent des lignes de couleur depuis le nez jusqu'aux oreilles.

Les Indiens de Darien ont plusieurs femmes; ils peuvent même s'en défaire en les vendant aussitôt qu'ils s'en dégoûtent; outre cela, ils ont des femmes publiques. Dès que les filles ont atteint l'âge nubile, on leur donne le tablier & elles ne paroissent plus en public. Au logis elles se voilent le visage, même devant leur pere; heureusement pour elles, on les marie promptement.

Lorsqu'un Indien de Darien ou de Panama se marie, il présente à la porte de la Cabane à chacun des Convives, une callebasse pleine de *chicali*, qui est la boisson ordinaire de ces Indiens. Tous ceux qui sont de la nôce, boivent ainsi à la porte. Le pere du

garçon fait sa harangue, tenant à la main droite l'arc & une flèche, dont il présente la pointe; ensuite il danse & fait diverses postures bizarres, qui ne finissent pas qu'il ne soit accablé de fatigue & de sueur. La danse achevée, le pere du garçon se met à genoux, & présente son fils à sa fiancée, dont le pere à genoux, comme celui du marié, danse à son tour, & fait les mêmes postures que le premier. A peine les civilités sont-elles finies de part & d'autre, que le paranymphe du marié avec le reste de sa suite, courent aux champs la hache à la main, en sautant & cabriolant, pour abattre les arbres qui occupent le terrain où doivent loger les deux conjoints, & tandis que les hommes défrichent cette terre, le paranymphe de la mariée & toute sa suite y sement les grains.

Le pere de la mariée, ou à son défaut son plus proche parent, la garde à vûë une semaine dans l'appartement où il couche. Au bout de ce tems-là, elle est remise au mari.

Ces Indiens ensevelissoient leurs

Caciques avec des coliers d'or garnis d'émeraudes, ou du moins ils enterraient avec eux ce qu'ils possédoient pendant leur vie, n'oubliant pas de mettre de quoi boire & de quoi manger près du corps. Ce peuple imitoit les Souverains; quelquefois les femmes suivoient leurs maris en l'autre monde. Une femme qui nourrit son enfant, venant à mourir, il faut que l'enfant parte avec elle; car sans cela, disent ces Indiens, il resteroit orphelin. On le met à la mamelle de la défunte avec laquelle on l'enterre.

Il y a parmi ces Sauvages, des filles qui font vœu de virginité & la gardent au péril même de leur vie, puisque toujours armées pour la chasse à laquelle ces chastes guerrières s'occupent uniquement, elles tuent hardiment celui qui attente à leur pudeur.

Les peuples de *Clebagua*, de *Caribane* & de la nouvelle *Andalousie*, adorent les squelettes desséchés de leurs ancêtres. Ils ont aussi beaucoup de vénération pour les tigres à qui ils

abandonnent ordinairement les cadavres de leurs morts, parce qu'ils s'imaginent que le Soleil, qui est la Divinité qu'ils adorent, fait la course dans un char traîné par des tigres.

Ces peuples reçoivent dans une cérémonie solennelle ce qu'ils appellent l'esprit de courage. Le don de cet esprit se fait par les Prêtres, qui commencent la cérémonie par des chansons & des danses, où chacun écume & s'agite comme un démoniaque. Un fort petit calme succede à l'agitation violente, & pour lors l'on chante & l'on danse avec plus de justesse & de mesure. Tous ceux qui désirent que les Prêtres leur communiquent l'esprit, se tiennent par la main, & continuent à danser sans relâche, pendant que trois ou quatre Prêtres entrent dans le cercle & courent sur les Danseurs, les uns avec une callebasse au bout d'un bâton, les autres avec un long roseau rempli de tabac allumé, dont ils soufflent la fumée sur les Danseurs en prononçant ces paroles: *Recevez.*

tous l'esprit de force, par lequel vous pourrez vaincre les ennemis.

Les peuples de Paria plongent dans une riviere le malade qui est attaqué de la fièvre, & le font ensuite courir à perte d'haleine, à coups de fouet, autour d'un grand feu, après quoi ils le portent dans son hamac; une longue abstinence est encore un des remedes qu'ils employent pour la guérison de leurs malades, quelquefois ils se servent de la saignée, alors ils ouvrent une des veines des reins.

Si la maladie est à peu-près désespérée, on porte le malade en son hamac dans un bois; on suspend l'hamac entre deux arbres, & l'on danse toute la journée autour du malade; dès que la nuit est venuë, on lui laisse de quoi se nourrir pendant quatre jours, & on l'abandonne à son sort; s'il guérit à la bonne heure; que s'il expire, on ne s'en inquiète guères.

Les peuples qui habitent aux environs de l'Orenoque, pendent dans leurs cabannes les squelettes de leurs morts, & les ornent de plumes & de

coliers, après que la pourriture a consumé la chair des cadavres; d'autres réduisent en poudre les os de leurs Caciques; les femmes & les amis de ces guerriers infusent cette poudre dans leur boisson, & ensevelissent de cette façon dans leurs entrailles, ceux qu'ils ont chéris ou respectés pendant leur vie. Quelques autres peuples de la Guiane font de grandes réjouissances après la mort de leurs Chefs, & portent le plaisir jusqu'à l'ivresse, pendant qu'une des femmes du défunt s'afflige, & hurle à persuader qu'elle va se désespérer. Ces derniers peuples donnent des captifs ou des esclaves au défunt pour le servir en l'autre monde.

Les Prêtres, Médecins de ces peuples, passent par des épreuves assez difficiles avant que de pouvoir être reconnus Docteurs en l'une & en l'autre profession. On pile des feuilles vertes de tabac; on en exprime le suc, & on remplit de ces feuilles la capacité d'un grand ver-

re, que l'on fait vuider à celui qui
veut se faire recevoir Prêtre, Méde-
cin, ou *Boyé*.



CHAPITRE

 AMERIQUE MERIDIONALE.

CHAPITRE II.

Découverte & situation du Brésil ; fertilité du Pays ; mœurs de ses Habitans , leur nourriture , leurs occupations , leur coutume , leur Gouvernement.

CE fut en 1501 que le Brésil fut découvert par Alvare Cabral, envoyé aux Indes Orientales par Emanuel, Roi de Portugal. Ayant été jetté par une violente tempête sur les côtes de cette Province, il y éleva une colonne de marbre, où il grava les armes de son Souverain. Peu de tems après Americ Vespuce fut envoyé par le même Prince pour mieux reconnoître le Pays que Cabral venoit de découvrir.

Cette Province est bornée au Septentrion & à l'Orient, par la mer du Nord ; au Midy encore par la même

mer, & par l'embouchure de la riviere de la Plata, & à l'Occident par le Paraguay, & par le Pays des Amazones; elle a environ six cens quatre-vingt lieuës dans sa plus grande étendue du Midy au Septentrion, depuis l'embouchure de la riviere de la Plata jusqu'à la Ville de Para; trois cens quarante-sept dans sa plus grande largeur d'Orient en Occident, & plus de douze cens de côtes.

Quoique ce Pays soit sous la zone torride, l'air y est doux & temperé, & il est en même-tems si pur, que les serpens, les couleuvres & les crapauds y sont sans venin, aussi servent-ils de nourriture aux Habitans. Le terroir est peu fertile, & ne rapporte que bien peu de millet & de may; mais en récompense, il abonde en excellens pâturages, en oranges & en citrons, en limons, en acajous, en patates, en aypi, & en manioc, dont les Indiens font du pain & de la bouillie. Ces deux especes de racines croissent dans trois ou quatre mois, & deviennent aussi grosses que la cuisse d'un

homme, & longues d'environ un pied & demi; on fait encore de la manioc une sorte de boisson, que l'on nomme *Caracou*.

Il croît aussi au Bresil, du coton, du tabac, & des arbres que l'on appelle *bois de Bresil*, & dont il y a des forêts entières; ce qu'il y a de plus charmant, c'est que les arbres y portent tous les mois de l'année des feuilles, des fruits & des fleurs, qui rendent une odeur très-agréable, & ces arbres fruitiers sont multipliés à l'infini, nous ne parlerons que des plus singuliers.

Le *peckey* porte un fruit qui est une fois aussi gros que le poing, il a une coque plus dure que celle de la noix, & de beaucoup plus épaisse; on y trouve, en la rompant, trois ou quatre fruits qui sont fort jaunes, & qui ont la figure de rognons; ils sont bons à manger, & ont une très-bonne odeur; mais ils n'ont guères qu'un demi doigt de chair qui couvre un noyau tout environné d'épines fort délicates. Si l'on jette trois ou quatre

de ces fruits dans l'eau bouillante, elle prend le même goût que si l'on y avoit fait cuire une pièce de bœuf, & elle rend une graisse fort jaune.

L'airi est un arbre dont les feuilles sont semblables à celles du palmier, il est garni tout autour d'épines aussi piquantes & aussi déliées que des aiguilles; son fruit est assez gros, & renferme un noyau aussi blanc que la neige, mais qui n'est pas bon à manger. *L'airi* est une espèce d'ébène d'un fort beau noir; il est extrêmement dur; aussi les Indiens s'en servent-ils pour en faire leurs épées & leurs massues, & une partie de leurs flèches, & il est en même-tems si pesant, que si on le jette dans l'eau, il va au fond.

Liouacouri est une espèce de palmier dont les branches servent à couvrir les cabanes des Indiens. Il porte des noix longues, & aussi grosses que les plus gros œufs d'oyes; il y a quatre ou cinq noyaux de la longueur du petit doigt, d'où l'on tire une huile fort douce. Dans le tronc de cet arbre l'on trouve une moëlle blanche

de la grosseur de la cuisse, qui a le goût d'amendes, & qui même crüe est très-bonne à manger.

La plus grande fertilité du Bresil est en sucre, dont on fait un trafic très-considérable.

Les animaux les plus remarquables que l'on trouve dans cette Province, sont, le tapirasson, le coati-mondi, le tamandua, la tatusie, la pigritia, & le hay.

Le *tapirasson* a le poil rougeâtre & assez long; par la grandeur, la grosseur, & la forme, il ressemble à une vache; mais il n'a point de cornes, & il a le col plus court, les oreilles plus longues & pendantes, les jambes plus sèches & menues, les dents beaucoup plus tranchantes & plus aigues. La peau de cet animal est si dure, qu'il n'y a point de flèche qui puisse la percer. La chair du tapirasson a le même goût que celle du bœuf.

Le *coati* est de la hauteur d'un grand lièvre, il a le poil court, luisant & moucheté; ses oreilles sont courtes, droites & pointues; sa tête n'est pas

fort grosse; mais il a un grouin long de plus d'un pied & fort rond, qui se rétrécit tout-à-coup, sans qu'il soit plus gros en haut qu'auprès de la bouche, qui est si petite, qu'on y mettroit à peine le bout du petit doigt. Cet animal étant pris ne peut se tenir debout, ni rien manger, sinon des fourmis, dont il est très-friand.

Le *tamandua* est de la grandeur d'un cheval, ayant la tête de porc, l'oreille de chien, le museau fort pointu & long d'environ un pied; ses pieds sont fourchus comme ceux du bœuf, & sa queue est aussi garnie que celle d'un cheval.

La *tatrusie* porte sur le dos une armure d'écailles, dans laquelle elle est enveloppée d'une manière qu'on ne lui voit que la tête, les pieds & la queue.

L'*unau* ou la *pigricia*, est de la grosseur d'un renard; il a la tête longue, le poil gris & fort rude; il ne marche point sur ses pattes, il se traîne sur le ventre; mais si lentement, qu'il ne parcourt pas cent pas en quinze jours;

les trois griffes qu'il a à chaque patte, lui servent à grimper. On observe que lorsqu'il a pû gagner une fois le sommet d'un arbre, il ne le quitte point qu'il n'en ait mangé toutes les feuilles.

Le *hay* est peut-être de tous les animaux du Bresil le plus difforme; il est de la grandeur d'un gros barbet, sa face approche de celle d'une guenon; son ventre lui pend comme à une truie pleine, son poil est d'un gris noirâtre; il a la queue fort courte, & les griffes fort longues; les jambes sont velues comme celles d'un ours; cet animal s'apprivoise aisément; les Habitans du Pays disent qu'on ne l'a jamais vû manger.

On trouve aussi au Bresil une multitude infinie d'oiseaux de toute espece; on y voit de plusieurs sortes de faisans, de perdrix & de perroquets, tous admirables par la variété de leurs couleurs; les uns ont la tête mêlée de jaune, de rouge & de violet, l'extrêmité des aîles rouge, la queue longue & d'un fort beau jaune, & tout

le reste du corps verd. D'autres qui ne sont pas plus gros qu'un moineau, ont le plumage du corps tout verd, & ont le dessus de la tête & le tour des yeux couverts de plumes jaunes. Cette espece de perroquet est celle qui apprend à parler le plus distinctement; il y en a qui sont bleus sur le dos, jaunes sous le ventre, & qui ont des deux côtés de la tête, & autour des yeux, une peau blanche rayée de noir sans aucunes plumes. Le perroquet appellé *Paraova*, est de la grosseur d'une poule; il a le dessus de la tête tout jaune, entouré d'un très-beau rouge, & le plumage du corps verd, mêlé de jaune sur les aîles.

Une autre commodité du Bresil, c'est un nombre infini de poissons volans qui se trouvent sur les côtes; ils sont de la grosseur des harangs, ont de grandes aîles semblables à celles des chauves-souris, & s'élevent par bandes de même que les étourneaux le font sur la terre, & l'on y pêche des dorades & des bacoires, qui sont les meilleurs poissons de la mer.

Les

Les rivières les plus considérables de cette Province sont celles de *Saint-François*, de *Real*, de *Parana*, d'*Aniambi*, la rivière *Dou*, & plusieurs autres, qui y prennent toutes leurs sources.

Les Brésiliens, comme tous les autres peuples de l'Amérique Septentrionale, sont d'une couleur rougeâtre tirant sur le cuivre & bazanés comme les Espagnols; le bon air qu'ils respirent, joint à la force naturelle de leur tempérament, fait qu'ils parviennent à une grande vieillesse. Lorsqu'ils se sentent incommodés, ils ont recours pour se guérir, au jus de certaines plantes dont ils connoissent les vertus; ils supportent la faim & la soif avec une patience incroyable, & quelquefois il leur arrive de passer deux ou trois jours sans boire & sans manger; mais aussi ils ont grand soin de se dédommager de cette abstinence forcée par des excès & des débauches qu'ils continuent pendant plusieurs nuits consécutives. Ils sont naturellement cruels, violens, vindicatifs

& téméraires. Ceux qui habitent le dedans du Pays sont antropophages, & sont continuellement en guerre avec leurs voisins: Mais ceux qui demeurent le long des côtes, ont appris des Portugais & des Missionnaires à être plus humains & plus traitables; en général ils aiment tous la danse & la chasse, vont tout nus, se peignent le corps & le visage de différentes couleurs, habitent sous des cabannes qu'ils se construisent avec du bois & de la terre, & dorment dans des *Amacas*, qui sont des rezeaux de coton qu'ils suspendent en l'air.

Le milieu du Pays est habité par différents peuples qui en sont tous originaires, & dont les plus considérables sont les *Tapuges*, les *Tupiques*, les *Topinanbous*, les *Margajas*, les *Ovetacates*, & les *Páraibas*; mais les Portugais sont les Maîtres de toutes les côtes, & s'avancent de cinquante ou soixante lieues dans les terres.

Lorsque les Bresiliens doivent se trouver à quelque festin solennel, ils ont soin de se parer d'un grand

nombre de plumes de diverses couleurs; les vieillards sont assis ou couchés dans leurs *Amacas*, les autres chantent & dansent en rendant la fumée du tabac par le nez & par la bouche; leurs festins durent quelquefois trois jours. C'est dans ces occasions qu'ils mangent leurs Prisonniers, qu'ils ont auparavant boucanés.

Ceux d'entr'eux qui veulent passer pour des Guerriers indomptables se servent de quelques os des jambes de certains oiseaux qu'ils affilent comme des rasoirs, pour se graver sur le corps diverses figures, & frottent ces especes de découpures d'une teinture noire, qui se mêlant avec le sang qui coule de toutes parts, pénètre les chairs, & ne peut jamais s'effacer.

Quand quelqu'Etranger va les visiter, aussitôt qu'il est entré dans leur cabanne, on le fait asseoir sur un lit ou rezeau de coton; les femmes viennent ensuite pleurer autour de lui, & le plaignent de la peine qu'il a bien voulu se donner pour les venir voir;

L'Etranger doit leur répondre en pleurant, ou il faut du moins qu'il lui en coûte quelque soupir. Après cette cérémonie l'Hôte de la maison demande au nouveau venu comment il se porte, ce qu'il désire, & lui fait servir à manger. S'il ne doit partir que le lendemain, on lui fait tendre un *Amacas*, autour duquel on allume du feu, pour qu'il ne soit pas incommodé de la fraîcheur de la nuit. Si l'Etranger est un Européen, il reconnoît le bon traitement qu'on lui a fait par quelque petit présent, comme de couteaux, de ciseaux, ou de miroirs.

Quant à ce qui concerne le Gouvernement de ces peuples, il n'est pas uniforme; les uns sont gouvernés par un Chef qu'ils élisent entre les plus notables d'entr'eux, & les autres, tels que les *Miramonins*, les *Cariges* vivent indépendans, sans Loi ni Conducteurs: Mais les terres qui appartiennent aux Portugais sont divisées en quatorze Gouvernemens, ou Capitaineries; chaque Capitainerie a son Gouverneur, & ils dépen-

dent tous d'un Vice-Roi, qui fait sa résidence dans la Ville de *San-Salvador*, Capitale de la Province. Cette Ville est située dans la Baye de tous les Saints sur la côte Orientale; elle est le Siège d'un Archevêque & d'une Justice Royale; les autres Villes les plus considérables, sont celles de Saint-Sebastien, d'Olinde, ou de Pernambuco, & de Maragnan, qui ont chacun un Evêque, Suffragant de l'Archevêque de *San-Salvador*.

Les richesses que les Portugais tirent du Brésil, consistent principalement en sucre; ils ont dans l'espace de cent cinquante lieues de côtes, plus de quatre cens moulins, & presque autant qui sont répandus çà & là le long des côtes les plus éloignées: Or, chaque moulin rend par an environ vingt-cinq mille quintaux de sucre. Les Portugais tirent encore du Brésil une grande quantité de tabac, d'huile de baleine, de confitures sèches & liquides, & principalement.

du gingembre verd confât ; sans compter l'argent immense que la riviere de la Plata fournit aux Portugais.



*AMERIQUE MERIDIONALE.***CHAPITRE III.**

De la Religion, & des différentes cérémonies des Bresiliens.

L E s Bresiliens n'ont ni Temples, ni monumens à l'honneur d'aucune Divinité; ils ne sçavent ce que c'est que la création du monde, & ne distinguent les tems que par les Lunes; mais on ne peut pas dire qu'ils n'ont absolument point d'idée de la Divinité; car ils levent souvent les mains vers le Soleil & la Lune en signe d'admiration. Ils ont quelqu'idée du déluge; car ils racontent qu'un Etranger fort puissant, & qui haïssoit extrêmement leurs ancêtres, les fit tous périr par une violente inondation, excepté deux qu'il réserva pour faire de nouveaux hommes, desquels ils se disent descendus; cette tradition qui désigne assez le déluge, se

trouve dans leurs chansons; ils craignent beaucoup le démon, qu'ils appellent *Aignan*, cependant ils ne lui rendent aucun hommage; ils ne craignent pas moins le tonnerre; & quand on leur dit qu'il faut adorer Dieu qui est l'Auteur du tonnerre; c'est chose étrange, répondent-ils, que Dieu qui est si bon, épouvante les hommes par le tonnerre.

Ils ont beaucoup de vénération pour un certain fruit aussi gros qu'un œuf d'Autriche, & semblable à des callébaſſes; ils l'appellent *Maraca*. Lorsque les Prêtres Breſiliens font la viſite de leurs Diocèſes, ils n'oublient jamais leurs *Maraques*, qu'ils font adorer ſolemnellement; ils les élèvent au haut d'un bâton, fichent le bâton en terre, les font orner de belles plumes, & perſuadent les Habitans du Village de porter à boire & à manger à ces *Maraques*, parce que, ſelon ces Prêtres, cela leur eſt agréable, & qu'elles ſe plaiſent à être ainſi régalingées; les Chefs & les peres de familles viennent offrir à ces

Maraques une partie de leurs provisions, & c'est un grand crime que d'enlever ce qu'on a consacré à ces Idoles; les Prêtres assurent que l'*Esprit* rend ces oracles par l'organe des Maraques; enfin, ils les regardent comme des Dieux domestiques, & pour cet effet, après que la consécration en a été faite solennellement par leurs Prêtres, ils les emportent au logis, & les consultent dans les occasions. Quelques Ecrivains rapportent que les Bresiliens adorent aussi la Lune, surtout quand elle est nouvelle.

Les fêtes de ces peuples consistent principalement en danses & en chansons, qui roulent sur leurs beaux faits d'armes, & servent à conserver la mémoire de leurs Guerriers. Un de ces beaux faits, c'est le massacre des Prisonniers, mangés ensuite, comme nous l'avons dit, dans des assemblées solennelles.

Les *Boyés* ou Prêtres, interprètent aussi les songes, & font accroire aux peuples qu'ils ont de secrettes intelli-

gences avec le démon; que par son moyen, ils peuvent détourner les fléaux, les maladies. Le *Boyé* consulte l'Oracle dans une case faite exprès; il y trouve un *hamac* propre, & bonne provision de *caouin* (boisson des *Bresiliens*) préparé par une vierge de dix à douze ans. Le *Boyé* qui pendant dix jours entiers doit s'être privé des plaisirs du mariage, se lave avant que se mettre au lit, & c'est-là qu'il consulte l'Esprit, qui ne manque pas de répondre à ses prieres; mais il est bon de remarquer que l'évocation de l'Esprit se fait sans témoins.

Nous avons dit que les *Bresiliens* qui habitent l'intérieur du Pays se faisoient souvent la guerre les uns aux autres; mais ce n'est point le désir des conquêtes qui leur fait prendre les armes, ni l'envie de s'enrichir des dépouilles de leurs ennemis; ils ne se déterminent à faire la guerre que pour vanger la mort de leurs parens & de leurs amis qui ont été dévorés par ceux qui les ont fait Prisonniers. Lors donc qu'ils ont pris la résolution d'al-

ler porter la guerre chez leurs ennemis, ils feront souvent vingt à trente lieuës pour les aller chercher. Quand ils approchent du Pays ennemi, les plus courageux & les plus intrépides prennent les devants, & se mettent en embuscade dans les forêts, où ils demeurent quelquefois vingt-quatre heures sans faire aucun mouvement; malheur à ceux qu'ils peuvent surprendre, ils sont destinés à être rôtis & mangés, ou si on ne peut les emmener, on leur coupe bras & jambes, & ceux entre les mains de qui ils sont tombés, les emportent par morceaux. Avant que d'en venir à une action générale, ils ont accoutumé de pousser des hurlemens épouvantables, & les cris redoublent à mesure que les deux armées approchent; ils font retentir l'air de leurs instrumens de guerre; les Soldats des deux armées se menacent & se montrent les uns aux autres les os de ceux qu'ils ont mangés, & un grand nombre de dents enfilés, qui pendent à leur col. La fureur & la rage avec laquelle ils combattent est inexprimable.

Ceux qui ont fait des Prisonniers font obligés de les nourrir & de les engraisser; on donne des femmes à ces Prisonniers; mais on ne donne pas des hommes aux femmes qu'on a prises à la guerre. La femme qu'on donne au Captif lui sert également la nuit & le jour. Il a même le privilege de chasser & de se divertir jusqu'au moment de sa mort. Lorsqu'il est devenu bien gras, on penie à l'expédier; on assemble solennellement le peuple; & l'on commence la fête par des danses & autres semblables divertissemens que l'ivrognerie anime; le Prisonnier lui-même prend part aux plaisirs, danse, boit, s'enyvre, s'étourdit enfin pour mourir avec plus d'intrépidité. Après s'être divertis pendant quelques heures de cette façon, deux ou trois hommes des plus robustes, saisissent le Prisonnier, & le lient par le milieu du corps avec des cordes de coton, sans que pour cela le Prisonnier paroisse effrayé du moment fatal qui approche; on le promene en triomphe dans tout le Villa-

ge, après quoi on l'expose quelque-tems aux insultes de tout le peuple; ceux qui l'ont lié le gardent à vûë, & se tenant éloignés à huit ou dix pieds de lui, tirent également, l'un à droite l'autre à gauche, les cordons dont il est lié; un troisiéme Sauvage apporte des pierres à ce misérable, & on lui permet de les jeter contre ceux qui l'entourent. Il est bon de sçavoir que celui qui a l'honneur de prendre un Prisonnier, prend en même-tems un nouveau titre; & que le titre qu'il acquiert est un degré de noblesse. Quand le Prisonnier a achevé de jeter ses pierres, un Sauvage s'avance avec la tacape, qui est une espece de massuë, & lui tient quelques discours qu'on peut appeller la sentence de mort du Prisonnier. Le coup suit les discours de fort près. Si le Prisonnier en recevant le coup de mort, tombe sur le dos, c'est un présage de la mort de celui qui l'a frappé. Dès que le Captif est assommé, la femme qu'on lui avoit donné pour son service, se jette sur le corps du mort &

pleure ; mais la douleur est fort passagere , puisque peu de tems après , elle se régale avec les autres de la chair du pauvre défunt.

Rien de plus simple que les cérémonies nuptiales des Bresiliens ; ils évitent dans leurs mariages de prendre pour femmes, leur mere, leur sœur, ou leur fille ; pour les autres degrés de parenté, on n'y prend pas garde parmi eux. Dès qu'un garçon est en âge d'approcher des femmes, il lui est permis de s'en donner une. Lorsqu'une fille lui agrée, il en va faire la demande, & pour cet effet, il s'adresse aux parens ; & si elle n'en a point, il parle aux amis ou même aux voisins de la fille, & la leur demande pour femme ; s'il obtient leur consentement, le voilà devenu mari sur le champ, sans qu'il soit besoin d'autres cérémonies ; que s'il est refusé, il se désiste de sa poursuite, & ne paroît pas s'en affliger beaucoup. Il est non-seulement permis à un homme de prendre plusieurs femmes ; mais c'est là une chose qui lui fait honneur ;

aussi ceux qui parmi eux sont estimés les plus courageux & les plus vaillans, ne se bornent-ils pas à une seule femme, il y en a qui en ont jusqu'à huit; il y en a toujours une mieux aimée, & ce qu'il y a de surprenant, c'est que les autres ne paroissent point jalouses de cette prédilection; elles s'occupent toutes ensemble aux affaires de leur ménage, à cultiver leur jardin, à planter des racines, à faire des hamacs & autres choses semblables, & vivent dans une parfaite union. Il est permis au mari de répudier sa femme, & la femme de son côté, peut dire à son mari qu'elle ne veut, ou qu'elle ne peut plus vivre avec lui; & s'il lui permet de se retirer, elle peut se marier à un autre, se réservant le droit de quitter ce second mari comme elle a fait le premier.

Le mari tient le lit après l'accouchement de sa femme, & joue fort bien le rôle d'une accouchée, en recevant les visites de couche, & se faisant soigner comme s'il étoit bien malade. Ses amis & ses parens ne manquent pas de venir le complimen-

rer, & lui font chacun quelque petit présent de gâteaux, ou de quelque autre friandise semblable; cependant il est l'accoucheur de sa femme; il coupe à belles dents le cordon à son enfant, & lui écäche le nez, ensuite il le lave & le peint de rouge & de noir; enfin, il se met au lit, & la femme retourne à l'ouvrage. La naissance de l'enfant est suivie de quelques formalités assez simples. Si le nouveau né est un garçon, le pere pose auprès de lui un arc, des flèches & un couteau, l'exhorte à être courageux, & finit par lui donner un nom qu'il emprunte de ce qui lui frappe le plus l'imagination; quand l'enfant est devenu grand, le pere le mene avec lui, & lui apprend à tuer les hommes; à cela se réduit leur art militaire. Pour les filles, on les élève au ménage; quand elles ont donné les premières marques de leur capacité pour le mariage, on célèbre une fête solennelle.

Ils croyent l'immortalité de l'ame, puisqu'ils assurent que les gens de bien (c'est-à-dire, ceux qui ont fait périr beaucoup

beaucoup d'ennemis) vont au-de-là des montagnes goûter les félicités de leur Paradis. A l'égard de ceux qui ont manqué de courage, le démon les tourmente en l'autre vie. Ils respectent fort un certain oiseau dont le chant triste & lugubre se fait entendre pendant la nuit ; ils disent qu'il est le messager de leurs parens & amis défunts, & qu'il vient leur donner des nouvelles de l'autre monde. Ils disent qu'en observant bien son chant, après leur mort, fussent-ils vaincus par leurs ennemis, ils iront pourtant revoir un jour leurs ancêtres au-de-là des hautes montagnes ; qu'ils y vivront sans cesse dans les plaisirs, & qu'ils chanteront & danseront éternellement.

Lorsque quelque Bresilien est malade, il se fait sucer l'endroit où il se sent du mal par quelqu'un de ses amis ou par quelque Charlatan, qui, non-seulement promet au malade de le guérir, mais encore de lui procurer une longue vie. La première chose par où il commence, c'est que si le malade veut manger, il permet qu'on lui don-

ne tout ce qu'il demande; cependant l'on danse, l'on chante & l'on fait bonne chere pour consoler le malade. S'il meurt, les chants se convertissent en lamentations & en pleurs; les femmes surtout se signalent par les cris épouvantables qu'elles poussent, & par les discours touchans qu'elles adressent au défunt. Il est donc mort! disent les unes, celui qui étoit si vaillant, & qui nous a fait manger tant de Prisonniers. Oh! que c'étoit un excellent Chasseur, disent les autres. Helas! il est vrai, nous ne le verrons plus, répondent les hommes, jusqu'à ce que nous soyons derriere les montagnes où nous danserons avec lui.

Ils lavent & peignent leurs morts, après quoi on les enveloppe dans une toile de coton, ou si c'est un Chef, dans son hamac, orné de toutes ses plumes, & de ses autres ornemens; on le met dans une maniere de cerceuil, de telle façon qu'aucune terre ne touche le corps, & on lui porte tous les jours à manger, afin qu'après son décès il ne meure pas de faim, outre que

les danses éternelles de l'autre monde le fatiguent tellement, qu'il est bien aise de venir de tems en tems se refaire en celui-ci. On descend les morts droits sur leurs jambes en des fosses rondes, & faites en forme de puits ou de tonneau; on apporte à manger au mort jusqu'à ce qu'il soit corrompu; & la raison de cette coutume, c'est de prévenir la malice du démon, qui ne manqueroit pas d'emporter le corps, s'il ne trouvoit de quoi manger auprès de la fosse. Comme ils changent souvent de demeure, afin que l'endroit où est la fosse ne devienne pas inconnu, ils la couvrent de pindo, qui est une plante du Brésil, & toutes les fois qu'ils passent près de ces fosses, ils font des chants lugubres à l'honneur des morts avec un tintamare épouvantable, on diroit qu'ils veulent les ressusciter. Le deuil de ces peuples consiste encore à ne manger qu'après le Soleil couché, & pendant un mois que le deuil dure, on va régulièrement chaque jour pleurer sur la fosse.

CHAPITRE IV.

Situation du Pays des Moxes ; leur Gouvernement , leurs occupations , leur Religion , leurs Ministres , leurs sociétés ; Cérémonies de leurs Enterremens & de leurs Mariages ; Remèdes dont ils se servent dans leurs maladies ; Simples qui croissent dans leur Pays ; Particularités d'un Animal appelé Ocorame.

SOUS le nom de *Moxes*, on comprend un assemblage de différentes Nations d'Infidèles de l'Amérique. Ces peuples habitent un Pays immense, qui se découvre à mesure qu'en quittant Sainte-Croix de la Sierra, on cotoye une longue chaîne de montagnes escarpées, qui vont du Sud au Nord. Il est situé sous la zone torride, & s'étend depuis dix jusqu'à quinze degrés de latitude méridionale. On en ignore entièrement les limites.

Cette vaste étendue de terre paroît une plaine assez unie ; mais elle est presque toujours inondée, faute d'issue pour faire écouler les eaux. Ces eaux s'y amassent en abondance par les pluies fréquentes, par les torrens qui descendent des montagnes, & par le débordement des rivières. Pendant plus de quatre mois de l'année, ces peuples ne peuvent avoir de communication entr'eux ; car la nécessité où ils sont de chercher des hauteurs pour se mettre à couvert de l'inondation, fait que leurs cabannes sont fort éloignées les unes des autres.

Outre cette incommodité, ils ont encore celle du climat, dont la chaleur est excessive. Ce n'est pas qu'il ne soit temperé de tems en tems, en partie par l'abondance des pluies, & l'inondation des rivières, en partie par le vent du Nord, qui y souffle presque toute l'année ; mais aussi d'autres fois le vent du Sud, qui vient du côté des montagnes couvertes de neige, se déchaîne avec tant d'impétuosité, & remplit l'air d'un froid si piquant,

que ces peuples, presque nuds, & d'ailleurs mal nourris, n'ont pas la force de soutenir ce dérangement subit des saisons, surtout lorsqu'il est accompagné d'inondations, qui sont presque toujours suivies de la famine & de la peste.

Les ardeurs d'un climat brûlant, jointes à l'humidité presque continuelle de la terre, produisent une grande quantité de serpens, de vipères, de fourmis, de mosquites, de punaises volantes, & une infinité d'autres insectes, qui ne donnent pas un moment de repos. Cette même humidité rend le terroir si stérile, qu'il ne peut porter ni bled, ni vignes, ni aucun des arbres fruitiers qu'on cultive en Europe; c'est ce qui fait aussi que les bêtes à laine ne peuvent y subsister. Il n'en est pas de même des taureaux & des vaches; on a éprouvé qu'ils y multiplioient comme dans le Perou.

Les Moxes ne vivent guères que de la pêche, & de quelques racines que le Pays produit en abondance. Il y a de certains tems où le froid est si âpre,

qu'il fait mourir une partie du poisson dans les rivieres. Les bords en sont quelquefois tout infectés; c'est alors que les Indiens courent avec précipitation sur le rivage, pour en faire leur provision. Quelque puant que soit ce poisson, ils ne le mangent pas avec moins d'appétit, parce que le feu, selon eux, raccommode tout.

Ils sont pourtant obligés de se retirer sur les montagnes une bonne partie de l'année, & d'y vivre de la chasse. On trouve sur ces montagnes une infinité d'ours, de léopards, de tigres, de chèvres, de porcs sauvages, & quantité d'autres animaux tout-à-fait inconnus en Europe. On y voit aussi différentes especes de singes. La chair de cet animal, quand elle est boucanée, est pour les Indiens un met délicieux.

Ce qu'ils racontent d'un animal appelé *Ocorame*, est assez singulier. Il est de la grandeur d'un gros chien; son poil est roux, son museau pointu, ses dents fort affilées. S'il trouve un Indien désarmé, il l'attaque, & le jette par terre, sans pourtant lui faire de mal,

pourvû que l'Indien ait la précaution de contrefaire le mort; alors l'ocorame remue l'Indien, tâte avec soin toutes les parties de son corps, & se persuadant qu'il est mort effectivement, comme il le paroît, il le couvre de paille & de feuillages, & s'enfonce dans le bois le plus épais de la montagne. L'Indien échappé de ce danger se relève aussitôt, & grimpe sur quelque arbre, d'où il voit revenir peu après l'ocorame accompagné d'un tigre, qu'il semble avoir invité au partage de la proie; mais ne le trouvant plus, il pousse d'affreux hurlemens, en regardant son camarade, comme s'il vouloit lui témoigner la douleur qu'il a de l'avoir trompé.

Il n'y a parmi les Moxes ni Gouvernement, ni Police. On n'y voit personne qui commande ou qui obéisse. S'il survient quelque difficulté parmi eux, chaque Particulier se fait justice par ses mains. Comme la stérilité du Pays les oblige de se disperser dans diverses contrées, afin d'y trouver de quoi subsister, il est rare qu'ils puissent se

se rassembler. Ils bâtissent des cabanes fort basses dans les lieux qu'ils ont choisis pour leur retraite, & chaque cabanne est habitée par ceux de la même famille. Ils se couchent à terre sur des nattes, ou bien sur un hamac, qu'ils attachent à des pieux, ou qu'ils suspendent entre deux arbres; & là ils dorment exposés aux injures de l'air, aux insultes des bêtes, & aux morsures des mosquitoes. Néanmoins ils ont coutume de parer à ces inconveniens, en allumant du feu autour de leur hamac; la flamme les échauffe, la fumée éloigne les mosquitoes, & la lumière écarte au loin les bêtes féroces; mais leur sommeil est bien troublé, par le soin qu'ils doivent avoir de rallumer le feu quand il vient à s'éteindre.

Ils n'ont point de tems réglé pour leur repas. Toute heure leur est bonne, dès qu'ils trouvent de quoi manger. Comme leurs alimens sont grossiers & insipides, il est rare qu'ils y excèdent; mais ils sçavent bien se dédommager dans leur boisson. Ils ont trouvé le secret de faire une liqueur très-forte

avec quelques racines pourries, qu'ils font infuser dans de l'eau. Cette liqueur les enyvre en peu de tems, & les porte aux derniers excès de fureur. Ils en usent principalement dans les fêtes qu'ils célèbrent en l'honneur de leurs Dieux. Au bruit de certains instrumens, dont le son est très-agréable, ils se rassemblent sous des especes de berceaux, qu'ils forment de branches d'arbres entre-lassées les unes dans les autres; & là ils dansent tout le jour en désordre, & boivent à longs traits leur liqueur ényvrante. La fin de ces sortes de fêtes est presque toujours tragique; elles ne se terminent guères que par la mort de plusieurs, & par les débauches les plus infâmes.

Quoiqu'ils soient sujets à des infirmités presque continuelles, ils n'y apportent toutefois aucun remede; ils ignorent même la vertu de certaines herbes médecinales, que le seul instinct apprend aux bêtes pour la conservation de leur espece: Mais en revanche, ils sont très-habiles dans la connoissance des herbes vénéneuses,

dont ils se servent à toute occasion , pour tirer vengeance de leurs ennemis. Ils ont accoutumé d'empoisonner leurs flèches, lorsqu'ils se font la guerre ; & ce poison est si présent , que les moindres blessures deviennent mortelles.

L'unique soulagement qu'ils se procurent dans leurs maladies , consiste à appeller certains Enchanteurs , qu'ils s'imaginent avoir reçu un pouvoir particulier de les guérir. Ces Charlatans vont trouver les malades , récitent sur eux quelques prieres superstitieuses , leur promettent de jeûner pour leur guérison , & de prendre un certain nombre de fois par jour du tabac en fumée, ou bien , ce qui est une insigne faveur , ils sucent la partie mal affectée, après quoi ils se retirent , à condition toutefois , qu'on leur payera libéralement ces sortes de services.

Ce n'est pas que le Pays manque de remèdes propres à guérir tous leurs maux ; il y en a abondamment , & de très-efficaces. Ceux qui se sont appliqués à connoître les simples qui y crois-

sent, ont composé de l'écorce de certains arbres, & de quelques autres herbes, un antidote admirable contre la morsure des serpens. On trouve presque à chaque pas sur les montagnes de l'ébenne & du gayac. On y trouve aussi la canelle sauvage, & une autre écorce d'un nom inconnu, qui est très-salutaire à l'estomac, & qui appaise sur le champ, toutes sortes de douleurs.

Il y croît encore plusieurs autres arbres, qui distillent des gommés & des aromates propres à résoudre les humeurs, à échauffer, & à ramolir, sans parler de plusieurs simples connus en Europe, & dont ces peuples ne font nul cas, tels que sont le fameux arbre de quinquina, & une écorce appelée *Cascarille*, qui a la vertu de guérir toutes sortes de fièvres. Les Moxes ont chez eux toute cette botanique, sans en faire aucun usage.

Rien ne fait mieux voir leur stupidité, que les ridicules ornemens dont ils croient se parer, & qui ne servent qu'à les rendre beaucoup plus difformes

qu'ils ne le font naturellement. Les uns se noircissent une partie du visage, & se barbouillent l'autre d'une couleur qui tire sur le rouge. D'autres se percent les levres & les narines, & y attachent diverses babioles qui font un spectacle risible. On en voit quelques-uns qui se contentent d'appliquer sur leur poitrine une plaque de métal. On en voit d'autres qui se ceignent de plusieurs fils remplis de grains de verre, mêlés avec les dents & des morceaux de cuir des animaux qu'ils ont tués à la chasse. Il y en a même qui attachent autour d'eux les dents des hommes qu'ils ont égorgés; plus ils portent de ces marques de cruauté, plus ils se rendent respectables à leurs compatriotes. Les moins difformes sont ceux qui se couvrent la tête, les bras & les genoux de diverses plumes d'oiseaux, qu'ils arrangent avec un certain ordre qui a son agrément.

L'unique occupation des Moxes est d'aller à la chasse & à la pêche, ou d'ajuster leurs arcs & leurs flèches.

Celle des femmes est de préparer la liqueur que doivent boire leurs maris, & de prendre soin des enfans. Ils ont la coutume barbare d'enterrer les petits enfans, quand la mere vient à mourir; & s'il arrive qu'elle enfante deux jumeaux, elle enterre l'un d'eux, alleguant pour raison, que deux enfans ne peuvent pas bien se nourrir à la fois.

Toutes ces différentes Nations sont presque toujours en guerre les unes contre les autres. Leur maniere de combattre est toute tumultuaire. Ils n'ont point de Chefs, & ne gardent nulle discipline; du reste, une heure ou deux de combat finit toute la campagne. On reconnoît les vaincus à la fuite. Ils font esclaves ceux qu'ils prennent dans le combat, & ils les vendent pour peu de chose aux peuples avec qui ils sont en commerce.

Les enterremens des *Moxes* se font sans cérémonie. Les parens du défunt creusent une fosse, ils accompagnent ensuite le corps en silence, & en poussant des sanglots. Quand il est mis en

terre, ils partagent entr'eux sa dépouille, & dès-lors, ils perdent pour jamais la mémoire du défunt.

Ils n'apportent pas plus de cérémonies à leurs mariages. Tout consiste dans le consentement mutuel des parens de ceux qui s'épousent, & dans quelques présens que fait le mari au pere ou au plus proche parent de celle qu'il veut épouser. On ne compte pour rien le consentement de ceux qui contractent; & c'est une autre coutume établie parmi eux, que le mari suit la femme partout où elle veut aller.

Quoiqu'ils admettent la polygamie, il est rare qu'ils aient plus d'une femme, leur indigence ne leur permettant pas d'en entretenir plusieurs. Cependant ils regardent l'incontinence de leurs femmes comme un crime énorme; & si quelqu'une s'oublioit de son devoir, elle passe dans leur esprit pour une infâme; souvent même il lui en coûte la vie.

Parmi les Moxes, il y en a qui adorent le Soleil, la Lune & les Etoiles;

d'autres adorent les Fleuves ; quelques-uns un prétendu Tigre invisible ; quelques autres portent toujours sur eux un grand nombre de petites Idoles d'une figure ridicule : Mais ils n'ont aucun dogme qui soit l'objet de leur créance ; ils vivent sans espérance d'aucun bien futur, & s'ils font quelque acte de religion, la crainte seule en est le principe. Ils s'imaginent qu'il y a dans chaque chose un esprit, qui s'irrite quelquefois contr'eux, & qui leur envoie les maux dont ils sont affligés ; c'est pour cela que leur principal soin est d'apaiser, ou de ne pas offenser cette vertu secrète à laquelle, disent-ils, il est impossible de résister. Du reste, ils ne font paroître au dehors aucun culte extérieur & solennel ; & parmi tant de Nations diverses, on n'en a pû découvrir qu'une ou deux qui usassent d'une espece de sacrifice.

On trouve pourtant parmi les Moxes deux sortes de Ministres, pour traiter des choses de la religion. Il y en a qui sont de vrais Enchanteurs,

dont l'unique fonction est de rendre la santé aux malades ; d'autres sont comme les Prêtres, destinés à appaiser les Dieux. Les premiers ne sont élevés à ce rang d'honneur, qu'après un jeûne rigoureux d'un an, pendant lequel ils s'abstiennent de viande & de poisson. Il faut outre cela qu'ils aient été blessés par un tigre, & qu'ils se soient échappés de ses griffes. C'est alors qu'on les révère comme des hommes d'une vertu rare, parce qu'on juge de-là qu'ils ont été respectés & favorisés du Tigre invisible, qui les a protégés contre les efforts du tigre visible avec lequel ils ont combattu.

Quand ils ont exercé long-tems cette fonction, on les fait monter au suprême Sacerdoce : Mais pour s'en rendre dignes, il faut encore qu'ils jeûnent une année entière avec la même rigueur, & que leur abstinence se produise au dehors par un visage hâve & exténué. Alors on presse certaines herbes fort piquantes pour en tirer tout le suc, qu'on leur répand dans les

yeux, ce qui leur fait souffrir des douleurs aiguës; & c'est ainsi qu'on leur imprime le caractère du Sacerdoce. Ils prétendent que par ce moyen leur vûë s'éclaircit, ce qui fait qu'ils donnent à ces Prêtres le nom de *Tiharanguï*, qui signifie en leur langue, celui qui a les yeux clairs.

A certains tems de l'année, & surtout vers la nouvelle Lune, ces Prêtres rassemblent les peuples sur quelques collines un peu éloignées de la Bourgade. Dès le point du jour tout le peuple marche vers cet endroit en silence; mais quand il est arrivé au terme, il rompt tout à coup ce silence par des cris affreux. C'est, disent-ils, afin d'attendrir le cœur de leurs Divinités. Toute la journée se passe dans le jeûne & dans ces cris confus; & ce n'est qu'à l'entrée de la nuit qu'ils les finissent par les cérémonies suivantes.

Leurs Prêtres commencent par se couper les cheveux, (ce qui est parmi ces peuples le signe d'une grande allégresse) & par se couvrir le corps de différentes plumes jaunes & rou-

ges. Ils font apporter ensuite de grands vases, où l'on verse la liqueur enivrante, qui a été préparée pour la solennité. Ils la reçoivent comme des prémices offertes à leurs Dieux; & après en avoir bû sans mesure, ils l'abandonnent à tout le peuple, qui, à leur exemple, en boit aussi avec excès. Toute la nuit est employée à boire & à danser; un d'eux entonne la chanson, & tous formant un grand cercle, se mettent à traîner les pieds en cadence, & à pancher nonchalamment la tête de côté & d'autre, avec des mouvemens de corps indécents; car c'est en quoi consiste toute leur danse. On est censé plus dévot & plus religieux, à proportion qu'on fait plus de ces folies & de ces extravagances. Enfin, ces sortes de réjouissances finissent d'ordinaire par des blessures, & par la mort de plusieurs d'entr'eux.

Ils ont quelque connoissance de l'immortalité de l'ame, mais ils ne soupçonnent pas même qu'il y ait des châtimens à craindre, ou des récompenses à espérer.

Toutes ces Nations sont distinguées les unes des autres par les diverses langues qu'elles parlent. On en compte jusqu'à trente-neuf différentes, qui n'ont pas le moindre rapport entre elles.

Les plus féroces sont les *Guarayens*, qui se sont rendus redoutables par leur cruauté, & la barbare coutume qu'ils ont de se nourrir de chair humaine. Ils poursuivent les hommes à peu près de la même manière qu'on va à la chasse des bêtes. Ils les prennent vivans s'ils peuvent, ils les entraînent avec eux, & ils les égorgent l'un après l'autre, à mesure qu'ils se sentent pressés de la faim. Ils n'ont point de demeure fixe, parce que, disent-ils, ils sont sans cesse effrayés par les cris lamentables des ames dont ils ont mangé les corps; ainsi errans & vagabonds, ils répandent partout la consternation & l'effroi.

Il n'en est pas de même des *Baures*. Ils sont doux & humains, & même plus civilisés que les *Moxes*. Leurs Bourgades sont fort nombreu-

ses. On y voit des ruës & des Places d'armes, où leurs Soldats font l'exercice. Chaque Bourgade est environnée d'une bonne palissade, qui la met à couvert des armes qui sont en usage dans le Pays. Ils dressent des espèces de trappes dans les grands chemins, qui arrêtent tout court leurs ennemis. Dans les combats, ils se servent d'une sorte de boucliers, faits de cannes entrelassées les unes dans les autres, & revêtues de coton & de plumes de diverses couleurs, qui sont à l'épreuve des flèches. Ils font choix de ceux qui ont le plus de valeur & d'expérience, pour en faire des Capitaines, à qui ils obéissent. Ils reçoivent bien leurs Hôtes. Une de leurs cérémonies, est d'étendre à terre une grande pièce de coton, sur laquelle ils font asseoir celui à qui ils veulent faire honneur.

Non loin des *Baures*, est, dit-on, le Pays des Amazones, femmes bellicieuses. Tout ce qu'on en sçait, est qu'à certain tems de l'année, elles reçoivent des hommes chez elles;

qu'elles tuent les enfans mâles qui en naissent ; qu'elles ont grand soin d'élever les filles, & que de bonne heure elles les endureissent aux travaux de la guerre.



CHAPITRE V.

Origine des Mamelus, situation de leurs Villes, leurs brigandages, leurs ruses, leurs cruautés. Nature du Pays habité par les Manacioas, leur caractère, leur génie, leur Religion, leurs cérémonies, leurs coutumes; autorité de leurs Caciques, forme de leur Gouvernement. Mœurs & usages des Marocotas.

DANS le tems que les Portugais firent la conquête du Brésil, ils y établirent plusieurs Colonies, une entr'autres, qui se nomme *Piranlinga*, ou, comme d'autres l'appellent, la Ville de Saint-Paul. Ses Habitans qui n'avoient point de femmes, en prirent chez les Indiens. De ce mélange naquirent des enfans qui dégénérèrent dans la suite, & dont les inclinations & les sentimens furent bien opposés à la candeur, à la générosité & aux au-

tres vertus de la nation Portugaise. Ils tomberent peu à peu dans un tel décri par le débordement de leurs mœurs, que les Villes voisines auroient cru se perdre de réputation, si elles eussent continué d'avoir quelque communication avec la Ville de Saint-Paul; & quoique ses Habitans fussent originaires Portugais, elles les jugerent indignes de porter un nom qu'ils déshonoroient, & les appellerent *Mamelus*.

Leur Ville devint l'azile & le repaire de quantité de brigands, soit Italiens, soit Hollandois, soit Espagnols, &c. qui, en Europe, s'étoient dérobes aux supplices que méritoient leurs crimes, ou qui cherchoient à mener impunément une vie licencieuse. La douceur du climat, la fertilité de la terre qui fournit toutes les commodités de la vie, servoit encore à augmenter leur penchant pour toutes sortes de vices.

Du reste, il n'est point aisé de les réduire. Leur Ville est située à treize lieues de la mer, sur un rocher escarpé environné de précipices. On n'y peut grimper

grimper que par un sentier fort étroit, où une poignée de gens arrêteroit une armée nombreuse; au bas de la montagne sont quelques Villages remplis de Marchands, par le moyen desquels ils font leur commerce. Cette heureuse situation les entretient dans l'amour de l'indépendance; aussi n'obéissent-ils aux Loix & aux Ordonnances émanées du Trône de Portugal, qu'autant qu'elles s'accordent avec leurs intérêts; & ce n'est que dans une nécessité pressante, qu'ils ont recours à la protection du Roi.

Ces brigands, la plupart sans foi ni loi, & que nulle autorité ne pouvoit retenir, se répandoient comme un torrent débordé sur toutes les terres des Indiens, qui n'ayant que des flèches à opposer à leurs mousquets, ne pouvoient faire qu'une foible résistance. Ils enlevoient une infinité de ces malheureux, pour les réduire à la plus dure servitude. On prétend que dans l'espace de cent trente ans, ils ont détruit ou fait esclaves deux millions d'Indiens, & qu'ils ont dépeuplé plus de

mille lieues de Pays jusqu'au fleuve des Amazones. La terreur qu'ils ont répandue parmi ces peuples, les a rendus plus sauvages encore qu'ils ne l'étoient, & les a forcés ou à se cacher dans les antres & le creux des montagnes, ou à se disperser de côté & d'autre dans les endroits les plus sombres des forêts.

Les *Mamelus* voyant que par cette dispersion leur proie leur échappoit, eurent recours à une ruse diabolique qui leur réussit. Trois d'entr'eux se déguisèrent en Missionnaires; & à la faveur de ce déguisement, il ne leur fut pas bien difficile d'attirer à eux une foule d'Indiens; ils leur firent de petits présens; & après avoir gagné leur confiance, ils leur persuaderent de quitter leur misérable retraite, pour se joindre à d'autres peuples, & former avec eux une nombreuse peuplade, où ils seroient plus en sûreté. Après les avoir rassemblés en grand nombre, ils les amusoient jusqu'à l'arrivée de leurs troupes; alors ils se jettoient sur ces misérables, les chargeoient de fers, &

les conduisoient dans leurs colonies. C'est ainsi que dans moins de cinq ans ils enleverent plus de trois cens mille Indiens; mais ces infortunés périrent presque tous ou de misere dans les voyages, ou des mauvais traitemens qu'ils recevoient de ces Maîtres impitoyables, qui les surchargeoient de travaux, soit aux mines, soit à la culture des terres, qui leur épargnoient les alimens, & qui les faisoient souvent expirer sous les coups. C'est cette cruauté des Mamelus, qui a déterminé le Roi de Portugal à armer les Indiens, pour défendre leur Pays. Ils sont toujours prêts à marcher au premier ordre du Gouverneur; & ils se sont rendus si redoutables, que les *Mamelus* n'osent plus guères se presenter devant eux.

Non loin des *Mamelus*, habitent les *Manacicas*. Cette Nation est partagée en un grand nombre de Villages qui sont situés vers le Nord, entre de grandes forêts si épaisses, qu'à peine y voit on le Soleil. Ces bois vont de l'Orient à l'Occident, & se

terminent à de vastes solitudes, qui sont inondées la plus grande partie de l'année.

La terre y est abondante en fruits sauvages ; on y trouve quantité d'animaux farouches, entre lesquels il y en a un d'une espece singuliere ; on le nomme *Famacosio*. Cet animal ressemble au singe par la tête, & au chien par le corps, à la réserve qu'il est sans queue. C'est de tous les animaux le plus féroce & le plus léger à la course ; de sorte qu'on ne peut guères échapper de ses griffes. Si l'on en rencontre quelqu'un en chemin, & que pour se dérober à sa fureur, on monte sur un arbre, l'animal pousse un certain cri ; & à l'instant, on en voit plusieurs autres, qui tous ensemble creusent la terre autour de l'arbre, le déracent, & le font tomber.

Les Indiens ont trouvé le secret de se défaire de ces animaux. Ils s'assemblent un certain nombre, & forment une forte palissade dans laquelle ils se renferment ; puis ils font

des cris , ce qui fait accourir ces animaux de toutes parts ; & tandis qu'ils travaillent à fouir la terre , pour abattre les pieux de la palissade , les Indiens les tuent sans aucun risque à coups de flèches.

Tout ce Pays est arrosé de rivières fort poissonneuses , qui fertilisent ces terres , & rendent les moissons fort abondantes. Ces Indiens ont le teint olivâtre , & sont du reste bien pris dans leur taille. Il régne quelquefois parmi eux une maladie assez extraordinaire ; c'est une espèce de lépre qui leur couvre tout le corps , & y forme une croute semblable à l'écaille du poisson ; mais cette incommodité ne leur cause ni douleur ni dégoût. Ils sont aussi vaillans que les Chiquites ; anciennement même ils ne formoient tous ensemble qu'une seule Nation ; mais les troubles & les dissensions qui s'éleverent parmi eux , les obligèrent de se séparer. Depuis ce tems-là , par le commerce qu'eurent ces peuples avec d'autres Nations , leur langage se corrompit entièrement ; l'i-

dolâtrie inconnuë aux Chiquites, s'introduisit parmi eux, de même que l'usage barbare de manger la chair humaine.

Il y a de l'art dans la disposition de leurs Villages ; on y voit de grandes ruës, des places publiques, trois ou quatre grandes maisons partagées en sales & en plusieurs chambres de suite ; c'est où logent le principal Cacique & les Capitaines. Ces maisons sont destinées aussi aux assemblées publiques & aux festins, & servent de Temples à leurs Dieux. Les maisons des Particuliers sont construites dans un certain ordre d'Architecture qui leur est propre. Ce qui surprend, est qu'ils n'ont point d'autre outil que des haches de pierre, pour couper le bois & le mettre en œuvre.

Les femmes s'occupent avec grand soin à fabriquer des toiles, & à faire tous les ustensiles du ménage, auxquels elles emploient une terre préparée de longue main. Les vases qu'elles travaillent avec cette terre, sont si beaux & si délicats, qu'à en juger par

le son, on croiroit qu'ils sont de métal.

Leurs Villages sont peu éloignés les uns des autres; c'est ce qui facilite les fréquentes visites qu'ils se rendent, & les festins qu'ils se donnent très-souvent, où ils ne manquent guères de s'enyvrer. Dans ces cérémonies publiques, le cérémonial Indien donne la place d'honneur au Cacique. Les *Mapono*, ou Prêtres des Idoles, occupent la seconde place; les Médecins sont au troisième rang; après eux les Capitaines, & ensuite le reste de la Noblesse.

Les Habitans de chaque Village rendent à leur Cacique une obéissance entière. Ils bâtissent les maisons, ils cultivent les terres, ils fournissent sa table de ce qu'il y a de meilleur dans le Pays; c'est lui qui commande dans tout le Village, & qui fait punir les coupables. Les femmes sont tenuës à la même obéissance à l'égard de la principale femme du Cacique; car il peut en avoir autant qu'il lui plaît. Tous lui payent la dixième partie de

leur pêche ou de leur chasse; & ils ne peuvent y aller sans avoir obtenu sa permission.

Le Gouvernement est héréditaire; on y prépare de bonne heure le fils aîné du Cacique, par l'autorité qu'on lui donne sur toute la jeunesse; & c'est comme un apprentissage qu'il fait de la manière de bien gouverner. Quand il est parvenu à un âge mûr & capable du maniment des affaires, son pere se démet du Gouvernement, & il lui en donne l'investiture avec beaucoup de cérémonie; tout dépossédé qu'il est, on n'en a pas moins d'affection & de respect pour lui. Quand il vient à mourir, ses obseques se font avec grand appareil. Son sépulcre se place dans une voûte souterraine bien murée, afin que l'humidité n'altère pas sitôt ses ossemens.

Le Pays des *Manacicas* forme une espèce de pyramide qui s'étend du Midy au Nord, & dont les extrémités sont habitées par ces Indiens. Au milieu sont d'autres peuples aussi différens par la langue qu'ils parlent, qu'ils se ressemblent

resemblent par la vie barbare qu'ils mènent.

A la base de la Pyramide sont à l'Orient les *Quimonocas*, & à l'Occident les *Tapacuras*. Le côté du Nord, en laissant au-delà les *Puizocas* & les *Paunacas*, est environné de deux rivières nommées *Potaquissimo* & *Qununaca*, dans lesquelles se jettent plusieurs ruisseaux, qui portent la fécondité dans toutes les terres. Les premiers Villages vers l'Orient sont ceux des *Quirinucas*; vers l'Occident se trouvent ceux de *Quonaaca*; & en tirant de-là vers la pointe de la Pyramide au Nord, on rencontre les *Quinilicas*. Les *Zibacas* qui n'en sont pas fort éloignés, ont sçû toujours se préserver des irruptions des *Mamelus*. Entre l'Orient & le Septentrion on trouve les *Parabacas*, les *Quiziacas*, les *Naquicas*, & les *Mapasinas*, nation fort brave, mais qui a été détruite en partie par une sorte d'oiseaux nommés *peresincas* qui vivent sous terre, & qui n'étant pas plus gros qu'un moineau, ont tant de force & sont si har-

dis, que voyant un Indien, ils se jettent sur lui & le tuent. Vis-à-vis de ces peuples sont les *Mochozuus* qui vont tout nus; les femmes-mêmes n'ont qu'une bandelette qui leur pend du col pour y attacher leurs enfans. Les *Tapacuras* qui s'étendent entre l'Occident & le Septentrion, sont également nus, & se nourrissent de chair humaine. Près de-là sont les *Boures*.

Pour ce qui est de la religion de ces peuples, & des cérémonies qu'ils y observent, il n'y a point dans toutes ces Indes Occidentales de Nation plus superstitieuse; ils paroissent avoir cependant, quelque idée confuse du mystère de l'Incarnation.

C'est une tradition parmi eux, que dans les siècles passés une Dame d'une grande beauté conçut un fort bel enfant, sans l'opération d'aucun homme; que cet enfant étant parvenu à un certain âge, opéra les plus grands prodiges, qui remplirent toute la terre d'admiration; qu'à certain jour

ayant rassemblé un grand peuple, il s'éleva dans les airs, & se transforma en ce Soleil que nous voyons. Son corps est tout lumineux, disent les *Mapono*, ou Prêtres des Idoles; & s'il n'y avoit pas une si grande distance de lui à nous, nous pourrions distinguer les traits de son visage.

Il paroît très naturel qu'un si grand personnage fût l'objet de leur culte; cependant, ils n'adorent que des démons, qui s'apparoissent quelquefois à eux sous des formes horribles. Ils reconnoissent une trinité de Dieux principaux, qu'ils distinguent des autres Dieux, qui ont beaucoup moins d'autorité. Ils nomment le pere *Ometuriqui*, ou bien *Uragozoriso*. Le nom du fils est *Urufana*; & l'Esprit se nomme *Urupo*. Cette Vierge qu'ils appellent *Quipoci*, est la mere du Dieu *Urufana*, & la femme d'*Uragozoriso*. Le pere parle d'une voix haute & distincte; le fils parle du nez, & la voix de l'Esprit est semblable au tonnerre. Le pere est le Dieu de la Justice, & châtie les méchans; le fils &

l'Esprit, de même que la Déesse, font la fonction de Médiateurs, & intercedent pour les coupables.

C'est une vaste salle de la maison du Cacique, qui sert de Temple aux Dieux. Une partie de la salle se ferme d'un grand rideau; & c'est là le Sanctuaire, où ces trois Divinités qu'ils appellent d'un nom commun *Tinimaacas*, viennent recevoir les hommages des peuples, & publier leurs Oracles. Ce Sanctuaire n'est accessible qu'au principal *Mapono*; car il y en a deux ou trois autres subalternes dans chaque Village; mais il leur est défendu d'en approcher sous peine de mort.

C'est d'ordinaire dans les tems des assemblées publiques, que ces Dieux se rendent dans leur Sanctuaire. Un grand bruit, dont toute la maison retentit, annonce leur arrivée. Ces peuples qui passent le tems à boire & à danser, interrompent leurs plaisirs, & poussent de grands cris de joye pour honorer la présence de leurs Dieux. » *Tata Equize*, disent-ils; c'est-

» à-dire, Pere, êtes-vous déjà venu?
 » Ils entendent une voix qui leur ré-
 » pond *Panitoques*; elle veut dire:
 » Enfans, courage; continuez à bien
 » boire, à bien manger, & à bien
 » vous divertir; vous ne sçauriez me
 » faire plus de plaisir. J'ai grand soin
 » de vous tous; c'est moi qui vous
 » procure les avantages que vous re-
 » tirez de la chasse & de la pêche;
 » c'est de moi que vous tenez tous
 » les biens que vous possédez.

Après cette réponse, que ces peu-
 ples écoutent en grand silence & avec
 respect, ils retournent à leurs danses,
 & à la *chicha*, qui est leur boisson,
 & bien-tôt leurs têtes étant échauffées
 par l'excès qu'ils font de cette liqueur,
 la fête se termine par des querelles, par
 des blessures, & par la mort de plu-
 sieurs d'entr'eux.

Les Dieux ont soif à leur tour, &
 demandent à boire. On prépare des
 vases ornés de fleurs; & on choisit
 l'Indien & l'Indienne qui sont le plus
 en vénération dans le Village, pour
 présenter la boisson. Le *Maponno* en-

tr'ouvre le coin du rideau, & la re-
çoit pour la porter aux Dieux ; car il
n'y a que lui qui soit leur confident,
& qui ait droit de les entretenir.
Les offrandes de ce qu'on a pris à
la chasse & à la pêche, ne sont pas ou-
bliées.

Quand ces peuples sont au fort
de leur yvresse & de leurs querelles,
le *Mapono* sort du Sanctuaire, &
leur imposant silence, il leur annonce
qu'il a exposé aux Dieux leurs be-
soins ; qu'il en a reçu des réponses
des plus favorables ; qu'ils leur pro-
mettent toutes sortes de prospérités,
de la pluye selon les besoins, une
bonne récolte, une chasse & une
pêche abondantes, & tout ce qu'ils
peuvent désirer. Un jour qu'un de ces
Indiens moins dupe que ses compa-
triotés s'avisa de dire en riant, que
les Dieux avoient bien bû, & que
la *chicha* les avoit rendus de bonne
humeur, le *Mapono*, qui entendit ce
trait de raillerie, changea aussitôt ses
magnifiques réponses, en autant d'im-
précations, & les menaça de tempêtes,

de tonnerres , de la famine & de la mort.

Il arrive souvent que le *Mapono* rapporte de la part des Dieux des réponses bien cruelles ; il ordonne à tout le Village de prendre les armes, d'aller fondre sur quelques-uns des Villages voisins, de piller tout ce qui s'y trouvera , & d'y mettre tout à feu & à sang. Il est toujours obéi ; c'est ce qui entretient parmi ces peuples des inimitiés & des guerres continuelles, & qui les porte à s'entre-détruire les uns les autres.

Outre ces Dieux principaux, ils en adorent d'autres d'un ordre inférieur, qu'ils nomment *Isituus*, ce qui signifie Seigneurs de l'eau. L'emploi de ces Dieux est de parcourir les rivières & les lacs, & de les remplir de poissons en faveur de leurs dévots. Ceux-ci les invoquent dans le tems de leur pêche, & les encensent avec de la fumée de tabac. Si la chasse ou la pêche a été abondante, ils vont au Temple leur en offrir une partie en signe de reconnoissance.

Ils nomment les ames *Oquipans* ; Ils croient qu'elles sont immortelles, & qu'au sortir de leurs corps elles sont portées par leurs Prêtres dans un lieu où elles doivent se réjouir éternellement. Quand quelqu'un vient à mourir, on célèbre ses obseques avec plus ou moins de solemnité, selon le rang qu'il tenoit dans le Village. Le *Mapono* auquel ils croient que cette ame est confiée, reçoit les offrandes que la mere & la sœur du défunt lui apportent ; il répand de l'eau, pour purifier l'ame de ses fouillures ; il console cette mere & cette femme affligées, & leur fait espérer que bientôt il aura d'agréables nouvelles à leur dire sur l'heureux sort de l'ame du défunt, & qu'il va la conduire au Ciel.

Après quelque tems le *Mapono* de retour de son voyage fait venir la mere & la femme ; & prenant un air gai, il ordonne à celle-ci d'essuyer ses larmes & de quitter ses habits de deuil, parce que son mari est heureusement arrivé dans le Ciel, où

il l'attend pour partager son bonheur avec elle.

Le voyage du *Mapono* avec l'ame est pénible; il lui faut traverser d'épaisses forêts, des montagnes escarpées, descendre dans des vallées remplies de rivières, de lacs & de marais bourbeux, jusqu'à ce qu'enfin après bien des fatigues, il arrive à une grande rivière, sur laquelle est un pont de bois gardé nuit & jour par un Dieu nommé *Tatusiso*, qui préside au passage des ames, & qui met le *Mapono* dans le chemin du Ciel.

Ce Dieu a le visage pâle, la tête chauve, une physionomie qui fait horreur, le corps plein d'ulceres & couvert de miserables haillons. Il ne va point au Temple, pour y recevoir les hommages de ses dévots, son emploi ne lui en donne pas le loisir, parce qu'il est continuellement occupé à passer les ames. Il arrive quelquefois que ce Dieu arrête l'ame au passage, surtout si c'est celle d'un jeune homme, afin de la puri-

fier ; si cette ame est peu docile & résiste à ses volontés, il s'irrite, il prend l'ame & la précipite dans la riviere, afin qu'elle se noye. C'est-là, disent-ils, la source de tant de funestes événemens qui arrivent dans le monde.

Des pluies abondantes & continues avoient ruiné les moissons dans la terre des Indiens *Jurucares*. Ce peuple qui étoit inconsolable, s'adressa au *Maono*, pour demander aux Dieux quelle étoit la cause d'un si grand malheur. Le *Maono* après avoir pris le tems de consulter les Dieux, rapporta leur réponse, qui étoit, qu'en portant au Ciel l'ame d'un jeune homme dont le pere vivoit encore dans le Village, cette ame manqua de respect au *Tatufiso*, & ne voulut point se laisser purifier ; ce qui avoit obligé ce Dieu cruellement irrité de la jeter dans la riviere.

A ce récit, le pere de ce jeune homme qui aimoit tendrement son fils, & qui le croyoit déjà au Ciel, ne pouvoit se consoler ; mais le *Ma-*

pono ne manqua pas de ressource dans ce malheur extrême. Il dit au pere affligé, que s'il vouloit lui préparer un canot bien propre, il iroit chercher l'ame de son fils au fond de la riviere. Le canot fut bientôt prêt, & le *Mapono* le chargea sur ses épaules. Peu après les pluyes étant cessées, & le Ciel devenu serein, il revint avec d'agréables nouvelles; mais le canot ne reparut jamais.

Du reste, c'est un pauvre Paradis que le leur, & les plaisirs qu'on y goûte ne sont guères capables de contenter un esprit tant soit peu raisonnable. Ils disent qu'il y a de fort gros arbres, qui distillent une sorte de gomme dont ces ames subsistent; que l'on y trouve des singes que l'on prendroit pour des Ethiopiens; qu'il y a du miel & un peu de poisson; qu'on y voit voler de toutes parts un grand Aigle, sur lequel ils débitent beaucoup de fables ridicules.

Les *Marocotas*, voisins des *Manasicas*, sont de haute taille & d'une complexion robuste; ils font leurs

flèches & leurs lances d'un bois très-dur, qu'ils sçavent manier avec beaucoup d'adresse. Les femmes y ont toute l'autorité : & non-seulement les maris leur obéissent, mais ils sont encore chargés des plus vils ministères du ménage & des détails domestiques. Elles ne conservent pas plus de deux enfans ; quand elles en ont davantage, elles les font mourir pour se débarrasser des soins qu'exige leur enfance. Quoiqu'ils ayent des Caciques & des Capitaines, il n'y a parmi eux nul vestige de Gouvernement & de Religion. Leur Pays est sec & stérile, & tout environné de montagnes & de rochers ; ils n'ont pour tout aliment que des racines, qu'ils trouvent en abondance dans les bois. Ils ont des forêts de palmiers. Le tronc de ces arbres leur fournit une moële spongieuse, dont ils expriment le suc qui leur sert de boisson ; quoique durant l'hyver l'air soit fort froid dans leur climat, & que souvent il y gele, ils sont totalement nus, & n'en ressentent

nulle incommodité. Un calus général leur épaisfit la peau, l'endurcit, & les rend infensibles aux injures de l'air.



*AMERIQUE MERIDIONALE.***CHAPITRE VI.**

Bornes & étendue du Pays des Amazones. Fruits, plantes & animaux qu'on y trouve. Des armes, du commerce, de la Religion, & des cérémonies des Habitans de cette Province.

CETTE Province qui s'étend de part & d'autre du grand fleuve des Amazones, a environ quatre cens vingt lieuës dans sa plus grande étendue du Midy au Septentrion, & quatre cens quatre-vingt-seize d'Orient en Occident. Elle est bornée au Septentrion par la terre ferme; au Nord-Est, par la mer du Nord; à l'Orient, par le Bresil; au Midy, par le Paraguay; & à l'Occident, par le Perou, dont elle est séparée par une chaîne de montagnes, que les Espa-

gnols appellent *la sierra nevada de los ardes*.

Le fleuve des Amazones, qui traverse toute cette Province d'Occident en Orient, & qui est le plus considerable de l'Amerique, a environ sept cens lieuës de cours depuis sa source située au Sud-Est de la riviere de Plata dans le Perou, jusqu'à son embouchure dans la mer du Nord, entre les habitations de Caman & de Comata, où il a cinquante ou soixante lieuës de largeur. Ce grand fleuve forme un nombre infini d'isles toutes habitées, & qui sont la plupart inondées toutes les années par les eaux de ce fleuve; & ce sont ces débordemens réglés qui engraisent les terres. Avant que ces inondations arrivent les Sauvages cueillent leur *zuea*, qui est une racine dont ils font la *cassave*, ou leur pain ordinaire. Ils font de grandes caves sous terre, où ils mettent ces racines, & après avoir bien bouché l'entrée avec de la terre, ils les y laissent tant que le débordement dure. Pour faire leur pain de

cette racine, ils en tirent tout le jus, ensuite ils la battent & la réduisent en poudre. De cette farine ils font de grands tourteaux qu'ils cuisent au four, & c'est ce qu'ils appelleet *cassave*. Ce pain étant tendre est excellent; mais un jour après il devient si sec, qu'il peut se garder plusieurs jours de suite. Lorsque ces tourteaux sont secs, ils les détrempeent dans de l'eau qu'ils font bouillir à petit feu. Cette pâte cuite ainsi avec l'eau, devient une boisson si violente par la fermentation, qu'elle les enyvre comme feroit le meilleur vin. Ils font encore une autre sorte de breuvage avec quantité de fruits sauvages qu'ils pilent & qu'ils mettent dans l'eau, où ils les laissent fermenter.

Ces Sauvages se nourrissent encore de plusieurs sortes de viandes, & d'une grande quantité d'especes de fruits differens qu'ils ont en abondance, comme des *bananes*, des *ananas*, des *goyaves*, des *amas*, des *dates*, & de plusieurs sortes de *coco*.

La riviere leur fournit une si grande
abondance

abondance de poissons, que sans autres filets que leurs mains, ils en prennent autant qu'ils souhaitent; mais le *Pege-buey*, ou le Lamantin, est comme le Roi de tous les poissons qui se trouvent dans le fleuve des Amazones. Ce poisson, dont la chair est d'un goût excellent, est grand comme un veau d'un an & demi; il en a la tête & les oreilles, & a partout le corps un poil blanc qui ressemble à la soye des cochons; il nâge avec deux petits bras sous lesquels sont ses tettes. Sa peau est fort épaisse, & lorsqu'elle est bien apprêtée, c'est un cuir dont on fait des boucliers assez forts pour résister à une balle de mousquet. Ce poisson pâit l'herbe sur les bords de la riviere; il n'a pas la respiration libre dans l'eau, c'est pourquoi il met souvent le museau dehors pour reprendre haleine, & se découvre ainsi à ceux qui le cherchent. Dès que les Indiens l'apperçoivent, ils le suivent à force de rames dans leurs petits canaux; ils lui jettent des harpons faits de coquilles, avec quoi ils

l'arrêtent. Lorsqu'il a été boucanné il se conserve plus d'un mois sans se corrompre.

Les Indiens ont l'industrie de creuser une espece de marre qu'ils enferment d'une pallissade de pieux, & qu'ils tiennent pleine d'eau pour y conserver leurs provisions d'hiver. Dans le tems que les tortuës viennent pour pondre leurs œufs à terre, les Indiens vont se mettre en embuscade dans les lieux qu'elles fréquentent, & lorsqu'ils en voyent un assez grand nombre le long des rivages, ils les renversent sur le dos pour les empêcher de gagner leur retraite, ensuite ils les transportent à loisir dans leurs réservoirs. Pour cet effet, s'ils sont loin de leurs cabannes, ils enfilent toutes ces tortuës avec de grandes cordes, les remettent sur leurs pieds, les font marcher ainsi jusqu'à la riviere & les attachent à leurs canots. Arrivés chez eux, ils les portent dans leurs réservoirs, les délient & les nourrissent des feüilles & des branches d'arbres qu'ils leur jettent. Une seule de ces tor-

tues suffit pour nourrir quelque tems une famille assez nombreuse.

Le gibier ne manque pas aussi aux peuples qui habitent les bords du fleuve des Amazones. Ils ont entr'autres des *doutas*, qui sont de la grandeur d'une mule, & qui lui ressemblent beaucoup, & pour la couleur, & pour la forme du corps; des cochons qui ont le nombril sur le dos, & dont la chair est fort bonne & fort saine; des *renados*, des *pacas*, des *colias*, des *ignats*, des *agotis*, des perdrix, des poules domestiques, des oyes, des canards, & un grand nombre d'autres oiseaux de riviere.

Tout le long de la riviere, & même dans toutes les Provinces voisines, l'air y est si temperé, qu'il n'y a jamais de chaleur excessive qui abbatte, ni de froid piquant qui glace. Cette douce temperature fait que tous les bords de cette fameuse riviere sont couverts de mille sortes d'arbres toujours verts; la terre est fort basse près des bords du fleuve; mais elle s'éleve en s'éloignant peu à peu par de petites colines

qui aboutissent à de belles plaines toutes émaillées de fleurs, sans aucun arbre. On voit au-de-là de beaux vallons, tout couverts d'herbes par la fraîcheur des ruisseaux qui y coulent, & qui y conservent la verdure. Au-de-là de cette vaste étendue de Pays, on voit des colines s'élever les unes sur les autres, & former ces hautes montagnes, qui regnent d'un bout à l'autre du Perou, sous le nom de *Cordelieres*, comme qui diroit des colines plantées au cordeau.

Il y a quantité de bocages qui produisent toutes sortes de simples dont les Indiens se servent avec succès pour la guérison de leurs maladies; on y trouve beaucoup de cassiers, d'excellente false-pareille, des gommés, des raisines, & une prodigieuse quantité de miel que des abeilles sauvages font de tous côtés.

Les arbres qui croissent le long de la riviere sont d'une grosseur & d'une hauteur surprenante. Tous ces arbres ne sont pas plutôt coupés, qu'on peut s'en servir en toute sûreté, & les vais-

seaux qui en sont faits peuvent être mis à l'eau dès-qu'ils sont achevés. Le cacao, le tabac & le sucre, le coton, & le *racour*, qui sert aux Teinturiers pour faire la plus belle écarlatre, croissent aussi en abondance sur les bords de ce fleuve.

Les armes dont se servent les Habitans de ce vaste Pays, sont des javelines & des dards d'un bois fort dur, dont la pointe est si aiguë, & qu'ils lancent avec tant de force & d'adresse, qu'ils ne manquent jamais de percer un homme de part en part. Ils ont encore une autre sorte d'arme nommée *estolica*. C'est une planche d'une toise de long, & de trois doigts de large, au bout de laquelle il y a un os fait en forme de dent, où ils arrêtent une flèche de six pieds de long dont la pointe est aussi armée d'un os ou d'un morceau de bois dur, taillé en forme de barbillon. Ils la prennent de la main droite avec laquelle ils tiennent l'*estolique* par le bout d'en bas, & tirant la flèche dans cet os qui est au bout d'en haut, ils la lancent avec tant de

justesse, qu'ils ne manquent jamais leur coup de cinquante pas. Ces armes leur servent à la guerre, à la chasse, & surtout à la pêche, où ils n'ont pas plutôt apperçû quelque poisson, qu'ils le dardent; lors même que les tortuës viennent à lever la tête hors de l'eau pour respirer, ils leur tirent cette fleche dont ils leur traversent le col, qui est le seul endroit qui paroisse hors de l'écaille. Pour armes défensives, ils ont des boucliers tissus de cannes fenduës, & si ferrées les unes avec les autres, qu'ils ne sont pas moins forts que ceux qu'ils font avec le cuir du lamantin dont nous avons parlé.

Tous les peuples qui vivent sur les bords de cette grande riviere, forment ensemble différentes communautés. Tout leur trafic se fait par eau dans des canots qu'ils construisent de bois de cedre, sans avoir la peine de couper les arbres ni de les transporter, puisque les débordemens de la riviere les arrachent des plus hautes montagnes du Perou, & les

amènent jusqu'aux pieds de leurs cabannes.

Les outils qu'ils ont pour faire leurs canots ou pour bâtir leurs maisons, sont des coignées & des haches faites avec l'écaïlle la plus dure. Il y en a qui font des coignées de pierre qu'ils afilent à force de bras, & avec lesquelles ils coupent les plus gros arbres; leurs ciseaux, rabots, & villebrequins sont des dents de sangliers, des cornes de divers animaux, qu'ils entent sur des manches de bois.

Toutes ces Provinces produisent du coton; mais tous les Indiens ne s'en servent pas pour se vêtir, au contraire, la plupart vont tout nus tant hommes que femmes.

La religion de tous ces Gentils est presque toute semblable; ils adorent tous des Idoles qu'ils fabriquent de leurs mains, & auxquelles ils attribuent diverses opérations; les unes dominent à ce qu'ils croient sur les eaux, & ils les représentent avec un poisson à la main; ils en ont pour les semailles, & d'autres pour leur inspirer

du courage dans les combats ; ils disent que ces divinités sont descenduës du Ciel exprès pour demeurer avec eux, & leur faire du bien ; mais ils ne leur rendent pas le moindre culte ; ils les portent dans un étui, ou les abandonnent à l'écart jusqu'à ce qu'ils en ayent besoin. C'est ainsi que prêts à marcher à la guerre, ils élèvent à la proue de leurs canots l'Idole en qui ils se confient le plus, & dont ils attendent la victoire ; ils en usent de même quand ils vont à la pêche, & ils arborent l'Idole qui domine sur les eaux.

C'est une chose étonnante de voir l'estime, le respect & la crainte que tous ces peuples ont pour certains Sorciers qu'ils entretiennent chez eux. Il y a une maison destinée pour l'exercice de leurs cérémonies superstitieuses, & où ils parlent au démon, ce qui leur est assez ordinaire ; ils ont même une espece de vénération pour tous leurs ossemens qu'ils gardent comme des reliques, & après les avoir tous mis ensemble, ils les tien-
nent

nent pendus en l'air dans les mêmes lits de coton où ces Sorciers couchoient. Ce sont leurs Maîtres, leurs Prédicateurs, leurs Conseillers & leurs Conducteurs; ils s'adressent à eux pour avoir la résolution de leurs doutes, & lorsqu'ils veulent se vanger de leurs ennemis ou les empoisonner, ils leur demandent des herbes venimeuses.

A l'égard de leurs morts, ils pratiquent différentes cérémonies; les uns les gardent dans leurs maisons pour avoir toujours devant leurs yeux le souvenir de la mort; les autres brûlent les cadavres dans de grandes fosses, & avec eux tout ce qu'ils ont possédé durant leur vie; mais tous célèbrent leurs funérailles plusieurs jours de suite, pendant lesquels ils ne font que pleurer, & boire jusqu'à l'excès.

Les *Agua*s moins sanguinaires que la plupart des autres Sauvages de l'Amérique, traitent avec toute sorte de douceur les Prisonniers qu'ils ont faits à la guerre; cependant lors-

qu'ils ont la réputation d'être vail-
lans, ils les massacrent dans leurs Fê-
tes solennelles, & pendent leurs
têtes pour trophées à l'entrée de
leurs cases.



CHAPITRE VII.

*Origine du musc, & où il se forme.
Nourriture de l'animal qui produit
le musc.*

ON a parlé jusqu'ici diversement de l'origine du musc. Quelques Auteurs prétendent qu'il se forme au nombril de l'animal; ils se trompent certainement; c'est dans sa vessie qu'il se forme. Cet animal est une espede de chevreuil, que les Chinois appellent *Hiang-tchang-tse*, c'est-à-dire, chevreuil odoriférant, chevreuil musqué, ou qui porte le musc. *Tchang-tse* signifie chevreuil; & *Hiang* signifie proprement odeur.

A l'Occident de la Ville de Peking se voit une chaîne de montagnes, où l'on trouve une grande quantité de ces chevreuils odoriferans. Ceux qui les tuent vendent quelquefois séparément la chair de cet animal, & ils

vendent le musc à ceux qui en font commerce. On coupe la vessie de cet animal, & de peur que le musc ne s'évapore, on lie cette vessie en haut avec une ficelle. Quand on veut la conserver par curiosité, on la fait sécher.

Le musc se forme dans l'intérieur de la vessie, & s'y attache autour comme une espece de sel. Il s'y en forme de deux sortes. Celui qui est en grain est le plus précieux. Il s'appelle *Theoupanhiang*. L'autre qui est moins estimé, & qu'on nomme *Mi-hiang*, est fort menu, & fort délié. La femelle ne porte point de musc, ou du moins ce qu'elle porte, qui en a quelque apparence, n'a nulle odeur.

La chair des serpens est la nourriture la plus ordinaire de cet animal. Quoique ces serpens soient d'une grandeur énorme, le chevreuil n'a nulle peine à les tuer, parce que dès qu'un serpent est à une certaine distance du chevreuil, il est tout-à-coup arrêté par l'odeur du musc, ses sens s'affoiblissent, & il ne peut plus se mouvoir. Cela est si constant, que les

Payfans qui vont chercher du bois, ou faire du charbon sur ces montagnes, n'ont pas de meilleur secret pour se garentir de ces serpens, dont la morsure est très-dangereuse, que de porter sureux quelques grains de musc, alors ils dorment tranquillement après leur dîner. Si quelque serpent s'approche d'eux, il est tout-à-coup assoupi par l'odeur du musc, & il ne va pas plus loin.



CHAPITRE VIII.

Caractere des Chiriguanes. Disposition de leurs Bourgades. Leurs parures. Leurs vètemens. Leurs mariages. La science de leurs Médecins. Leurs coutumes à la naissance de leurs enfans. Leurs devoirs envers les morts. Leur opinion sur l'état de l'ame séparée du corps.

LEs Bourgades des peuples de l'Amérique méridionale sont disposées en forme de cercle, & la place en est le centre; ils sont fort sujets à s'enyvrer d'une liqueur très-forte que font leurs femmes; & ils ne reconnoissent aucune Divinité. Lorsqu'ils sont chez eux, ils vont d'ordinaire tout nuds. Ils ont pourtant des culottes de cuir; mais le plus souvent ils les portent sous le bras. Quand ils voyagent ils se mettent un colet de cuir pour se garantir des épines, dont leurs forêts sont remplies.

Leurs femmes ne se couvrent que de quelques vieux haillons, qui leur pendent depuis la ceinture jusqu'aux genoux. Elles ont les cheveux longs & bien peignés ; au-dessus de la tête elles se font une espece de couronne, qui a assez bon air. Elles se peignent d'ordinaire le visage d'un rouge couleur de feu, & tout le reste du corps, lorsqu'il y a quelque fête où l'on doit s'enyvrer. Les hommes se contentent de se tracer sur le visage quelques lignes de la même couleur, auxquelles ils ajoutent quelques gros traits noirs. Quand ils sont peints de la sorte, hommes & femmes, ils ont un air effroyable. Les femmes se percent la lèvre inférieure ; & elles y attachent un petit cylindre d'étain, ou d'argent, ou de résine transparente.

Les garçons & les filles jusqu'à l'âge de douze ans n'ont pas le moindre vêtement, c'est une coutume généralement établie parmi tous les peuples de l'Amérique méridionale. Leurs armes sont la lance, l'arc & les flèches. Les femmes y sont du moins aussi habiles que les hommes.

Leurs mariages, si l'on peut leur donner ce nom, n'ont rien de stable. Un mari quitte sa femme quand il lui plaît; de-là vient qu'ils ont des enfans dans presque toutes les Bourgades. Dans une ils se marient pour deux ans, & ils vont ensuite se remarier dans une autre.

Ce prétendu mariage se fait sans beaucoup de façon. Lorsqu'un Indien recherche une Indienne pour sa femme, il tâche de gagner ses bonnes graces, en la régaland pendant quelque tems des fruits de sa moisson, & du gibier qu'il prend à la chasse, après quoi il met à sa porte un faisceau de bois. Si elle le retire, & le place dans sa cabanne, le mariage est conclu; si elle le laisse à la porte, il doit prendre son parti, & chasser pour une autre.

Ils n'ont point d'autres Médecins, qu'un ou deux des plus anciens de la Bourgade. Toute la science de ces prétendus Médecins consiste à souffler autour du malade, pour en chasser la maladie.

Lorsqu'une fille a atteint un certain

âge, on l'oblige de demeurer dans son hamac qu'on suspend au bout du toit de la cabanne; le second mois on baisse le hamac jusqu'au milieu, & le troisième mois, de vieilles femmes entrent dans la cabanne armées de bâtons. Elles courent de tous côtés, en frappant tout ce qu'elles rencontrent, & poursuivant, à ce qu'elles disent, la couleuvre qui a piqué la fille, jusqu'à ce que l'une d'elles mette fin à ce manège en disant qu'elle a tué la couleuvre.

Quand une femme a mis un enfant au monde, c'est la coutume que son mari observe durant trois ou quatre jours, un jeûne si rigoureux, qu'il ne lui est pas même permis de boire. Ils n'abandonnent point leurs morts, comme d'autres peuples barbares. Quand quelqu'un de leur famille est décédé, ils le mettent dans un pot de terre proportionné à la grandeur du cadavre, & l'enterrent dans leurs propres cabannes. C'est pourquoi tout autour de chaque cabanne, on voit la terre élevée en espèce de talus, selon le

nombre de pots de terre qui y sont enterrés.

Les femmes pleurent les morts trois fois le jour; dès le matin, à midy, & vers le soir. Cette cérémonie dure plusieurs mois, & autant qu'il leur plaît. Cette sorte de deuil commence même aussitôt qu'ils jugent que la maladie est dangereuse; trois ou quatre femmes environnent le lit du malade avec des cris & des hurlemens effroyables, & cela dure quelquefois quinze jours de suite. Le malade aime mieux qu'on lui rompe la tête, que de n'être pas pleuré de la sorte; car si on manquoit à cette cérémonie ce seroit un signe infailible qu'il n'est pas aimé. Ils croient l'immortalité de l'ame; mais sans sçavoir ce qu'elle devient par la suite. Ils s'imaginent qu'au sortir du corps, elle est errante dans les brouffailles des bois qui sont autour de leurs Bourgades. Ils vont la chercher tous les matins; lassés de la chercher inutilement, ils l'abandonnent.

Ils tirent mauvais augure du chant de certains oiseaux; d'un, surtout, qui

est de couleur cendrée, & qui n'est pas plus gros qu'un moineau. S'ils se mettent en voyage, & qu'ils l'entendent chanter, ils ne vont pas plus loin, & retournent à l'instant chez eux.

Du reste les Magiciens & les Sorciers, qui font fortune chez d'autres Sauvages, sont parmi eux en exécration, ils les regardent comme des pestes publiques.





AMERIQUE SEPTENTRIONALE.

CHAPITRE PREMIER.

Etendue & division du vieux & du nouveau Mexique. Qualités & fertilité du Pays. Fruits & animaux singuliers qu'on y trouve. Description de la Ville de Mexico, & de l'ancien Palais de Montezuma.

LE Mexique se divise en deux principales parties, que l'on appelle le vieux & le nouveau Mexique. Le premier est borné au Septentrion par le nouveau Mexique, & par le golfe du Mexique. A l'Orient par la Nouvelle France, par la terre ferme, & par le golfe du Mexique. Au Midy par la mer du Sud. A l'Occident par la même mer, & par la mer vermeille.

Le vieux Mexique est divisé en trois principales Audiencias: Sçavoir,

de *Mexico*, de *Guadalajara*, & de *Guatemala*. Les deux premières de ces Audiencias se subdivisent en sept petites Provinces, & la troisième en renferme huit.

Quoique la plus grande partie du vieux Mexique soit situé sous la zone torride, l'air ne laisse pas que d'y être fort temperé, & très-sain. Dans les endroits même où il y a de l'ombre, on respire un air très-frais. La terre y est si fertile, que l'on y fait trois moissons par année. Le froment y produit communément cent pour un, & le may deux cens. Il y croît presque de toutes les sortes de fruits qui viennent en Europe, & il y en a de plusieurs especes, qui sont particulieres au Mexique. Les plus remarquables & les plus singuliers sont le *maquey*, le *nuchtili* & le *pinas* ou pomme de pin.

On plante & on cultive le *maquey* comme l'on fait la vigne en Europe. Cet arbre a près de quarante sortes de feuilles différentes les unes des autres, qui servent à plusieurs usages;

lorsqu'elles sont tendres, on en fait des confitures, du papier, de la filasse, des mantes, des nattes, des souliers, des ceintures & des cordes; il croit aussi sur ces feuilles de petites pointes qui sont si aiguës & si fortes, que l'on en fait des aiguilles.

Ils font encore de la racine de cet arbre, un suc qui ressemble à du sirop, & qui étant cuit, se convertit en sucre; on en fait aussi du vinaigre & du vin, dont les Indiens s'enyvrent fort souvent; l'écorce étant brûlée sert à guérir les playes & les blessures, & la gomme qui sort des branches est un excellent antidote.

Le *nuchtli* est assez semblable à la figue; mais les grains qu'il renferme sont de beaucoup plus gros; il a une couronne comme les nêfles; il y en a de plusieurs couleurs, les uns sont verts au dehors & rouges en dedans, & sont d'un fort bon goût; il y en a aussi de jaunes & de tâchetés; mais les meilleurs de tous sont les blancs. Ce fruit se garde long-tems, & rafraîchit extrêmement; il y en a qui ont le goût

de poires & d'autres celui de raisin. Il y a aussi une autre sorte de ces mêmes fruits qui est rouge; ce qu'il y a de singulier, c'est qu'il teint de couleur de sang, non-seulement la bouche & le linge de celui qui en mange, mais encore son urine.

Le *pinas* ou pomme de pin, croît sur un tronc comme l'artichaux; ses feuilles sont aussi piquantes que des chardons. Quand ce fruit est parvenu à la maturité, il est gros comme les plus gros melons, & jaune en dedans & au dehors; son écorce est couverte d'une espèce d'écailles; le jus que ce fruit renferme est si rafraîchissant que l'on ne peut, sans danger, en manger beaucoup; on le coupe par tranches & on le laisse tremper pendant une demie heure dans de l'eau & du sel pour en corriger la crudité, & on le met ensuite dans de l'eau fraîche pour le manger; mais la meilleure manière de l'appêter, c'est de le confire avec du sucre, ce qui forme la meilleure de toutes les confitures.

L'on trouve au Mexique une pro-

digieuse quantité de très-beaux chevaux dont la race vient d'Espagne ; beaucoup de vaches, de chevres, & de brebis, & il faut remarquer que ces animaux y portent deux fois l'année ; les bestiaux y sont si communs que souvent on les tuë seulement pour en avoir les cuirs, & que l'on en laisse la chair dans les champs pour servir de pâture aux bêtes & aux oiseaux de proie qui y sont en très-grand nombre.

Il y a aussi au Mexique une infinité de toutes sortes d'oiseaux, dont plusieurs ne peuvent être trop admirés pour la beauté & l'éclat de leurs plumes. L'oiseau le plus singulier & le plus charmant de tous ceux qui se voyent au Mexique, c'est sans contredit le *Cin-con*. Il est plus petit qu'un hanneton, & s'attache à une branche d'arbre sur laquelle il s'endort au mois d'Octobre & ne se réveille qu'au mois d'Avril, Cet oiseau est couvert d'un plumage admirable, & l'on dit qu'il ne se nourrit que de la rosée & de l'odeur des fleurs.

Il n'y a pas beaucoup de mines d'or au Mexique; mais en récompense, il y en a quantité d'argent, & si elles ne sont pas aussi riches que celles du Perou, il en coute bien moins pour en tirer le métal.

Les autres richesses du Mexique sont du fer, de l'acier, du cuivre, des cuirs, de la laine, du coton, du sucre, des soyes, de la cochenille, du miel, de la cire, du baûme, de l'ambre gris, du sel, quantité de drogues médicinales, du coco, de la casse, du poivre, beaucoup d'or qu'on trouve parmi le sable des rivieres, du crystal, des turquoises, des émeraudes, des marcaffiles & des pierres de bezoard.

Mexico est la Capitale de tout le vieux Mexique. Cette Ville est située à peu-près comme celle de Venise, & n'en differe qu'en ce que Venise est bâtie sur la mer, & Mexico près de deux lacs, qui ont environ cinquante lieuës de circuit. L'eau d'un de ces lacs est douce, & celle de l'autre est salée & amere, & est sujette au flux & au reflux, ce qui vient de la diver-

fité des vents qui soufflent. Quelques Auteurs rapportent qu'il y avoit autrefois près de quatre-vingt Villes situées aux environs de ces deux lacs, & que plusieurs de ces Villes renfermoient jusqu'à dix mille familles: Mais Thomas Gage, Religieux de l'Ordre de Saint Dominique, nous apprend dans sa Relation des Indes Occidentales, que vers l'année 1636, un Vice-Roi du Mexique, pour détourner les eaux de ces deux lacs, avoit fait faire un chemin à travers les montagnes, & que ce travail avoit coûté la vie à un million d'Indiens, ce qui avoit en même-tems causé la ruine de vingt-cinq à trente Bourgs ou Villages, qui étoient restés depuis la guerre. Quoiqu'il en soit, cette Ville est la résidence du Vice-Roi de l'Amérique Septentrionale, & le Siège d'un Conseil Souverain, d'un Archevêque, d'une Inquisition, d'une Université, & d'une Monnoye, où l'on fabrique en especes, l'argent que l'on y apporte en lingots des mines de Saint-Louis de *Sacatecas*, qui est à quatre-vingt lieues au

Nord du Mexique. On compte à Mexico près de cent mille Habitans, dont la plupart sont Mores ou Mulâtres; vingt deux Convens de Religieuses & vingt-neuf de Religieux de différens Ordres, qui sont tous également riches. L'Archevêque a sous lui onze Suffragans, dont les revenus montent à cinq millions cent soixante mille pièces de huit.

» Mexico, dit l'Auteur que nous
 » avons cité, est une des plus riches
 » Villes qui soient au monde pour le
 » commerce, parce que par la mer du
 » Nord, il y a plus de vingt grands
 » navires qui viennent d'Espagne tous
 » les ans aborder à Saint-Jean de Ve-
 » hua, chargés non-seulement des plus
 » précieuses marchandises d'Espagne,
 » mais aussi de tous les autres Pays de
 » la Chrétienté, qu'on transporte par
 » terre au Mexique.

» Par la mer du Sud elle trafique
 » dans toute l'étendue du Perou;
 » mais surtout son négoce est très-
 » considérable dans les Indes Orien-
 » tales, d'où elle tire des marchandises

» ses, non-seulement des lieux qui sont
» habités des Portugais, mais aussi du
» Japon & de la Chine, par l'entre-
» pôt des Philipines.

» Les bâtimens sont faits de pierres
» & de briques, mais ils ne sont pas
» fort exhaussés à cause des fréquens
» tremblemens de terre.

» Les ruës sont si larges que trois
» carosses peuvent aller de front dans
» celles qui sont les plus étroites,
» & pour le moins six dans les plus
» larges.

» Il y a dans cette Ville trente ou
» quarante mille Habitans qui sont si
» riches, qu'il y en a plus de la moitié
» qui ont équipage, & leurs carosses
» sont beaucoup plus magnifiques que
» ceux de la Cour de Madrid, & de
» tous les autres Royaumes de l'Eu-
» rope; car pour les enrichir, on n'é-
» pargne pas l'or, l'argent, les pierres
» précieuses, les draps d'or, ni les plus
» belles soyes de la Chine. De plus,
» ils ajoutent encore à la beauté de
» leurs chevaux, des brides enrichies
» de pierres précieuses, & des fers d'ar-
» gent.

» Mais c'est dans la ruë des Orfé-
 »vres que toutes les richesses du Mexi-
 » que semblent être réunies. Leurs
 » boutiques offrent aux yeux des pas-
 » sans des trésors inestimables en or,
 » en argent & en pierreries; on y a vû
 » des ouvrages qui ont été estimés jus-
 » qu'à douze & quinze mille ducats.

» Les hommes & les femmes font
 » des dépenses extraordinaires en ha-
 » bits, qui sont la plupart des plus
 » riches étoffes de soye; les pierres
 » précieuses & les perles y sont telle-
 » ment en usage, que c'est une chose
 » commune de voir des cordons &
 » des roses de diamans aux chapeaux
 » des Gentilhommes, & des cordons
 » de perles à ceux des artisans & des
 » gens de métier; il n'est pas même
 » jusqu'aux Négresses & aux esclaves,
 » qui ne portent des tours de col &
 » des bracelets de perles, avec des bou-
 » cles d'oreilles, où il y a toujours
 » quelques pierres précieuses.

Cette contrée étoit autrefois gou-
 vernée par des Rois qui en étoient ori-
 ginaires, & dont la magnificence n'é-

toit guères inférieure à celle des Incas du Perou ; on en jugera par la description que les Auteurs nous ont laissée du Palais de Montezuma II. qui étoit assis sur le Trône du Mexique lorsque Fernand Cortez en fit la conquête.

On entroit dans ce vaste & somptueux Palais par vingt portes qui avoient toutes leurs issues dans les principales ruës de la Capitale ; trois grandes cours, une belle fontaine placée au milieu de plusieurs salles, cent chambres de vingt-cinq à trente pieds de long, tapissées de tapisserie de coton, de poil de lapin & de plumages ; cent bains proprement entretenus & distribués avec beaucoup d'ordre, étoient les premiers objets qui s'offroient à la vûe.

Les murs étoient incrustés de jaspe & d'un beau marbre noir parsemé de veines rouges qui avoient le même éclat que les rubis ; les planchers étoient parquetés de cedre & de cyprès. Ce superbe Palais étoit la demeure de près de trois mille femmes,

dont la plupart étoient les filles des principaux Seigneurs Indiens. Montezuma se réservoir celles qui lui agréoiént le plus, & cedoit les autres aux premiers Officiers de sa Cour. Les Espagnols disent que lorsqu'ils firent la conquête du Mexique, on trouva dans le Palais de ce Prince cent cinquante femmes qu'il avoit laissées enceintes.

Montezuma avoit encore dans le Mexique une autre superbe maison composée d'un grand nombre de logemens fort commodes, & de magnifiques galeries bâties sur des pilliers de jaspe, qui avoient vû sur un vaste jardin, où l'on comptoit jusqu'à douze étangs; les uns étoient d'eau salée pour les oiseaux de mer, & les autres remplis d'eau douce étoient destinés aux oiseaux de riviere, & chaque étang avoit son écluse pour le vuidier & le remplir lorsqu'on vouloit en renouveler les eaux.

Ces oiseaux étoient en si grand nombre que tous ces étangs en étoient tout couverts. Plus de trois cens personnes

étoient employées au service de cette maison, & chacun avoit un emploi différent, qui les attachoit auprès de ces oiseaux, que l'on avoit grand soin de plumer en certains tems, & de leurs plumes on en faisoit des mantes, des bouquets, des tapisseries, & plusieurs autres ouvrages mêlés d'or & d'argent.

Une autre maison étoit réservée pour des oiseaux de proie de toutes sortes d'especes, à qui l'on distribuoit tous les jours cinq cens coqs d'Inde pour leur nourriture.

On voyoit encore dans la même maison, une prodigieuse quantité de bêtes sauvages, comme des lions, des tigres, des ours & des loups, que l'on tenoit renfermés dans des salles basses, que l'on nourrissoit de coqs d'Inde, de daims, de chiens, & d'autres semblables animaux.

Dans une autre salle on avoit placé plusieurs grands vaisseaux, les uns remplis d'eau, & les autres pleins de terre, où l'on voyoit d'énormes couleuvres, des viperes, des crocodiles,
de

de plusieurs especes de lezards, & d'autres bêtes venimeuses. Tous ces animaux étoient nourris du sang des hommes qu'on avoit sacrifiés.

C'étoit dans ce lieu d'horreur que Montezuma venoit tous les jours faire ses prieres à ses Dieux ; car proche de cette sale, il y en avoit une autre de cent cinquante pieds de long, & de trente de large, où l'on avoit bâti une Chapelle, dont la voûte étoit couverte d'or & d'argent en feuilles, & enrichie d'un grand nombre de perles & de pierres précieuses. Cette Chapelle étoit uniquement destinée à l'usage du Prince Payen, & il étoit assidu à y venir toutes les nuits consulter le démon, & entendre ses oracles.

Montezuma avoit encore dans la Capitale de ses Etats, un Arsenal rempli d'arcs & de flèches, de lances, de dards, de frondes, de massues, d'épées, de boucliers, de rondaches, & de toutes les autres sortes d'armes dont les Mexicains se servoient à la guerre.

Mais ce qui prouve le mieux la puis-

sance de ce Prince, c'est le grand nombre de Seigneurs du premier rang qui formoient la Cour ; l'on dit que la Garde ordinaire étoit composée de près de six cens Gentilhommes, qui avoient chacun plusieurs Domestiques attachés à leur suite.

L'on comptoit alors environ trois mille Princes ou Seigneurs dans toute l'étendue de l'Empire du Mexique, parmi lesquels il y en avoit plus de trente, qui pouvoient chacun mettre sur pied une armée de cent mille hommes. Tous ces Seigneurs étoient obligés de venir toutes les années faire un séjour de quelques mois à Mexico, & ils n'osoient en sortir sans en avoir obtenu la permission de l'Empereur ; il falloit même, lorsqu'ils se retiroient dans leurs Terres, qu'ils laissassent à la Cour un de leurs enfans, ou un de leurs freres en ôtage, & qui pût répondre de leur fidélité ; ce qui formoit à l'Empereur du Mexique la Cour la plus brillante & la plus nombreuse.

Du Nouveau Mexique.

Cette Province est bornée au Septentrion par le Pays de Tegnaro dans la Louisiane, dont elle est séparée en partie par la riviere Salado; au Midy par le vieux Mexique, & à l'Occident par la Mer vermeille, & par la Californie, dont elle est séparée par la riviere que les Espagnols appellent *Rio-Colorado*; on la divise en trois principales parties, qui sont le nouveau Mexique, la nouvelle Navarre, & la Province de *Sonora*.

L'air y est doux & très-fain, & quoiqu'il y ait un très-grand nombre de montagnes, la terre y est cependant très-fertile en pâturages, en maïs, en melons, & en plusieurs autres légumes; on y trouve des mines d'argent, & d'autres métaux, des turquoises, des émeraudes & du crystal; on y voit des cerfs, des chevreuils, des lièvres, des chevaux, des vaches, & une espece de mouton de la grandeur d'un petit bœuf; enfin, il y a de

grandes forêts de pins & de cedres, & l'on y pêche d'excellens poissons dans les lacs qui y sont assez communs; & des perles dans la mer vermeille.

Le nouveau Mexique est habité par un grand nombre de différens peuples, qui sont tous assez policés, & qui vivent de leur agriculture & de leur chasse; les principaux sont les *Moquis*, les *Quinis*, & les *Yumas*, qui demeurent vers le Septentrion.



AMERIQUE SEPTENTRIONALE.

CHAPITRE II.

Religion, Temples, Sacrifices, Pénitences, Fêtes, Discipline, Cérémonies de Paix & de Guerre; Mariages, Obseques des Mexicains, & des Peuples leurs voisins.

LEs Mexicains adoroient *Vitzliputzli*, comme souverain Seigneur de toutes choses, & Créateur du Ciel & de la Terre; mais ce Dieu suprême avoit besoin du secours d'une infinité de Génies pour gouverner le monde. *Vitzliputzli* étoit une figure humaine assise sur un Trône soutenu par un globe d'azur. Il sortoit des deux côtés de ce globe quatre bâtons dont le bout étoit taillé en tête de serpent, cela formoit un brancart que les Sacrificateurs portoient sur leurs épaules quand ils produisoient l'Idole

en public ; elle avoit sur la tête un casque de plumes de diverses couleurs en figure d'oiseau, avec le bec & la crête d'or bruni ; son visage étoit affreux & sévère, & encore plus enlaidi par deux rayes bleues qu'elle avoit, l'une sur le front & l'autre sur le nez. Sa main droite s'appuyoit sur une couleuvre ondoyante qui lui servoit de bâton ; la gauche portoit quatre flèches, qu'ils révéroient comme un présent du Ciel, & un bouclier couvert de cinq plumes blanches mises en croix. Ce Dieu étoit couvert de perles & de joyaux.

Tlalock ressembloit assez à l'Idole que nous venons de décrire, aussi les Mexicains tenoient-ils ces deux Dieux pour freres, & si bons amis, qu'ils partageoient entr'eux le pouvoir souverain, & ils ne leur offroient à tous deux qu'une même victime.

Tscalipuca étoit la Divinité de la pénitence, les Mexicains l'invoquoient dans l'adversité, parce qu'ils croyoient qu'elle châtioit les péchés du genre humain par la peste & la famine.

Le *Mercur*e & le *Plutus* des Mexicains étoient aussi représentés en forme humaine, excepté qu'il avoit la tête d'un oiseau.

Tozy, c'est-à-dire, notre grande mere, étoit née mortelle; *Vitzliputzli* lui procura les honneurs de la Divinité, en ordonnant aux Mexicains de la demander pour lui à son pere qui étoit Roi de *Calhucacan*; après quoi, il leur ordonna aussi de la tuer, de l'écorcher ensuite, & de couvrir un jeune homme de sa peau; c'est ainsi qu'elle fut dépouillée de l'humanité pour être élevée au rang des Dieux.

On adoroit au Mexique une autre Idole, qui étoit faite de toutes les semences de la terre pétries dans le sang de quelques jeunes enfans destinés à lui être sacrifiés, après qu'on avoit arraché le cœur à ces innocentes victimes. Ce cœur étoit offert à cette Idole, que les Prêtres consacroient avec toute la solennité possible en présence de tout le peuple.

Il y avoit dans la Ville de Mexique huit Temples également superbes;

mais rien n'égalait la grandeur de celui de Vitzliputzly. On entroit d'abord dans une grande place quarrée, & fermée d'une muraille de pierres, où plusieurs coulevres de relief entrelassées de diverses manieres au dehors de la muraille, imprimoient de l'horreur, principalement à la vûë du frontispice de la premiere porte, qui en étoit chargé, non sans quelque significations mystérieuses. Avant que d'arriver à cette premiere porte, on rencontroit une espèce de Chapelle, qui n'étoit pas moins affreuse ; elle étoit de pierre, élevée de trente degrés, avec une terrasse en haut, où l'on avoit planté sur un même rang, & d'espace en espace, plusieurs troncs de grands arbres taillés également, qui soutenoient des perches qui passaient d'un arbre à l'autre ; ils avoient enfilé par les temples à chacune de ces perches quelques crânes des malheureux qui avoient été immolés, dont le nombre étoit toujours égal, parce que les Ministres du Temple avoient soin de remplacer celles qui tomboient par l'injure des tems.

Les quatre côtés de la place avoient chacun une porte, qui se répondoient, & étoient ouvertes sur les quatre principaux vents; chaque porte avoit sur son portail quatre statues de pierre, qui sembloient par leurs gestes, montrer le chemin; elles tenoient le rang de Dieux Liminaires ou Portiers. Les logemens des Sacrificateurs & des Ministres étoient appliqués à la partie intérieure de la muraille de la place, avec quelques boutiques qui en occupoient tout le circuit, sans retrancher que fort peu de chose de sa capacité si vaste, que huit à dix mille personnes y dansoient commodément aux jours de leurs fêtes les plus solennelles.

Au centre de cette place s'élevoit une grande machine de pierre qui se découvroit au-dessus des plus hautes tours de la Ville; elle alloit toujours en diminuant jusqu'à former une demie pyramide, dont trois des côtés étoient en glaci, & le quatrième soutenoit un escalier; sa hauteur étoit de six-vingt degrés, & sa construction si so-

l'idée, qu'elle se terminoit en une place de quarante pieds en quarré, dont le Plancher étoit couvert fort proprement de divers carreaux de jaspe de toutes sortes de couleurs; les piliers ou appuis d'une maniere de balustrade, qui regnoient autour de cette place, étoient tournés en coquilles de limaçon, & revêtus par les deux faces de pierres noires, appliquées avec soin, & jointes par le moyen d'un bitume rouge & blanc, ce qui donnoit beaucoup d'agrément à tout cet édifice.

Aux deux côtés de la balustrade, à l'endroit où l'escalier finissoit, deux statuës de marbre soutenoient d'une maniere qui exprimoit fort bien leur travail, deux grands chandeliers d'une façon extraordinaire. Plus avant une pierre verte s'élevoit de cinq pieds de haut, taillée en dos d'âne, où l'on étendoit sur le dos le misérable qui devoit servir de victime, afin de lui fendre l'estomac, & d'en tirer le cœur; au-dessus de cette pierre, en face de l'escalier, on trouvoit une

Chapelle dont la structure étoit solide & bien entenduë, couverte d'un toit de bois rare & précieux, sous lequel ils avoient placé leur Idole sur un autel élevé, entouré de rideaux.

Une autre chapelle à gauche de la première, & de la même fabrique & grandeur, enfermoit l'Idole appelée *Ilalock*. Le trésor de ces deux Chapelles étoit d'un prix inestimable; les murailles & les autels étoient couverts de joyaux, & de pierres précieuses sur des plumes de couleurs.

Ces peuples avoient destiné certaines maisons obscures au logement d'une infinité d'Idoles couvertes ou pour mieux dire incrustées du sang dont on les couvroit tous les jours. La puanteur de ces charniers, où l'on ne marchoit que dans le sang, dont le pavé étoit couvert, ne diminuoit en rien la dévotion; mais l'entrée n'en étoit permise qu'aux Nobles, & pour mieux relever l'éclat de ce privilege, les Prêtres ne leur permettoient pas d'entrer, sans avoir auparavant immolé un homme.

On conduisoit ceux qui devoient être sacrifiés, à un charnier qui s'élevoit en maniere de platte-forme; un Prêtre qui tenoit à la main une Idole faite de froment, de maïs & de miel, s'approchoit de ces malheureux & leur présentoit à chacun en particulier cette Idole, en leur disant: *Voilà votre Dieu.* Ensuite il se retiroit, & l'on conduisoit immédiatement après, les victimes sur une terrasse, qui étoit le lieu destiné au sacrifice; c'est-là que six Ministres de l'Idole expedioient ces victimes. Après qu'on leur avoit arraché le cœur, on précipitoit le corps du haut de la terrasse en bas; le moins qu'on sacrifioit de ces victimes en une seule fois, c'étoit quarante ou cinquante; le Grand Prêtre avoit seul le droit de fendre l'estomac de la victime.

En certaines fêtes on revêtoit un homme de la peau encore toute sanglante d'un de ceux qui avoient été sacrifiés. En cet état, il couroit les rues & les places de la Ville, en demandant l'aumône à tous ceux qu'il

rencontroit, & frappant ceux qui la refusoient. Cette espece de mascarade ne finissoit que quand la peau dont on étoit revêtu commençoit à sentir mauvais.

Le Captif qui étoit condamné pouvoit se défendre contre le Prêtre qui devoit l'immoler. Attaché par les pieds à une pierre, il paroît les coups que le Prêtre lui portoit. S'il avoit le bonheur de vaincre, il étoit relâché; s'il étoit vaincu, le Prêtre, après l'avoir tué, l'écorchoit, & faisoit servir les membres de ce malheureux à un de ces repas qu'ils appelloient *Religieux*.

Les Prêtres, en qualité de Médiateurs entre les Dieux & les hommes, s'infligeoient des pénitences; ils se tiroient du sang de la cheville du pied, ou ils se flagelloient avec de gros nœuds de cordes, ou quelquefois ils se frapportoient l'un l'autre à grands coups de pierres.

Les Mexicains avoient un Ordre de Vestales vêtues de blanc, qui portoient le nom de Filles de la Pénit-

tence; elles entroient en Religion à l'âge de douze à treize ans : Ces Filles devoient avoir la tête rasée, excepté qu'en certain tems, il leur étoit permis de laisser croître leurs cheveux. Une Abbesse dirigeoit ces Religieuses, dont les fonctions consistoient à tenir les Temples nets, & à apprêter les viandes sacrées que l'on présentoit aux Idoles, & qui servoient ensuite à la nourriture de leurs Ministres; elles s'occupoient aussi à faire des couvertures & d'autres semblables ornemens pour les Temples & pour les Idoles. A minuit elles se levoient pour servir les Dieux, & pratiquer certaines austerités à quoi la Regle les obligeoit, surtout elles étoient obligées à une inviolable virginité, la perte de laquelle étoit punie de mort; mais elles pouvoient se marier après un certain tems passé dans le Cloître. Ils avoient aussi pour les jeunes hommes un Séminaire ou Convent semblable à celui des jeunes filles.

Presque toutes les Fêtes des Mexicains étoient sanglantes. A la fin de

chaque mois on sacrifioit quelques Captifs, & l'on couroit les rues vêtu de leurs peaux. Lorsque les grains commençoient à monter, on sacrifioit au Dieu des Eaux un garçon & une fille d'environ trois ans. On sacrifioit à ce même Dieu quatre enfans esclaves de l'âge de six à sept ans, lorsque les grains avoient environ deux pieds de haut. Une autre fête obligeoit les principaux de l'Empire à se rendre dans la Capitale de l'Etat. Le soir de la Fête, on travestissoit une femme qui devoit représenter le Dieu du Sel, & prendre part à la joye publique; mais on la sacrifioit le lendemain. Les Marchands célébroient aussi des fêtes sanglantes à l'honneur de leur Mercure dans le Temple qui lui étoit consacré.

On célébroit la Fête de *Tscalipuca* avec beaucoup de dévotion. Les Prêtres accordoient alors au peuple la rémission de ses péchés; on y sacrifioit un captif. La veille de la fête le Prêtre de *Tscalipuca*, se dépouilloit de ses habits pour en recevoir d'autres de la part des Nobles Mexicains, qui

venoient comme le reste du peuple, se reconcilier avec cette Idole de la Pénitence. On ouvroit les portes du Temple à tous les pécheurs repentans ; un des principaux Ministres du Dieu paroïssoit alors en public, & sonnoit du cor, en se tournant vers les quatre vents, comme s'il eût voulu appeler toute la terre à la pénitence ; après quoi il prenoit de la poussiere & la portoit à la bouche en montrant le Ciel ; tout le peuple imitoit le Prêtre, & l'on n'entendoit plus que des voix entre-coupées de sanglots, de pleurs & de gémissemens ; on se rouloit dans la poussiere, il arrivoit même que ceux qui se sentoient coupables de crimes les confessoient hautement, ne pouvant résister à la frayeur que le son du cor portoit dans leur conscience. Le son du cor duroit dix jours ; le dernier jour on portoit en procession *Tscalipuca* ; les dévots se donnoient la discipline sur les épaules avec des cordes ; quelques uns ornoient de rameaux la cour & le Temple, & parsemoient les chemins de fleurs.

Après

Après la procession chacun faisoit ses offrandes ; le peuple faisoit ensuite un repas assez semblable à ces repas religieux que l'ancien paganisme avoit institués à la gloire de ses Dieux. On faisoit après le sacré repas , le sacrifice de celui qui pendant l'année avoit été l'image vivante du Dieu de la Pénitence , & toute la cérémonie finissoit comme celle des autres fêtes , par des danses & des cantiques.

*Cérémonies de Paix & de Guerre ;
Hieroglyphes des Mexicains.*

Les marques de la dignité de l'Ambassadeur étoit une cape de coton brodée d'une frange tressée avec des nœuds. Il portoit à la main droite une flèche fort large , les plumes en haut ; & au bras gauche une coquille en manière de bouclier ; on jugeoit du sujet de l'ambassade par les plumes de la flèche ; les rouges annonçoient la guerre , & les blanches la paix.

Les Sacrificateurs déclaroient la guerre par le son d'un instrument qu'ils

appelloient *la trompette sacrée*, parce qu'il n'étoit permis qu'aux Sacrificateurs de la sonner, pour animer le cœur des Soldats de la part des Dieux.

La maniere d'écrire de ces peuples consistoit en de certaines peintures hiéroglyphiques avec le secours desquelles ils rappelloient dans leurs esprits le souvenir des événemens mémorables; ils peignoient les objets sur des toiles de coton; à ces images ils ajoutoient des nombres ou quelques autres signes avec une disposition si juste, que le nombre, le caractère & la figure s'entre-aidoient réciproquement à exprimer la pensée, & formoient un raisonnement entier; ils avoient des livres entiers de ce stile, où ils conservoient la mémoire de leurs antiquités, & donnoient à la postérité les annales de leurs Rois.

Cérémonies Nuptiales.

Les mariages se contractoient par l'autorité des Prêtres; après qu'on

s'étoit accordé sur les articles, les deux parties se rendoient au Temple, où un des Sacrificateurs examinoit leur volonté par des questions précises & destinées à cet usage. Il prenoit ensuite d'une main le voile de la femme & la mante du mari, & il les nouoit ensemble par un coin, afin de signifier le lien interieur des volontés; ils retournoient à leurs maisons avec cette espece d'engagement, accompagnés du Sacrificateur. Là, ils alloient visiter le foyer, qui selon leur imagination, étoit le Médiateur des différends entre les mariés; ils en faisoient le tour sept fois de suite précédés par le Sacrificateur, & cette cérémonie étoit suivie de celle de s'affesoir, afin de recevoir également la chaleur du feu. Le marié avoit de son côté, deux vieillards pour assistans ou témoins, & la mariée deux vieilles femmes. A l'entrée de la nuit une espece d'entremeteuse accompagnée de quatre matrônes, armées chacune d'un flambeau, chargeoit la mariée sur son dos & la portoit au logis du

marié. Le repas nuptial suivoit de près, & quand on s'étoit suffisamment diverti à manger & à boire, les vieillards prenoient le marié à part, & les vieilles la mariée, pour leur donner en particulier des conseils utiles & nécessaires en ce changement d'état.

Le divorce étoit fréquent au Mexique; il suffisoit pour le faire, que le consentement fût réciproque, & ce Procès n'alloit point jusqu'aux Juges, ceux qui en connoissoient le déci- doient sur le champ. La femme rete- noit les filles, & le mari les garçons: Mais du moment que le mariage étoit rompu, il étoit défendu sous peine de la vie, de se réunir; ils se faisoient un point d'honneur de la chasteté de leurs femmes, & on châtioit un adulateur du dernier suplice; mais on permettoit les femmes publiques, & les maisons de débauche.

Les enfans nouveaux nés étoient portés avec solennité au Temple. Si les enfans étoient Nobles, on leur mettoit une épée à la main droite, & à la gauche un bouclier, que les peres

conservoient particulièrement pour cet usage ; s'ils venoient d'artisans, on faisoit la même cérémonie avec quelques outils ou instrumens mécaniques. Après cela le Prêtre portoit l'enfant auprès de l'Autel, où il lui tiroit quelques gouttes de sang des oreilles & des parties naturelles, avec une épine ou avec une lancette de pierre ; ensuite il jettoit de l'eau sur l'enfant, ou même il le baignoit en faisant quelques imprécations. La Sage-femme prenoit l'enfant quatre jours après sa naissance, le portoit tout nud dans la cour où l'on avoit préparé du jonc sur lequel on mettoit un vase d'eau ; la Sage-femme plongeoit ce petit enfant dans le vase, & lorsque l'ablution étoit finie, trois petits garçons ou trois enfans prononçoient tout haut le nom de l'enfant. Vingt jours après la naissance, le pere & la mere portoient l'enfant au Temple, & le présentoient au Prêtre avec une offrande. Dès-lors on l'engageoit à la profession qui plaisoit le plus aux parens. S'il étoit destiné à la Prêtrise, on le

remettoit à quinze ans aux Prêtres; s'il étoit destiné à la guerre, on le délivroit au même âge à celui qui avoit soin d'instruire la jeunesse dans l'art militaire. En ce dernier cas l'offrande lui étoit donnée.

Les Mexicains croyoient l'immortalité de l'ame, & reconnoissoient des récompenses & des peines dans l'éternité; ils plaçoient le séjour des Bienheureux près du Soleil. Entre ces Bienheureux, ceux qui étoient morts à la guerre, & ceux que l'on avoit sacrifiés aux Dieux, occupoient les premières places.

Les obsèques, & toutes les cérémonies funébres étoient du département de la Prêtrise; on entéroit ordinairement les morts dans leurs jardins, ou dans leurs maisons; la cour étoit l'endroit du logis que l'on choisissoit pour cela, quelquefois on alloit les enterrer dans les endroits où on sacrifioit aux Idoles; enfin, on les brûloit souvent; après quoi on ensevelissoit leurs cendres dans les Temples, & avec elles, les cendres des meubles,

des ustenciles & de tout ce que l'on jugeoit devoir leur être nécessaire en l'autre vie. La maniere d'enterrer les Grands étoit extrêmement superbe. Les Prêtres venoient au-devant avec leurs brasiers de copal, chantant d'un ton mélancolique des hymnes funébres; ils élevoient à diverses fois le corps en haut durant qu'on sacrifioit ceux qui étoient destinés à servir ces corps distingués. On faisoit mourir les Domestiques, afin qu'ils tinssent compagnie à leurs Maîtres. C'étoit une marque d'amour exquis, mais ordinaire aux femmes légitimes, de célébrer par leurs morts les funérailles de leurs maris; on enterroit avec ces morts beaucoup d'or & d'argent pour faire les frais du voyage qu'ils croyoient long & fâcheux; les obsèques duroient dix jours. Celles de l'Empereur se faisoient de la maniere suivante :

Lorsqu'il étoit malade, on mettoit un masque sur la face des Idoles, & l'on ne l'ôtoit plus que le Prince ne fût mort ou guéri. S'il mouroit, l'on

publioit sa mort, & un ordre de le pleurer dans toute l'étenduë de ses Etats. Toute la Noblesse étoit invitée à ses funérailles. Les quatre premières nuits d'après la mort, on faisoit garde autour du corps de l'Empereur, après cela on le lavoit, on prenoit un toupet de ses cheveux que l'on conservoit comme une relique, parce que, selon les Mexicains, ce toupet représentoit l'ame. On lui mettoit une émeraude dans la bouche, on l'enveloppoit dans dix-sept mantes d'un travail exquis; sur la dernière de ces mantes on voyoit l'image de la Divinité qui avoit été particulièrement l'objet de la vénération du Souverain; on lui mettoit un masque sur le visage, & on le portoit ainsi dans le Temple de cette Idole. On jettoit le corps dans le feu avec tout ce qui lui étoit destiné; on étrangloit un chien qui devoit être son guide en l'autre monde; on lui sacrifioit plusieurs jours de suite un grand nombre d'esclaves & d'autres gens pour l'aller servir; enfin, on enfermoit les cendres & le toupet

pet de cheveux en un cercueil orné par dedans de toutes sortes de peintures d'Idoles, & sur le cercueil l'on mettoit l'image du Prince défunt.



AMERIQUE SEPTENTRIONALE.

CHAPITRE III.

Situation & bornes du Canada, de la Louisiane, & de l'Isle de Terre-Neuve. Qualités de ces divers Pays; nourriture, habillement, occupation, Gouvernement des Habitans de ces Provinces.

S O U S le nom de Nouvelle France sont compris la Louisiane, ou le Mississipi, & le Canada. La Louisiane est bornée au Septentrion par le Canada; à l'Orient par le Mariland & la Virginie dans la Nouvelle Angleterre, & par la Floride; au Midy par le golfe du Mexique; à l'Occident par le Rio-Bravo, qui le sépare du vieux Mexique, par le Rio-Salado, & par des montagnes qui le séparent du nouveau Mexique, & par la Californie; & au Nord-Ouest, par le Royaume de Quiriva,

Le Canada est borné au Midy par la nouvelle Angleterre & par la Louisiane ; à l'Orient par la mer du Nord, & au Septentrion par la Baye du Sud & par le Pays des Christinana, & dont les limites vers l'Occident & le Nord-Ouest sont encore inconnuës.

L'Isle de Terre-neuve est située à l'entrée du golfe de Saint-Laurent, sous le quarante-neuvième degré de latitude, & le cent vingt-cinquième de longitude, & a environ cent vingt lieuës dans sa plus grande étenduë du Midy au Septentrion ; cent dans sa plus grande largeur, & trois cens quarante de circuit ; elle étoit autrefois appelée *l'Isle de Bacalaos*, c'est-à-dire, des Moruës, à cause de la grande quantité de cette espèce de poisson que l'on pêche dans ses environs. Le Bourg de Plaisance situé sur la côte Occidentale d'une petite presque Isle, lieu le plus habité par les François, peut être regardé pour la Capitale de cette Isle.

Les Isles d'Antigosty, de Saint-Jean & du Cap Breton, se trouvent

dans le golfe de Saint-Laurent , entre le Canada , l'Acadie , l'Isle de Terre-neuve , & sont sous la domination de la France.

La premiere à laquelle on donne aussi le nom de *l'Isle de l'Assomption* , est située à l'embouchure du fleuve de Saint-Laurent , & a environ trente-deux lieues de longueur du Sud-Est au Nord-Ouest , huit ou dix de largeur & quatre-vingt-dix de circuit. La seconde qui est au Nord-Est de la Gaspésie , & au Septentrion de l'Acadie , est parallèle aux côtes de ces deux Provinces , & a environ cinquante lieues de longueur du Sud-Est au Nord-Ouest , dix ou douze de largeur , & cent cinquante de circuit : Enfin , la dernière que l'on appelle aussi *l'Isle Royale* , est située à l'entrée du golfe de Saint-Laurent , entre l'Acadie & l'Isle de Terre-Neuve , & a environ trente-quatre lieues de longueur du Sud-Ouest au Nord-Est , & plus de cent de circuit ; sa largeur est fort inégale. Voilà ce qu'il y a de plus important à observer sur l'Isle de Terre-

Neuve. Revenons à ce qui concerne la Louisiane & le Canada.

La riviere la plus considerable de la Louisiane est le Mississipy, qui va se décharger dans le golfe du Mexique, après un cours de près de six cens lieues. L'air que l'on respire dans cette Province y est très pur, & la terre y est très-fertile, principalement à cause des rosées qui y tombent tous les matins; on y fait deux récoltes de maïs, l'une au mois de Juin & l'autre au mois d'Octobre, & on le seme au mois de Mars & au mois de Juillet. La chasse & la pêche y sont également abondantes; ce que ce Pays a d'incommode, c'est une grande quantité de crocodilles qui dévorent quelquefois les passans, & les nageurs; on dit qu'il y a parmi ces peuples beaucoup d'hermaphrodites dont ils se servent pour porter les provisions de guerre & de bouche lorsqu'ils se mettent en campagne, ou pour labourer la terre.

L'air du Canada est assez froid, quoique ce Pays soit situé vers le mi-

lieu de la zone tempérée, ce qui n'empêche pas que la terre n'y soit à peu près aussi fertile qu'en France. Le grand froid qui se fait sentir au Canada vient du grand nombre de lacs & de vastes forêts qu'on y rencontre, & qui causent des brouillards, des neiges & des pluies qui y durent ordinairement depuis le mois de Novembre jusqu'au mois d'Avril. Le gibier est encore plus abondant au Canada qu'au Mississipy; on y voit une grande quantité de cerfs, de daims, d'élans ou orignaux, de castors, de loutres, de martres, de chats sauvages, & d'autres animaux inconnus en Europe & dont les fourures font le plus grand commerce de ce Pays. Les rivières ne fournissent pas moins que la terre à la subsistance des Sauvages du Canada; ils pêchent différentes sortes de poissons de mer & d'eau douce, particulièrement de baleines, de loups marins, de chiens de mer, de marsoüins, de saumons, de truites, de brochets, de carpes, d'anguilles, de lamproyes, de chancres, de châ-

taignés de mer, & plusieurs autres coquillages. Le plus grand fleuve de ce Pays est celui de Saint-Laurent.

La partie Orientale du Canada se divise en Provinces de *Canada propre*, de *Gaspésie*, & de *Norumbegue*, & en Pays de *Labrador*, ou *Terre des Eskimaux*. Mais la partie Occidentale renferme un très-grand nombre de différens peuples dont les principaux sont les *Hurons*, les *Algonkins*, les *Iroquois*, les *Illinois*, les *Outaounes*, les *Affinipolis* & les *Sioux*.

Quebec, la Capitale du Canada, est le Siége d'un Gouverneur & d'un Evêque; il y a un château bâti sur l'endroit que l'on appelle *la pointe aux diamans*, & un petit havre au pied de ce château.

Les Sauvages du Canada sont presque tous naturellement bien faits, & d'une taille bien proportionnée; ils naissent blancs; mais l'huile dont ils se frottent pour se mettre à couvert des piqueures des mouches, fait qu'ils deviennent d'une couleur olivâtre. Ils ont presque tous les yeux & les che-

veux noirs ; ils s'arrachent la barbe , ou ils employent des secrets pour l'empêcher de croître. Le privilege de porter de la barbe n'est accordé qu'aux *Sagamos* , ou Chefs de la Nation. La bonne chere, la danse , le tabac , font les délices de ces Sauvages ; aussi passent-ils souvent des jours & des nuits entieres dans des festins qu'ils appellent *Tabagie* ; ce qui est plus admirable parmi eux , c'est la parfaite union qui regne dans leur famille ; on voit quelquefois dix ou douze familles demeurer dans une seule cabanne , & y vivre sans envie , sans soupçon , sans inquiétude.

La chasse & la pêche font l'occupation & l'amusement des hommes ; pour ce qui est du soin du menage , ce sont les femmes qui en sont chargées entierement ; elles labourent la terre , vont couper du bois , s'occupent à faire des nattes & des paniers de jonc , des cenelles & des canots d'écorce d'arbre ; ce sont elles aussi qui apprêtent les peaux des bêtes sauvages que leurs maris ont tuées. Malgré tant de diffé-

rentes occupations, elles ont encore du tems de reste pour se faire des colliers & des brasselets, & de certains ajustemens qu'elles appellent *Matachias*, & qu'elles attachent à leurs oreilles & à leurs cheveux.

Ces Sauvages vivent ordinairement de leur chasse & de leur pêche, auxquels ils joignent des pois & des fèves avec du maïs & du pain qu'ils font cuire en le mettant sur une pierre chaude, & le couvrant aussi de cailloux chauds; mais rien qui soit plus de leur goût que le tabac, dont ils avalent la fumée avec une espèce de délicieuse sensualité. Ils portent un petit sac à tabac; les uns sont de la peau d'un rat musqué ou de quelque autre animal, si proprement écorché, que l'animal paroît tout entier; les autres sont faits de la peau ou du bras, ou de la main de quelqu'un de leurs ennemis qu'ils ont tués.

Ils prennent leur repas assis sur terre qu'ils couvrent de quelque peau. Lorsque leurs mains sont sales, ils ont la propreté de les essuyer à leurs che-

veux, ou au poil de leurs chiens de chasse, ce qui leur tient lieu de serviette; au lieu de chaudiere ou de marmite, ils se servent d'une espèce d'auge faite d'un tronc d'arbre & y jettent un certain nombre de pierres rougies au feu pour y faire cuire leur viande; ils se tiennent assis à terre vis-à-vis les uns des autres, chacun ayant devant soi son écuelle d'écorce; il y a un Ecuyer tranchant qui coupe les viandes, & qui en fait la distribution; les viandes ordinaires dont ils se nourrissent sont la chair d'orignaux, de loups marins, d'ours & de castors; mais ils ont grand soin d'en brûler les os, & de ne pas les donner à leurs chiens, parce qu'ils s'imaginent que s'ils en mangeoient, ils ne pourroient plus prendre de pareil gibier à la chasse.

L'habillement de ces Sauvages consiste en quelque peau de bête fauve, à laquelle ils donnent la forme d'un manteau; toute la différence qu'il y a entre l'habillement des hommes & celui des femmes, c'est que celles-

ei ont une ceinture pardeffus la peau qui les couvre.

Ce qu'il y a de fingulier dans leurs danfes, c'est qu'aux grandes fêtes les filles & les femmes quittent leur peau & leur robe, & se mettent toutes nuës, dès que les hommes, qui font placés derriere elles, ont commencé à chanter leur *ho-ho, ho*; mais auffi, dès qu'ils ont fini, elles reprennent leurs habits, qu'elles quittent une seconde fois, dès que les hommes recommencent à chanter.

Une Sauvageffe du Canada n'est pas plutôt accouchée, qu'avant que de donner le fein à son enfant, elle lui fait avaler de l'huile ou de la graiffe; au lait qu'elle lui donne, elle joint de la viande, qu'elle a soin de bien mâcher, & qui est pour l'enfant nouveau né une espèce de bouillie, à laquelle il s'accoutume aisément. Nous ne devons pas oublier de rapporter de quelle maniere les Canadiens procedent à l'élection de leurs Chefs ou Capitaines, auxquels, comme nous avons dit, ils donnent le nom de *Sagamos*.

Dès que quelqu'un de leurs Capitaines est mort, ils songent promptement à le ressusciter ; & voici les cérémonies qu'ils observent pour le tirer en quelque façon du tombeau.

On donne avis aux Nations voisines, de se trouver à un certain endroit qu'on leur désigne. Dès que l'assemblée est formée, on prépare dans une grande cabanne un superbe festin, auquel sont invités ceux qui parmi les Sauvages tiennent le premier rang. Le Maître des cérémonies assisté de quelques Officiers, commence par étaler les divers présens que l'on doit faire aux Capitaines des différentes Nations qui se trouvent à cette élection.

On étend ensuite par terre quelques peaux d'élangs bien passées & bien peintes, qui doivent servir de Siège ou de Trône au nouveau Capitaine. Les choses étant ainsi préparés, le Maître des cérémonies lui députe deux Officiers pour l'aller prendre dans sa cabanne. L'un des deux le prenant par la main, le conduit au

lieu qui lui est préparé, & l'autre lui ôte la robe qu'il porte pour lui en mettre une plus belle & plus riche, & il lui attache en même-tems un grand colier de porcelaine, lui met en main un beau calumet, & lui présente du tabac pour fumer.

Le nouveau Capitaine étant ainsi paré, un troisiéme Officier richement vêtu, & qui fait l'office de Heraut se leve & déclare le sujet de la cérémonie. » Il s'agit, dit-il, de ressusciter un » mort, & de faire revivre un grand » Capitaine. Celui que nous avons » perdu revit dans celui que je vous » présente, & il lui a donné son nom. » Regardez-le comme le vrai & le » seul Capitaine de cette Nation; c'est » à lui que vous devez obéir; c'est » lui que vous devez écouter, & que » vous devez honorer. » Le même Officier adressant ensuite la parole aux Capitaines des autres Nations, il les invite, en leur montrant les présens qui leur sont destinés, à porter chez eux la nouvelle de l'élection, & on leur distribue en même-tems ces

mêmes présens, qui consistent en colliers de porcelaine, en peaux de castors, & autres choses semblables. Cette distribution est suivie d'un grand festin, qui finit par des danses & par des chansons à l'honneur du nouveau Capitaine. Celui-ci répond aux louanges qu'on lui donne avec beaucoup de modestie. « Je n'étois point digne, » dit-il, de l'honneur que vous venez de me faire. Non, je ne méritois point d'occuper la place de l'illustre Guerrier que la mort nous a enlevé, & qui ne devoit jamais mourir. Il avoit deux qualités essentielles qui me manquent. Il étoit libéral & plein de sagesse; mais vous me donnerez la seconde de ces qualités par vos bons conseils, & je tâcherai de devoir à mon industrie le pouvoir d'exercer la première, du moins sera-t'il vrai que tout ce que je posséderai sera bien plus à vous qu'à moi. » Et pour commencer à effectuer ses promesses, il fait venir les principaux de la Nation, & quelques pauvres veuves, à qui il

distribue tout ce qui se trouve de plus précieux dans sa cabanne.

Les jeunes gens mangent à la table du Capitaine, sont toujours à sa suite pour faire leurs exercices de guerre & de chasse, & tout ce qu'ils acquierent lui appartient; mais ceux qui sont mariés ne lui en donnent qu'une partie. Chaque *Samago* est obligé, de son côté, d'avoir soin dans toute l'étendue de son Gouvernement, qui se termine ordinairement à quelque riviere, ou à quelque baye, des commodités publiques, de faire faire des canots, & d'avoir des voitures, des provisions de bouche, des armes, & des chiens de chasse, pour ceux qui sont à sa suite; enfin, il n'y a que les *Samagos* & quelques anciens *Autmoins*, c'est-à-dire, quelques anciens Prêtres, qui ayent voix délibérative dans les assemblées générales.



AMERIQUE SEPTENTRIONALE.

CHAPITRE IV.

Religion, coutumes, usages, mariages, obseques; cérémonies de guerre & de chasse des peuples du Canada, du Mississipy, & de Terre-Neuve.

LEs peuples du Canada & de Terre-Neuve, de même que ceux qui habitent sur les bords du Mississipy n'ont que des idées très-confuses de la Divinité. Toute leur religion consiste à rendre quelque hommage au Soleil qu'ils reconnoissent, mais seulement en apparence, pour celui qui a tout fait & conserve tout. Lorsqu'ils prennent du tabac, ils jettent leurs regards sur le Soleil, & lorsqu'ils ont allumé leur calumet, ils le lui présentent & le prient de fumer. Quand ils apperçoivent l'aurore, ils envoient au Soleil levant la première fumée de leurs calumets, en marmotant quelques

ques paroles qui sont peut-être leurs prières du matin ; ensuite ils fument vers les quatre parties du monde.

Le *P. Heppenin*, dans sa relation de la Louisiane, qui a pour titre : *Voyage en un Pays plus grand que l'Europe*, rapporte que ces barbares croient la création du monde. » Le » Ciel, disent-ils, la terre & les » hommes ont été faits par une fem- » me, qui gouverne le monde avec » son fils. Le fils est le principe du » bien, & la femme du mal ; cepen- » dant ils croient que l'un & que » l'autre jouissent d'une parfaite féli- » cité. La femme, disent-ils encore, » tomba du Ciel enceinte, & fut re- » çûë sur le dos d'une tortuë, qui la » sauva du naufrage. « D'autres Sau- vages de ce même continent, croient qu'un certain Esprit que les Iroquois appellent *Ofkou*, est le Créateur du monde, & qu'un nommé *Messou* en a été le Réparateur après le déluge. Ils disent que ce *Messou* allant un jour à la chasse, ses chiens se perdirent dans un grand lac, qui venant à se débor-

der, couvrit la terre en peu de tems. Ils ajoutent que par le moyen de quelques animaux, il répara le monde avec cette terre. Les Sauvages qui habitent au haut du fleuve Saint-Laurent & du Mississipy, disent qu'une femme descendit du Ciel, & voltigea quelque tems en l'air, cherchant où poser son pied; la tortuë lui offrit son dos; elle l'accepta, y fit sa demeure. Dans la suite les immondices de la mer se ramassèrent autour de la tortue, & il s'y forma insensiblement tout autour, une grande étendue de terre: Cependant, la solitude ne plaisant pas à cette femme, il descendit d'en haut un Esprit, qui la trouvant endormie, s'approcha d'elle; elle devint enceinte après cette approche, & accoucha de deux garçons, qui sortirent de son côté. Ces deux enfans devenus grands, s'occupèrent à la chasse, & comme l'un étoit beaucoup plus habile chasseur que l'autre, la jalousie fit bientôt naître la discorde. Ils vécurent dans une haine irréconciliable. Le maladroit, dont l'humeur

étoit farouche, traita son frere si mal, que celui-ci fut obligé de quitter la terre & de se retirer dans le Ciel. Après cette retraite l'Esprit retourna vers la femme, & de cette seconde entrevûe nâquit une fille, qui est la mere des peuples de l'Amerique Septentrionale.

Cette fable semble avoir quelque rapport avec l'histoire de Caïn & d'Abel, telle qu'elle est rapportée par Moïse.

Le Chevalier de Tonty, dans sa rélation de la Louifiane, donne la description d'un Temple du Soleil.

» Il est enfermé, dit-il, dans le cir-

» cuit d'une grande muraille; l'espace

» qui est entre deux forme une espèce

» de parvis où le peuple se promene.

» On voit au-dessus de cette muraille

» un grand nombre de piques, sur la

» pointe desquelles on met les têtes

» des ennemis ou des plus grands cri-

» minels. Au-dessus du frontispice on

» voit un gros billot fort élevé, en-

» touré d'une grande quantité de che-

» veux, & chargé d'un tas de cheve;

» lures en forme de trophées. Le de-
» dans du Temple n'est qu'une nef,
» peinte ou bigarée en haut par tous
» les côtés, de plusieurs figures diffé-
» rentes. On voit au milieu de ce Tem-
» ple, un grand foyer, qui tient lieu
» d'autel, où brûlent toujours trois
» grosses bûches mises de bout en
» bout, que deux Prêtres revêtus de
» cappes blanches, ont soin d'attiser.
» C'est autour de cet autel enflamé
» que tout le monde fait ses prieres
» avec des hurlemens extraordinaires.
» Les prieres se font trois fois le jour;
» au lever du Soleil, à midi & à son
» coucher. On y voit un cabinet mé-
» nagé dans la muraille, c'est le ta-
» bernacle du Dieu. Deux aigles dé-
» ployées, & tournées vers le So-
» leil, y sont suspendues. » Voilà un
culte religieux qui ne paroît guères
s'accorder avec l'idée que tous les
Voyageurs nous donnent de la gros-
siéreté des Sauvages qui habitent la
Nouvelle France. Passons à leurs
cérémonies; voici celles de leurs
mariages.

Rien n'est plus commun parmi les peuples de la Louisiane, que de voir quatre ou cinq sœurs femmes du même mari. Si un Sauvage en veut à quelque fille, il le lui déclare, régale la famille de sa nouvelle maîtresse, fait quelque présent au pere de cette belle. On la lui accorde, il l'emmene, & voilà un mariage conclu, & bientôt après consommé.

Les affaires vont même encore quelquefois plus vite. Un Sauvage demandera sans façon, à celle dont il voudroit faire sa femme, si elle veut de lui, & celle-ci répondra oui ou non, sans aller consulter sa famille. La fiancée, le soir de ses nœces, prend une hache, s'en va couper du bois dans les champs, en prend ensuite sa charge, met son bois devant la porte de la cabanne du futur époux, & s'assied auprès de son bien-aimé, qui pour toute caresse, lui dit : *Il est heure de se reposer.* Quelque tems après celui-ci se rend auprès d'elle, & se couche.

Le divorce est fort commun parmi ces Sauvages. La femme emporte

quelquefois les hardes, & quelques pelleteries, quelquefois aussi elle n'emporte qu'une bande d'étoffe qui lui sert de jupe, avec une couverture. Les enfans ordinairement suivent leur mere, qui continue à les nourrir, parce que les maris ne croient pas que ces enfans soient d'eux, ou qu'ils connoissent le penchant de leurs femmes pour la galanterie.

Un Sauvage qui se trouve en course, loue une femme pour quelques jours, ou même pour quelques semaines, sans que les parens de cette femme prise à terme y trouvent à dire, parce qu'ils gagnent des pelleteries à ce commerce. La femme légitime, ou pour mieux dire, la premiere femme, garde le logis & fait les semailles, pendant que l'autre court le Pays avec le mari; mais celui-ci étant de retour chez lui renvoye cette compagne de voyage avec des présens, & revient à sa femme domestique, à moins que les charmes de la voyageuse n'ayent ruiné sa rivale dans l'esprit du mari commun. N'oublions pas

que la femme a le même droit, & qu'il lui est permis de se dédommager de l'absence de son époux.

On ne parle jamais de galanterie aux Sauvageſſes durant le jour. Dès qu'un jeune homme a rendu deux ou trois viſites à ſa maîtrefſe, deux heures après le coucher du Soleil, le jeune Sauvage entre bien couvert & bien enveloppé dans la cabanne de ſa belle, allume au feu une eſpece d'allumette, puis s'approche du lit de la Dame. Si elle éteint l'allumette, il ſe couche auprès d'elle; mais ſi au lieu de cela, elle ſ'enferme dans la couverture, il ſe retire; car c'eſt une marque qu'elle ne veut pas le recevoir.

Un Sauvage du Canada après s'être acquis la réputation de brave Guerrier, prend-il la réſolution de ſe marier, il fait un bail d'un certain nombre d'années, avec une fille qui lui convient; les parens des deux parties ſ'asſemblent dans la cabanne du plus ancien d'entr'eux. On y boit, on y chante, & on y danſe la danſe du mariage. Après

ces divertissemens, les parens du futur époux se retirent, à la réserve de quatre des plus anciens, & pour lors la nouvelle épouse se présente à l'une des portes de la cabanne, accompagnée de quatre vieilles parentes. Le plus décrepit des quatre parens de l'époux la vient recevoir & la conduit auprès de son futur dans un lieu où les deux épousés sont debout sur une natte; on leur presente une baguette qu'ils prennent chacun par un bout, pendant que les vieillards font de très-courtes harangues. Les mariés se haranguent aussi tour à tour, en tenant toujours la baguette, qu'ils rompent ensuite en plusieurs morceaux, dont ils font la distribution aux témoins. Après cette cérémonie on emmene la mariée hors de la cabanne, & les jeunes filles qui l'attendent à la porte, la reconduisent chez son pere, où l'époux est obligé de l'aller voir, jusqu'à ce qu'elle soit mere; dès-lors elle fait son paquet, renonce à la maison paternelle, se retire chez son mari, & vit en communauté avec lui tant
que

que le mariage ou le bail subsiste.

M. de la Poterie, Auteur de l'Histoire de l'Amerique Septentrionale, dit que chez quelques peuples du Canada, c'est la coutume que le nouveau marié ait la modération de ne pas s'approcher de sa nouvelle épouse, qu'au bout de six mois, quoique les Loix Canadiennes lui permettent de consommer le mariage quatre jours après la cérémonie. Cette modération extraordinaire est un témoignage que le nouveau marié veut donner de l'estime qu'il a conçue pour sa nouvelle épouse, & du cas qu'il fait de l'honneur de son alliance. Ce fait est-il vrai? C'est à celui qui l'avance à le constater.

Mais ce qui est très-certain, c'est qu'une femme attaquée du mal périodique du sexe, est éloignée de la société civile, on éteint tous les feux de sa cabanne, on nétoye le foyer, on en jette toutes les cendres, on allume de nouveaux feux avec une pierre à fusil. La malade est condamnée à demeurer dans une cabanne éloignée &

tout-à-fait séparée des autres. La séparation dure huit jours ; on ne boit pas dans le ruisseau où elle a bû, on évite d'y puiser de l'eau, & la malade a soin d'y mettre des marques, qui font connoître l'état où elle est. Lorsqu'une fille se trouve atteinte, pour la première fois, de la maladie du sexe, elle est trente jours sans voir personne que des femmes qui ont soin d'elle. Quand une femme est enceinte, elle n'a plus de commerce avec son mari jusqu'à ce que l'enfant ait deux ans, & si elle est prête d'accoucher, on lui prépare une cabanne, où elle reste trente jours, & quarante si elle accouche d'une fille.

Quand au Canada un mari & une femme ont résolu de se séparer, on porte dans la cabanne où le mariage s'est fait auparavant, les petits morceaux de la baguette qui avoient servi à cette occasion ; on les brûle solennellement, après quoi voilà un divorce formel qui se fait sans dispute ni querelle ; les femmes ont également comme les hommes, la liberté de se re-

marier; cependant une espece de bienféance ne veut pas qu'elles convoient en secondes nôces du vivant du premier mari. Lorsque le mari & la femme se séparent, les enfans se partagent également; si le nombre est impair, la femme en a plus que le mari.

Les femmes ne trouvent pas à se marier après cinquante ans, parce que les Canadiens regardent comme une folie de se marier à des femmes trop âgées pour pouvoir en avoir des enfans; mais que fait une vieille Canadienne amoureuse? Elle adopte un prisonnier de guerre, & lui sauve la vie pour ses besoins particuliers.

Tous les Sauvages du Canada, du Mississipy & de Terre neuve sont fort sains, & exempts de quantité de maladies auxquelles les Européens sont exposés. Les Canadiens sont sujets à la petite verole & aux pleuresies; mais comme avec cela ils sont très-robustes, quand un homme meurt à l'âge de

soixante ans, ils disent qu'il est mort jeune, parce qu'ils vivent souvent cent ans, & même au-de-là. Les Sauvages de la Baye d'Hudson, ont une vieillese très-vigoureuse; mais lorsque dans un âge décrepit, leur vigueur est absolument épuisée, ils se déterminent à une mort volontaire, dont voici la cérémonie. Le vieillard décrepit fait un festin à sa maniere, y convie la famille, & lui adresse la parole dans un dernier discours qui roule sur l'union & les interêts de la maison; ensuite il choisit celui de ses enfans qu'il aime le mieux, lui présente une corde, qu'il se passe courageusement autour du col, & le prie de l'étrangler, parce qu'il se regarde comme un fardeau inutile au monde. Ces Sauvages s'estiment heureux de mourir dans un âge décrepit, parce qu'ils se flattent de renaître en l'autre monde à l'âge des enfans à la mamelle, & de vivre alors dans une jeunesse éternelle; mais s'ils ont le malheur de mourir jeunes, il leur ar-

rive tout le contraire en l'autre vie, ils renaissent vieux & infirmes.

Un des remedes le plus en usage parmi tous ces peuples, c'est la sueur; ceux du haut Mississipy font faire une étuve dans laquelle le malade entre tout nud avec des personnes aussi nuës que lui, & qui doivent avoir soin de le froter. Cette étuve est couverte de peaux de taureaux sauvages, de cail-loux & de morceaux de rochers tout rouges. Le malade enfermé dans cette étuve, doit retenir de tems en tems son haleine, & pendant qu'un Jongleur chante de toute sa force, ceux qui sont dans l'étuve avec le malade chantent aussi en frottant le corps du pauvre patient.

Ils ont l'usage de guerir les maux de cuisse & de jambe par le moyen des scarifications qu'ils font à ces parties avec un couteau de fer ou de pierre; ensuite ils frottent ces playes avec de l'huile d'ours, ou avec de la graisse des bêtes sauvages; ils ont des remedes contre le venin des ser-

pens, & sçavent composer des breuvages contre les fièvres.

Plusieurs de ces Nations solennisent des fêtes à l'honneur des morts; on tire leurs os des tombeaux, on les transporte même en d'autres sépulchres, après les avoir ornés de peaux & de coliers de porcelaine. Tout cela sert, disent-ils, à soulager les pauvres défunts. La célébration de ces fêtes revient tous les ans. N'oublions pas de remarquer que le mort s'en va bien équipé & bien muni, on lui donne des souliers neufs, un bate-feu, une hache, des coliers de porcelaine, un calumet, une chaudiere, de la viande, du tabac, & un pot de terre plein de bouillie. Si le mort étoit un guerrier, on l'équipe à la guerriere, on lui donne son arc & ses flèches; il n'y a pas jusqu'aux chaudières qui ont servi au guerrier défunt, qui ne soient de la partie, & qui ne se fassent un plaisir de l'aller servir dans un pays délicieux, qu'ils placent à leur Occident, & qu'ils croient habité par des chasseurs éternels.

Dès qu'un Sauvage est mort, on l'habille le plus proprement qu'il est possible, & les esclaves de ses parens le viennent pleurer. Ni meres, ni sœurs ni freres n'en paroissent nullement affligés; ils disent qu'il est bien heureux de ne plus souffrir; car ils croient que la mort est un passage à une meilleure vie. Dès que le mort est habillé, on l'assied sur une natte comme s'il étoit vivant; ses parens se rangent autour de lui, chacun lui fait une harangue; on lui raconte ses exploits; on lui recite les beaux faits de ses ancêtres. Le dernier Orateur s'explique en ces termes: » Te voilà, dit-
 » il, assis avec nous. Tu as la même
 » figure que nous; il ne te manque ni
 » bras, ni tête, ni jambes, cependant
 » tu cesses d'être, & tu commence à
 » t'évaporer comme la fumée de cette
 » pipe. Qui est-ce qui nous parloit,
 » il y a deux jours? Ce n'est pas
 » toi; car tu nous parlerois encore;
 » il faut donc que ce soit ton ame
 » qui est à présent dans le grand Pays
 » des ames, avec celles de notre Na-

tion. Ton corps que nous voyons
ici sera dans six mois, ce qu'il étoit
il y a deux cens ans. Tu ne sens rien,
tu ne vois rien, parce que tu n'es
rien; cependant, à cause de l'ami-
tié que nous portions à ton corps,
lorsque l'esprit l'animoit, nous te
donnons des marques de vénéra-
tion.

Après que ces harangues sont finies, les parens sortent pour faire place aux parentes, qui font le même compliment au défunt; ensuite on l'enferme vingt heures dans la cabane des morts, & pendant ce tems-là, on fait des danses & des festins, qui ne paroissent rien moins que lugubres. Les vingt heures étant expirées, ses esclaves le portent sur leur dos jusqu'au lieu où on le met sur des piquets de dix pieds de hauteur, enseveli dans un double cercueil d'écorce, dans lequel on met ses armes, du tabac, des pipes & du bled d'Inde. Pendant que des esclaves portent le cadavre, les parens & les parentes dansent en l'accompagnant, & d'autres esclaves se

chargent du bagage dont les parens font présent au mort, & le transportent sur son cercueil.

Dès qu'un Sauvage est mort, les esclaves se marient à d'autres femmes esclaves & deviennent libres. Les enfans qui proviennent de ces mariages sont adoptés, & réputés enfans de la Nation, parce qu'ils sont nés dans leurs Villages, dans leurs Pays, & qu'ils ne doivent pas, disent-ils, porter le malheur de leurs peres, ni venir au monde dans l'esclavage, puisqu'ils n'ont certainement contribué en rien à leur création. Ces mêmes esclaves ont soin d'aller tous les jours en reconnoissance de leur liberté, offrir au pied du cercueil de leur maître quelques pipes de tabac.

Lorsqu'il meurt un enfant aux Sauvages de la Baye de *Hudson*, le pere ou la mere coupe une partie des cheveux du petit mort, en fait un paquet en maniere de poupée, & le met au plus bel endroit de sa cabanne; il y ajoute ce qu'il a de plus précieux; la mere porte vingt jours le deuil de

l'enfant, & raconte sa douleur aux bons amis de la famille, qui viennent lui rendre visite; la mere les régale, leur donne à fumer, & ceux-ci lui font des présens; les amis doivent par devoir, manger tout ce qui leur est présenté; mais le pere affligé ne mange rien, & se contente de la fumée de son tabac.

Ceux qui ont assisté aux obsèques profitent de la dépouille du mort, & & s'il n'avoit rien, c'est à ses parens à y suppléer. Le deuil consiste à ne se couper ni engraisser les cheveux, à se négliger entierement, & à ne porter que des haillons. Le pere & la mere portent le deuil de leur fils; les garçons le portent du pere, & les filles de la mere.

*Cérémonies de Guerre & de Chasse
des peuples du Canada,
& du Mississipy.*

Les Sauvages de l'Amerique ont le *calumet* de guerre & le *calumet* de paix. Lorsqu'une Nation, après avoir

laissé ou porté le calumet chez une autre, est attaquée de l'ennemi, celle qui a reçu le calumet est obligée de défendre les intérêts de la Nation attaquée. Si dans le fort du combat un mediateur présente le *calumet*, on fait aussitôt suspension d'armes. Si les deux parties l'acceptent & *fument* dans le calumet, la paix est faite, & chacun se retire chez soi; mais il est permis de le refuser, sans violer pour cela les droits que les Sauvages lui attribuent, & qui est le même que le droit des gens en Europe.

Les grandes entreprises des Sauvages sont toujours précédées d'une danse du calumet. Cette danse cimenter les alliances, elle prépare à la guerre, elle marque aussi la joye publique, comme chez nous les feux de joye; enfin, elle est l'équivalent de nos bals; car les Sauvages du Canada donnent souvent aux étrangers qu'ils distinguent, le divertissement du calumet.

Cette cérémonie se fait l'hyver dans une cabanne, & l'Eté en pleine cam-

pagne; alors on environne de branches d'arbres la place du bal; on y étend une grande natte de jonc peinte de diverses couleurs, & sur cette natte, on pose le Dieu tutelaire (ou le maritou) de celui qui fait la danse. On place le calumet à la droite de ce Dieu; car la fête se célèbre à son honneur, ou du moins, c'est lui qui préside, & l'on élève autour du calumet un trophée d'arcs, de flèches, de cassolles & de haches. Avant que la danse commence, on va saluer la Divinité. L'hommage consiste à la fumer de tabac. Ceux qui ont les plus belles voix occupent les meilleures places, les autres se placent en rond sous les branches; les uns & les autres sont assis sur leur derriere. Un des principaux de l'assemblée prend respectueusement le calumet, & le fait danser en cadence, en dansant lui-même, observant toujours de s'accorder aux voix des chanteurs. Tantôt on montre le calumet à l'assemblée, tantôt on le présente au Soleil, souvent on le panche vers la terre; on lui étend les

aïles ; enfin , on l'approche de la bouche des assistans , comme si l'on vouloit leur donner le calumet à baiser ; on fait ensuite un combat au bruit du tambour ou d'une espece de timbale. Le son de cet instrument guerrier est quelquefois mêlé à celui des voix ; alors le Sauvage qui tient le calumet invite quelque jeune champion à prendre des armes qui sont cachées sous la natte , & l'engage par un défi à se battre contre lui. Le jeune guerrier prenant son arc , ses flèches & sa hache , attaque celui qui tient le calumet ; le combat se fait en cadence , & la victoire se déclare enfin pour le calumet , qui d'abord avoit paru tourner le dos. Le vainqueur recite ses faits militaires à l'assemblée ; à chaque exploit il donne un coup de massuë sur un poteau planté au centre du cercle ; & quand il a fini son récit , le Président de l'assemblée lui fait présent d'une belle robe de castor ; après quoi le calumet passe dans les mains d'un autre Sauvage , & de-là à un troisième , & ainsi de suite , jusqu'à ce que toute

l'assemblée se soit acquittée du même devoir. S'il s'agit d'une alliance en cette danse du *calumet*, le Président fait la conclusion de la cérémonie, en donnant le calumet aux députés de la Nation alliée.

Ces Sauvages déclarent la guerre en renvoyant un prisonnier à la Nation, avec laquelle ils veulent se brouiller; on lui donne une hache dont le manche est peint de rouge & de noir, avec ordre de la remettre à ses compatriotes; on renvoie même quelquefois jusqu'à trois ou quatre prisonniers, après avoir exigé d'eux avant de partir, qu'ils ne serviront point en cette guerre. La déclaration de guerre commence par un festin que le Chef de l'entreprise donne à ses amis; il fixe le jour du départ & le lieu du rendez-vous; on choisit ordinairement la nuit, afin de mieux dérober sa marche; mais lorsqu'elle doit être générale, les préparatifs s'en font avec beaucoup d'éclat; on fait des festins & des sacrifices; les filles & les femmes ont ordre de se prosti-

tuer, pour mieux mettre les guerriers dans les intérêts de la patrie ; enfin, on accorde des honneurs extraordinaires à ces héros, & on leur paye d'avance par des présens, les chevelures qu'ils se promettent d'enlever aux ennemis.

Les préparatifs de guerre durent deux à trois mois ; le Chef chante toutes les nuits des chansons de guerre, jeûne de deux en deux jours, fait sa chaudière à part, prépare avant son départ un festin solennel auquel tous les guerriers du canton sont invités ; attache des chaudières, & des coliers de porcelaine aux perches de sa cabanne, donne des présens & en reçoit. Avant que d'aller en campagne, il harangue les anciens, en leur déclarant à peu près le tems qu'il destine à sa course ; ensuite il se met en marche & chante sa chanson de mort. Jusqu'à l'exécution de l'entreprise, il jeûne tous les jours jusqu'au soir ; son visage est alors mataché de noir, ses soldats se matachent à peu près de même, afin, disent-ils, que leurs

ennemis ne les voyent point pâlir de frayeur.

Les guerriers emmènent avec eux des femmes & des concubines. Quand ils sont près des terres de l'ennemi, ils envoient à la découverte & détachent quelques-uns d'entr'eux afin que le corps de bataille ne soit point surpris. Lorsqu'ils ont fini leurs entreprises, qui sont pour l'ordinaire des coups fourrés & des embuscades, ils enlèvent la chevelure des morts.

Dès-qu'un prisonnier est lié, il chante sa chanson de mort. Les Sauvages, en approchant de leurs Villages, font autant de cris de mort qu'ils ont perdu d'hommes, & lorsqu'ils sont prêts d'arriver chez eux, ils recommencent le chant lugubre autant de fois qu'ils ont tué d'ennemis; cependant les jeunes gens de douze à quinze ans se rangent en haye armés de bâtons pour frapper les prisonniers, & les coups redoublent dès que les guerriers ont fait leur entrée, & que l'on voit paroître les chevelures des ennemis portées comme des drapeaux, ou plutôt
comme

comme des trophées des exploits de ces guerriers. Nous avons déjà rapporté dans un autre chapitre, de quelle manière on en usoit à l'égard des prisonniers.

Nous n'avons que quelque mot à dire touchant les cérémonies qui sont en usage parmi les Sauvages dont nous parlons. Quelques jours avant que d'aller à la chasse des taureaux, les anciens de ces peuples envoient cinq ou six de leurs chasseurs dans les endroits où se fait la chasse aux taureaux; ces chasseurs y dansent le *calumet* avec autant de cérémonie que s'il se trouvoit parmi des Nations alliées, & quand ils sont de retour, on expose trois jours à la vûe de tout le monde, des chaudières ornées de plumes. Pendant ces trois jours une femme distinguée marche en procession avec la chaudière sur son dos, à la tête d'un grand nombre de chasseurs. Cette troupe suit un vieillard qui suit avec beaucoup de gravité en guise d'enseigne ou d'étendart, un morceau de toile ou quelque chose de pareil.

Ce vieillard fait faire trois ou quatre fois halte aux chasseurs ou guerriers pour pleurer amèrement la mort des taureaux qu'ils esperent de tuer. A la derniere pause les anciens de la troupe envoient deux des plus habiles chasseurs à la découverte des taureaux sauvages ; ils leur parlent bas à l'oreille à leur retour, avant que de commencer la chasse de ces animaux, ensuite ils allument de la fiente de taureau séchée au Soleil, & amorcent leurs calumets de ce feu nouveau, pour faire fumer les chasseurs qu'ils ont envoyés à la découverte. Après la cérémonie, cent hommes, plus ou moins, vont par derriere les montagnes, & cent autres ou environ marchent d'un autre côté pour enfermer les taureaux.

La premiere chasse d'un jeune Sauvage est précédée d'un jeûne religieux, auquel il se prépare avec beaucoup de dévotion, & par une grande pureté ; le jeûne dure trois jours. Le novice doit se matacher le visage avec du noir ; c'est un hommage qu'il croit

être dû au grand Esprit; il choisit dans chaque espèce de bêtes sauvages, un morceau qu'il lui consacre, & qui est si saint, qu'aucun autre Sauvage que le chasseur n'ose y toucher, pas même pour appaiser sa faim.



CHAPITRE V.

Des Castors du Canada. Description de cet animal; différentes espèces de Castors; leur adresse à construire leurs cabannes; maniere dont elles sont bâties; diverses chasses aux Castors.

LE castor étant destiné à des ouvrages de mçonnerie, coupe le bois avec ses dents, amolit & gâche la terre glaise avec ses pieds; sa queue ne lui sert pas seulement de truelle, mais d'auge pour porter le mortier: ainsi, il étoit nécessaire qu'elle fût écailleuse, garnie de graisse & de plusieurs muscles.

Les pieds de devant sont semblables aux pieds des animaux qui comme le castor aiment à ronger, & qui tiennent ce qu'ils mangent entre leurs pattes, comme les rats, les écureuils. Les pieds de derriere n'y ont

aucun rapport, & ressemblent à ceux des oiseaux de riviere, qui sont garnis de membranes entre les doigts, comme sont ceux des oyes & des canards: Ainsi, le castor est propre à marcher sur la terre, & à nâger dans les eaux. Depuis le bout du nez jusqu'aux cuisses, il est semblable à un rat; mais depuis les cuisses jusqu'à la queue, il ressemble assez aux oiseaux de riviere, qui ont les pieds plats.

Les plus gros castors du Canada ont trois ou quatre pieds de long sur douze ou quinze pouces de large au milieu de la poitrine & d'une hanche à l'autre; ils pesent ordinairement depuis quarante jusqu'à soixante livres; à l'égard de la durée de leur vie, on ne croit pas qu'elle soit de plus de quinze à vingt ans. Ces animaux sont ordinairement fort noirs dans le Nord le plus reculé, on y en trouve aussi de blancs; ceux du Canada sont la plupart bruns; mais cette couleur s'éclaircit à mesure que les Pays sont plus temperés; car ils sont fauves, & même ils approchent de la couleur de paille

190 RECUEIL
chez les Illinois, & chez les Charva-
nons.

Cet animal est partout revêtu de deux sortes de poils, excepté aux pattes, qui sont couvertes d'un poil très-court. Le poil de la première espèce, est long de huit à dix lignes jusqu'à deux pouces, & diminué en approchant de la tête & de la queue, c'est le plus luisant, & il donne la principale couleur au castor. Si on considère ce poil avec un microscope, on remarque dans son milieu une ligne beaucoup moins opaque que les côtés, ce qui fait conjecturer qu'il est creux.

L'autre espèce de poil est un duvet très-fin & très-serré, long d'environ un pouce, qui garantit le castor du froid, & qui sert à faire des chapeaux & des étoffes. Les peaux qui ont servi d'habit ou de couverture de lit aux Sauvages sont les plus recherchées, d'autant plus qu'elles ont perdu leur grand poil, & que le duvet qui reste étant devenu gras par la matière de la transpiration, est plus propre aux ouvrages, & se foule beaucoup mieux.

Ce duvet, quand l'animal est en vie, & qu'il travaille, est conservé & garanti de la boue par le poil le plus rude & le plus long.

Il est d'abord assez difficile de connoître si le castor est mâle ou femelle; on ne voit qu'une seule ouverture sous la queue, & cette ouverture est destinée pour la sortie de leurs divers excréments. Les parties qui distinguent le sexe sont cachées sous les muscles; pour ne pas s'y tromper, il faut pincer plus que la peau qui est entre l'os pubis & cette ouverture; on y sent la verge qui est dure, grosse & longue comme le doigt.

On trouve sous la peau un lit de graisse épais ordinairement de huit ou dix lignes sous le ventre, & qui s'étend depuis les mâchoires jusqu'à la queue; mais il diminue peu à peu en approchant du dos, où il n'y en point du tout. On découvre un second lit de graisse entre les deux muscles obliques du ventre; mais cette graisse n'a que deux ou trois lignes d'épais; les visceres en sont presque dépour-

vûs; l'épiploon, quoiqu'aussi grand que dans les autres animaux, ne pèse que trois ou quatre onces.

La queue du castor paroît approcher de la nature des poissons; car elle est couverte d'une peau écailleuse, sous laquelle on trouve une graisse ferme qui ressemble assez à la chair de marfouin, & qui pourroit, sans doute, avoir le plus contribué à faire passer le castor pour un amphibie. Les écailles sont exagones, épaisses de demi ligne, sur environ trois ou quatre lignes de long, couchées les unes sur les autres, jointes ensemble par une pellicule fort délicate enchassée dans la peau, dont elles se séparent aisément après la mort de l'animal. Il sort d'entre chaque écaille trois ou quatre petits poils longs d'environ deux lignes, qui sont plus fréquens dans les côtés de la queue qu'ailleurs.

Cette queue est mûe par un grand nombre de muscles, dont les uns sont grands & les autres petits; leurs tendons distribués par paquets de quatre ou de six, enfermés dans des gâines qui

qui les conduisent le long des vertèbres de la queue ; les petits muscles ont les tendons collés & confondus avec ceux des premiers.

Lorsque les grandes inondations sont passées, les femelles des castors retournent à leurs logemens pour y mettre bas ; les mâles tiennent la campagne jusqu'au mois de Juin & de Juillet, & ne reviennent chez eux que lorsque les eaux sont tout-à-fait basses ; alors ils réparent les désordres que les inondations ont faites à leurs logemens, ou ils en font de nouveaux ; ils changent de lieu pour trois principales causes ; lorsqu'ils ont consumé les alimens qui étoient à leur portée ; quand la compagnie est trop nombreuse ; quand les chasseurs les inquiètent trop.

Pour établir leur demeure, ils choisissent un endroit abondant en vivres, arrosé d'une petite riviere, & propre pour y faire un lac. Ils commencent par y construire une chaussée de hauteur suffisante pour élever l'eau jusqu'au premier lit de leurs logemens ;

si le pays est plat, & que la riviere soit creuse, les chaussées sont longues & moins élevées que dans les vallons; ces chaussées ont dix ou douze pieds d'épaisseur dans leurs fondemens, & diminuent peu à peu jusqu'au haut, où elles n'en ont ordinairement que deux. Comme ces animaux ont une grande facilité à couper du bois, ils ne l'épargnent pas, & le taillent ordinairement par gros morceaux comme le bras ou comme la cuisse & longs depuis deux jusqu'à quatre, cinq ou six pieds; ils les enfoncent par l'un des bouts fort avant dans la terre, & fort proche les uns des autres, les entrelassent avec d'autres morceaux plus petits & plus souples, dont ils remplissent les vuides avec la terre glaise; ils continuent à mesure que l'eau s'éleve, afin de pouvoir transporter plus aisément les matériaux; on arrête enfin ces sortes de digues, lorsque les eaux retenues peuvent atteindre le premier lit du logement qu'ils doivent faire. Le côté de la chaussée que l'eau touche est en talus, & l'eau qui pese

suivant la hauteur, presse puissamment contre terre; le côté opposé est à plomb; elles sont assez solides pour soutenir les personnes qui montent dessus, & ces animaux ont grand soin de les entretenir, car ils réparent les moindres ouvertures avec la terre glaise. S'ils s'apperçoivent que les chasseurs les observent, ils n'y travaillent que la nuit, ou bien ils abandonnent leur demeure. La chaussée étant finie, ils travaillent à leurs cabanes, qu'ils fondent toujours solidement sur le bord de l'eau, sur quelque petite isle ou sur des pilotis. Ces logemens sont ronds ou ovales, & débordent des deux tiers hors de l'eau; mais ils ont la précaution de laisser une porte que la glace ne puisse pas boucher; quelquefois ils bâtissent la cabanne entière sur la terre, & font des fossés de cinq à six pieds de profondeur, qu'ils conduisent jusqu'à l'eau; ils employent les mêmes matériaux pour les bâtimens que pour les chaussées, excepté que les bâtimens sont perpendiculaires & terminés en maniere de dôme.

Les murailles ont ordinairement deux pieds d'épaisseur. Comme leurs dents valent bien les meilleures scies, ils coupent tous les bouts de bois qui excèdent les murailles, & y appliquent un enduit en dedans & en dehors, qui est une espece de torchis fait avec la terre glaise & des herbes séchées. C'est surtout dans cette occasion qu'ils se servent de leur queue pour mieux affermir cet endroit.

Le dedans de la cabanne est voûté en anse de panier, & propre pour loger huit ou dix castors; hors d'œuvre, cette maison a huit ou dix pieds de large sur dix ou douze de long. Supposé que la cabanne soit ovale dans œuvre, elle a quatre ou cinq pieds de large sur cinq ou six pieds de long. Si le nombre des castors est de quinze ou vingt, même de trente, ce qui est fort rare, le logement est grand à proportion, & même il y en a plusieurs les unes contre les autres. Ces cabannes sont disposées par étages, afin de s'y pouvoir retirer quand les eaux croissent; elles ont aussi une ouverture séparée de leur porte, & de

Pendroit où ils se baignent ; c'est par cette ouverture qu'ils vont à l'eau pour y rendre leurs excréments.

On appelle castors terriers ceux qui se logent dans des cavernes pratiquées dans un terrain élevé sur le bord de l'eau. Ils commencent leur logement par une ouverture qui va plus ou moins dans l'eau, selon que les glaces peuvent être plus ou moins épaisses, & la continuent de cinq ou six pieds de long ; mais elle n'a de largeur qu'autant qu'il en faut pour y pouvoir passer, après quoi ils font un lac de trois ou quatre pieds en tout sens, où ils se baignent quand il leur plaît ; ensuite ils coupent un autre boyau dans la terre, qui va toujours en s'élevant par étage, afin de s'y mettre au sec quand les eaux s'élèvent ; on trouve quelquefois de ces boyaux qui ont plus de cent pieds de long. Ces castors couvrent les endroits où ils couchent avec de l'herbe ; en hyver ils font des copeaux qui leur servent de matelas.

Tous ces ouvrages, surtout ceux des castors qui vivent dans les Pays

froids, sont ordinairement achevés au mois d'Août & de Septembre, qui est le tems où il faut commencer à faire des provisions pour vivre pendant l'hyver. Ils coupent donc le bois par morceaux longs depuis un ou trois pieds jusqu'à huit ou dix. Les gros morceaux sont traînés par plusieurs de ces animaux, les petits par un seul; mais par des chemins différens pour ne pas s'embarasser les uns les autres. Ils en mettent d'abord une certaine quantité flotter dans l'eau, puis ils en placent de nouveaux sur les premiers qu'ils entassent pièces sur pièces, jusqu'à ce que leur provision réponde au nombre des animaux qui ont dessein de loger ensemble; par exemple, la provision pour huit ou dix castors est de ving-cinq ou trente pieds en quarré, sur huit ou dix pieds de profondeur; le bois n'est pas entassé comme celui de nos chantiers; mais il l'est d'une maniere qui leur permet d'en arracher les morceaux qu'il leur plaît, & ils ne mangent que ceux qui trempent dans l'eau. Avant que

de les manger, ils les coupent menus, & les apportent dans l'endroit de la cabanne où ils couchent; s'ils les avoient coupés avant que de les mettre dans leur chantier, l'eau les auroit entraînés d'un côté & d'autre.

A l'égard de la chasse du castor, on la fait depuis le commencement de Novembre jusqu'au mois de Mars & d'Avril, parce que ces animaux sont bien fournis de poil; on les tuë à l'affut; on leur tend des pièges, ou on les prend à la tranche; l'affut est la maniere la plus ennuyeuse & la moins assurée; la plus commune est celle de leur tendre des pièges. Quoique les castors aient fait leur provision, ils ne laissent pas que d'aller de tems en tems dans les bois chercher de nouvelle nourriture; les chasseurs même qui sçavent qu'ils aiment mieux le bois frais que celui qui est flotté, leur en apportent tout près de leurs cabannes, & leur dressent des pièges semblables à ces quatre de chiffres dont on se sert pour prendre les rats. On plante fort avant dans la terre

plusieurs piquets de trois ou quatre pieds de long, entre lesquels il y a une traverse fort pesante, élevée d'environ un pied & demi, sous laquelle on met pour appas, une branche de peuplier longue de cinq à six pieds, laquelle conduit à une autre branche fort petite; celle-ci répond à la traverse avec tant de justesse, que le castor a beau remuer la première, la traverse ne tombe que lorsqu'il coupe la petite branche, & il lui en coute toujours la vie.

Prendre les castors à la tranche, c'est faire des ouvertures à la glace avec des instrumens tranchans, lorsque les glaces n'ont qu'environ un pied d'épais. Ces castors ne manquent pas de venir à ces ouvertures pour respirer, & c'est-là où on les assomme à coups de haches. Il y a des chasseurs qui remplissent ces trous avec de la bourre de l'épi de *jyphas* pour n'être pas vûs des castors, & alors ils les attrapent par un pied de derrière. S'il y a quelque ruisseau près des cabannes, on en coupe les glaces en travers,

pour y tendre un filet bien fort , tandis qu'on va briser la cabanne pour en chasser ces animaux , qui ne manquent pas de se sauver dans le ruisseau, & de donner dans les filets.



CHAPITRE VI.

Description de l'Isle de Bourbon ; grandeur des Habitations de cette Isle ; arbres, fruits, & animaux singuliers qui s'y trouvent. Description du Lezard, de l'Ecurcuil volant, du Poisson volant, du Poisson cornu, du Requin, du Marsouin, &c.

ON trouve dans l'Isle de Bourbon toutes sortes de bons rafraîchissemens ; l'air sur-tout y est excellent. Cette Isle appartient en Souveraineté à la Compagnie Françoisse des Indes, qui y tient un Etat Major pour la gouverner. Elle fut d'abord habitée par quelques François fugitifs de l'Isle Dauphin, qui en est assez proche. Elle s'est peuplée peu à peu, sur-tout par l'amnistie qu'on y a donnée de tems en tems aux Pirates de ces mers.

Les principaux Bourgs ou habita-

tions de cette Isle sont Saint-Denis, Saint-Paul, & Sainte-Susanne. Il n'y a ni port ni fortifications; ainsi, on n'y est pas à l'abri des coups de vent, ni des écumeurs de mer.

L'Isle de Bourbon a environ cinquante lieues de tour; elle est couverte en plusieurs endroits de hautes montagnes. On en voit une qui vomit des flammes, & qui remplit les environs de matiere bitumineuse; on en apperçoit le feu durant la nuit de plus de vingt-cinq lieues. Il y a de belles & vastes forêts, où se trouvent quantité d'arbres très-propres à la construction des vaisseaux. Elle est remplie de bétail, de volailles, & de gibier. Elle est fertile en ris & en sucre, & en grand nombre d'excellens arbres fruitiers. On y a planté quelques vignes, qui donnent de fort bon vin.

Le meilleur de tous les animaux qu'on y trouve, soit pour le goût, soit pour la santé, c'est la tortue de terre; & le plus agréable de tous les fruits, c'est l'ananas. La tortue est de

la même figure que celles qu'on voit en France; mais elle est bien différente pour la grandeur. On assure qu'elle vit un tems prodigieux, qu'il lui faut plusieurs siècles pour parvenir à sa grosseur naturelle, & qu'elle peut passer plus de six mois sans manger. On en a gardé dans l'Isle de petites, qui au bout de vingt ans, n'avoient grossi que de quelques pouces.

Pour ce qui est de l'Ananas, c'est un fruit d'une figure oblongue, & de la grosseur d'un melon. Il est couvert de feuilles courtes, disposées à peu près de même que les divisions d'une pomme de pin; & il est couronné d'un bouquet de feuilles plus longues. Il vient sur une plante assez semblable à celle de l'artichaux, & il a le goût de plusieurs fruits; mais il paroît que celui de coin domine.

On voit dans cette Isle beaucoup d'arbres & de plantes curieuses. L'arbrisseau qui porte le café, le tamarinier, le cocotier, l'arbre d'où découle

le benjoin, le cotonier, l'aloës, l'ébenier. L'ébenne noire n'est pas la plus estimée, la jaune est beaucoup plus belle. Le café sauvage y est très commun, & quoique sauvage il ne laisse pas d'être bon.

La chauve-souris de l'Isle de Bourbon est singulière; on pourroit l'appeler le renard volant, elle ressemble en effet beaucoup à cet animal; elle en a la grosseur, le poil, la tête, les oreilles, les dents. La femelle a deux mammelles, & sous chaque aile un sac pour transporter ses petits. La longueur des ailes de ces oiseaux est de plus de quatre pieds du bout d'une aile à l'autre aile; la chair en est très-bonne à manger; aussi va-t-on à la chasse de la chauve-souris avec le même empressement, qu'on va ailleurs à la chasse de la perdrix.

Mais quelque agréable que soit l'Isle de Bourbon, elle n'approche pas pour la beauté, des côtes de Java, & de Sumatra. Des plaines couvertes d'orangers & de cocotiers, & d'autres arbres fruitiers, avec quantité

de ruisseaux qui les arrosent ; des collines , ornées de charmans bocages , des forêts toujours verdoyantes , des Villages & des Habitations où brillent toutes les beautés champêtres ; tout y représente un des plus beaux climats du monde. Les Javanois ne sont ni noirs ni blancs , mais d'un rouge pourpré. Ils sont doux , familiers & caressans.

On trouve sur la même route *Poulo-Condor* , qui est un petit Archipel , à quinze ou vingt lieues au Sud du Royaume de Camboge. Il est formé de huit ou dix , tant Isles que Rochers. La plus grande de ces Isles n'a pas plus de quatre lieues en longueur. C'est la seule qui soit habitée , encore n'y a-t'il qu'un Village dans presque l'unique plaine qu'on y trouve.

Les maisons des Insulaires ne sont qu'un assemblage assez informe de bambou , couvert d'une herbe fort longue , qu'ils coupent sur les bords de leurs ruisseaux. Il n'y a dans ces cabannes ni porte , ni fenêtré , pour y entrer & pour y avoir du jour ; ils lais-

sent un des côtés de la cabanne tout ouvert, & ils font déborder le toit de ce côté-là. Ils les élevent de terre de quelques pieds; par-là, ils évitent l'humidité, & ont où loger leurs animaux domestiques pendant la nuit. La mauvaise odeur ne les inquiète point. Le plancher, de distance en distance, est rehaussé de quatre ou cinq pouces. Ils reçoivent les Etrangers, dans le fond, sur des nattes; leur réception est douce & affable, & ils ne manquent pas de leur presenter de l'arecque, du betel, & une pipe; ils sont fort bazanés, presqu'entièrement nuds, excepté dans les cérémonies, où ils s'habillent, & quelques-uns même assez proprement. Les dents les plus noires sont chez eux les plus belles, aussi n'oublent-ils rien pour se les noircir. Ils laissent croître leurs cheveux, qui leur viennent communément fort longs.

Il ne croît dans l'Isle que très-peu de ris, des patates, & quelques ananas assez bons. Les montagnes sont presque partout couvertes de beaux arbres, propres à toutes sortes d'ou-

vrages, & même à mâter des vaisseaux. Il y en a un fort commun, d'où découle une résine que les Habitans employent à faire leurs flambeaux. Pour ramasser cette résine, & même pour la faire découler, ils creusent le tronc de l'arbre, & y font une large & profonde ouverture, dont le bas représente une espèce de récipient. En certaine saison de l'année ils allument du feu dans cette concavité; la chaleur détermine la liqueur à couler & à remplir le récipient. De cette résine ils enduisent des coupeaux de bois fort minces, & ils les enveloppent dans de longues feuilles d'arbres. Quand le tout est sec, ces coupeaux enduits de résine éclairent parfaitement une chambre; mais aussi ils la remplissent bientôt de fumée.

Rien de plus commun à Poulou-Condor que la noix d'arecque, & la feuille de bétel; les Insulaires en portent toujours dans de petits paquets, qu'ils mâchent continuellement. On ne trouve dans cette Isle aucune sorte de gibier, à la réserve des poules sauvages

vages & des ramiers; mais on y voit beaucoup de serpens & de lézards d'une grandeur monstrueuse. Il y a des serpens longs de vingt-deux pieds, & des lézards que quelques-uns appellent *Govenas*, qui ont sept à huit pieds de longueur.

Ce qu'il y a de plus curieux dans cette Isle, c'est le lézard & l'écureuil volans. Le lézard volant est petit, & n'a pas plus de sept à huit pouces; l'écureuil est de la grandeur de ceux qu'on voit en France. L'un & l'autre ont des aîles fort courtes, qui leur prennent le long du dos, depuis les pattes de devant jusqu'à celles de derrière. L'écureuil les a couvertes d'un poil fort ras & fort fin: Celles du lézard ne sont qu'une pellicule toute unie; on les voit voler d'arbre en arbre à la distance de vingt à trente pas. Peuvent-ils voler plus loin? C'est ce que l'on ignore. Le lézard a encore de particulier au-dessous de la tête une bourse assez longue, & pointuë par le bas, qui s'enfle de tems en tems, surtout lorsqu'il vole.

L'Isle de Poulo-Condor est soumise au Roi de Camboge. Ce Royaume, de même que ceux de la Cochinchine & de Tsiompa, sont très-peu policés. Ces Nations n'ont presque aucun commerce avec leurs voisins, & ont très-peu d'ordre & d'union entr'elles. Les mœurs & les coutumes de ces peuples approchent en certaines choses des coutumes Indiennes, & en beaucoup d'autres de celles des Chinois. Ils croient la métempfycofe comme les Indiens, ce qui ne les empêche pas de manger toutes sortes d'animaux. Ils sont pleins de vénération pour le cheval & pour l'éléphant, & ils en ont des peintures dans leurs maisons; la plus belle récompense, selon eux, que puisse avoir un homme après sa mort, c'est que son ame passe dans le corps d'une de ces bêtes. Ils regardent *Confucius* comme le premier Docteur de l'Univers; ils rendent de grands honneurs à leurs ancêtres morts, & à ceux de leur Nation qui se sont distingués pendant leur vie. Ils ont pour cela chez eux, & hors de

chez eux, plusieurs petits Oratoires, où ils brûlent des pastilles.

Mais le lieu le plus sacré parmi eux est une place publique, au milieu de laquelle est élevée une longue poutre, qui porte vers le haut un traversier tant soit peu incliné; apparemment ils y arborent un pavillon; ils l'appellent *Touvo*. Autour sont placés plusieurs Oratoires. C'est-là qu'ils vont faire leurs profondes inclinations, qu'ils brûlent quantité de petites chandelles, qu'ils offrent du ris, qu'ils immolent des victimes, & surtout des chèvres. Aux fêtes publiques suit un grand repas, où l'on ne manque pas de s'enivrer de raque, (c'est une eau-de-vie faite de ris.) Viennent ensuite les danses, la comédie, souvent les querelles & les coups.

La traversée de Poulo-Condor à la Chine n'est guères que de trois cens lieuës; on la fait communément en huit ou dix jours. Les côtes de la partie méridionale de la Chine sont bordées d'une infinité de petites Isles, au milieu desquelles il n'est pas aisé de

découvrir l'entrée de la riviere de Canton. Point de spectacle plus charmant que celui qu'offre cette riviere.

Ce sont sur les deux bords de grandes campagnes de ris, vertes comme de belles prairies, qui s'étendent à perte de vüe, & qui sont entrecoupées d'une infinité de petits canaux; de sorte que les barques que l'on voit souvent aller & venir de loin, sans voir l'eau qui les porte, paroissent courir sur l'herbe. Plus loin dans les terres l'on voit les côteaux couronnés d'arbres sur le haut, & travaillés à la main le long du vallon, comme l'ancien théâtre du Jardin des Thuilleries; tout cela est mêlé de tant de Villages, d'un air champêtre & si bien varié, qu'on ne se lasse point de regarder, & qu'on a regret de passer si vite.

La Ville de Canton est plus grande que Paris, & il y a pour le moins autant de monde. Les ruës sont longues, droites, ferrées, & étroites; elles sont pavées de grandes pierres

plattes, & fort dures; mais il n'y en a pas partout. Il y a un petit nombre de rues assez larges, où l'on trouve de distance en distance de très-beaux arcs de triomphe. Il y a quelques Temples d'Idoles environnés de cellules de Bonzes, qui ont quelque chose de singulier & de magnifique; la Salle de *Confucius*, aussibien que l'Académie, où les Lettrés s'assemblent pour faire leur composition, sont des morceaux curieux. Les *Gamens*, ou Palais de Mandarins, ont aussi leur beauté & leur grandeur, avec la différence néanmoins de ce qu'on appelle beau & grand en Europe.

Les maisons qu'habite le peuple sont très-basses, & presque toutes en boutiques. Les plus beaux quartiers ressemblent assez aux rues de la Foire Saint Germain. Il y a presque partout autant de peuple qu'à cette Foire aux heures qu'elle est bien fréquentée; on a de la peine à passer. On voit très-peu de femmes, & la plupart du peuple qui fourmille dans les rues,

sont de pauvres gens chargés tous de quelque fardeau ; car il n'y a point d'autre commodité pour voiturer ce qui se vend & ce qui s'achete , que les épaules des hommes. Ces Portefaix vont presque tous la tête & les pieds nus ; il y en a qui ont un vaste chapeau de paille d'une figure fort bizarre , pour les défendre de la pluie & du Soleil. Ce qui vient d'être rapporté forme une idée de Ville assez nouvelle , & qui n'a guères de rapport à Paris. Quand il n'y auroit que les maisons seules , quel effet peuvent faire à l'œil des rues entières , où l'on ne voit aucunes fenêtres , & où tout est en boutiques , fermées pour la plupart de simples clayes de bambou , en guise de portes.

Quand on vient de la campagne , & qu'on veut passer de l'ancienne Ville dans la nouvelle , on trouve un grand nombre d'assez belles portes. Ce qui est singulier , est qu'il y a des portes au bout de toutes les rues , qui se ferment un peu plus tard que les portes de la Ville ; ainsi , il faut

qu'un chacun se retire dans son quartier, sitôt que le jour commence à manquer. Cette police remédie à beaucoup d'inconvéniens, & fait que pendant la nuit tout est presque aussi tranquille dans les plus grandes Villes, que s'il n'y avoit qu'une seule famille.

La demeure des Mandarins a quelque chose qui surprend. Il faut traverser un grand nombre de cours, avant que d'arriver au lieu où ils donnent audience, & où ils reçoivent leurs amis. Quand ils sortent, leur train est majestueux. Le *Tsonglour*, espèce de Mandarin qui a l'Intendance de deux Provinces, ne marche jamais sans avoir avec lui cent hommes pour le moins. Cette suite n'a rien d'embarassant; chacun sçait son poste; une partie va devant lui avec divers symboles, & des habits fort particuliers; il y a un grand nombre de Soldats, qui sont quelquefois à pied. Le Mandarin est au milieu de tout ce cortége, élevé sur une chaise fort grande, & bien dorée, que six ou huit hommes portent sur leurs épaules. Ces sortes de marches occupent sou-

vent toute une rue ; le peuple se range des deux côtés, & s'arrête par respect jusqu'à ce que tout soit passé.

Les Bonzes sont en grand nombre ; ils ont de longues robes, qui leur descendent jusqu'aux talons, avec de vastes manches, qui ressemblent entièrement à celles de quelques Religieux d'Europe. Ils demeurent ensemble dans leurs Pagodes, comme dans des Convens, vont à la quête dans les rues, se levent la nuit pour adorer leurs Idoles, chantent à plusieurs chœurs, d'un ton qui approche assez de notre psalmodie. Cependant ils sont fort méprisés des honnêtes gens, parce qu'on sçait que ce sont, pour la plupart, des gens perdus de débauche.

Une autre particularité que l'on ne doit pas omettre, c'est qu'il y a une es-pèce de Ville flotante sur la riviere de Canton ; les barques se touchent & forment des ruës. Chaque barque loge toute une famille, & a comme les maisons régulières, des compartimens pour tous les usages du ménage. Le petit peuple, qui habite ces cazernes mouvantes,

vantes, décampe le matin en troupe, ou pour aller pêcher, ou travailler au ris qu'on sème & qu'on recueille trois fois l'année.

Finissons ce chapitre par la description de quelques animaux singuliers. Le poisson cornu, ou le diable, a le corps fait comme une caisse à quatre faces, plus petite par un bout, avec une queue plate, fort longue, & presque de la même largeur d'un bout à l'autre. Tout son corps est dur, & marqué partout de figures hexagones, bien rangées, & semées de petits grains comme le chagrin.

Le requin est un des plus dangereux animaux de la mer; on en prend qui sont longs de plus de douze pieds. Il a une gueule capable d'engloutir un homme tout entier. On y voit cinq rangées de dents, qui sont comme une forêt de pointes d'acier. Il est toujours accompagné de plusieurs petits poissons, qui le plus souvent marchent devant lui, c'est pour cela qu'on les appelle pilotes du requin. Il y en a d'autres plus petits, & d'une autre espèce,

qui s'attachent à son corps, sans même le quitter lorsqu'il est pris; on les appelle *succais*. Un requin suit quelquefois un vaisseau deux ou trois jours, dans l'esperance de quelque proye.

Le marsouin est un vrai cochon marin. Il a sur tout le corps un lard assez épais, & fort blanc; il n'a point d'ouies; il a sur la tête une ouverture par où l'on prétend qu'il respire l'air; ce qu'il y a de vrai, est qu'on le voit de tems en tems lever la tête hors de l'eau, & se replonger aussitôt après; il a des poumons & toutes les parties internes semblables à celles d'un cochon; il a le sang chaud, & en grande abondance; il va d'une vitesse surprenante, & saute quelquefois jusqu'à quinze & vingt pieds au-dessus de la surface de la mer. Le marsouin aussibien que le requin, porte & met bas ses petits comme les animaux terrestres; les femelles portent jusqu'à dix ou douze petits, qui sont ordinairement fort gras.

Il y a de deux sortes de poissons volans; l'un plus petit, qui n'a que deux ailes; l'autre plus grand, qui en a qua-

tre. Le plus grand n'a guères de longueur qu'un pied ou quinze pouces. Ils volent assez loin l'un & l'autre ; & lorsque la bonite ou la dorade les poursuit, on les voit sortir de la mer, de même que s'éleve dans un champ une compagnie de perdrix, & s'aller replonger à cent ou cent cinquante pas plus loin. La bonite saute après fort haut, & si elle a manqué son coup, elle suit à fleur d'eau le vol de sa proye pour l'attraper en retombant. Cette chasse est très-agréable, surtout lorsqu'il y a un très-grand nombre de poissons qui suivent & qui sont poursuivis. L'agrément est entier, lorsque les oiseaux de proye, comme cela arrive, se mettent de la partie, alors le poisson volant n'a plus de retraite, ni dans l'eau ni dans l'air.



CHAPITRE VII.

Langues différentes des Hurons, des Abnakis, des Algonkins, des Illinois, des Outaouaks, & de plusieurs autres Nations de la Nouvelle France. Leurs occupations, leurs habillemens, leur adresse à tirer de l'arc, leur tendresse pour leurs enfans; cérémonies de leurs funérailles; maniere cruelle dont ils traitent leurs Prisonniers de guerre.

LA langue des Hurons est la maîtresse langue des Sauvages du Canada; & quand on la possède, en moins de trois mois on se fait entendre aux cinq Nations Iroquoises. C'est la plus majestueuse, & en même-tems la plus difficile de toutes les langues des Sauvages. Cette difficulté ne vient pas seulement de leurs lettres gutturales, mais encore plus de la diversité des accens; car souvent

deux mots composés des mêmes caractères ont des significations toutes différentes.

Chaque Nation sauvage a sa langue particulière ; ainsi, les Abnakis, les Hurons, les Iroquois, les Algonkins, les Illinois, les Miamis ont chacun leur langue. On n'a point de livres pour s'instruire de ces différentes langues ; l'usage est le seul maître qui puisse les apprendre.

Les *Abnakis* habitent une forêt qui n'est qu'à trois lieues de Québec. Leurs cabannes sont rangées à peu près comme les maisons dans les Villes. Une enceinte de pieux hauts & serrés forme une espèce de muraille, qui les met à couvert des incursions de leurs ennemis.

Leurs cabannes sont bientôt dressées ; ils plantent des perches qui se joignent par le haut, & ils les revêtent de grandes écorces. Le feu se fait au milieu de leur cabanne. Ils étendent tout autour des nattes de jonc, sur lesquelles ils s'assoyent pendant le jour, & prennent leur repos pendant la nuit.

L'habillement des hommes consiste en une casaque de peau, ou bien en une piece d'étoffe rouge ou bleue. Celui des femmes est une couverture qui leur prend depuis le col jusqu'au milieu des jambes, & qu'elles ajustent assez proprement. Elles mettent une autre couverture sur la tête, qui leur descend jusqu'aux pieds, & qui leur sert de manteau; leurs bas ne vont que depuis les genoux jusqu'à la cheville du pied. Des chaufsons de peaux d'élan, garnis en dedans de poil ou de laine, leur tiennent lieu de souliers. Cette chaussure leur est absolument nécessaire, pour s'ajuster aux raquettes par le moyen desquelles ils marchent commodément sur la neige. Ces raquettes faites en figure de losanges ont plus de deux pieds de longueur, & sont larges d'un pied & demi.

L'invention de ces raquettes leur est d'une grande utilité, non-seulement pour courir sur la neige, dont la terre est couverte une grande partie de l'année, mais encore pour aller à

la chasse des bêtes, & surtout de l'original. Ces animaux plus gros que les plus gros bœufs de France, ne marchent qu'avec peine sur la neige : Ainsi, il n'est pas difficile aux Sauvages de les atteindre, & souvent avec un simple couteau attaché au bout d'un bâton, ils les tuent, se nourrissent de leur chair, & après avoir bien passé leur peau, en quoi ils sont habiles, ils en trafiquent avec les François & les Anglois, qui leur donnent en échange des casques, des couvertures, des chaudières, des fusils, des haches & des couteaux.

Si l'on veut se former quelque idée d'un Sauvage, il faut se représenter un grand homme fort agile, d'un teint bazané, sans barbe, avec des cheveux noirs, & dont les dents sont plus blanches que l'ivoire. Il n'a pour toute parure que des rassades, qui sont une espèce de coquillages ou de pierres, qu'on façonne en forme de petits grains, les uns blancs, les autres noirs, qu'on en-

file de telle sorte, qu'ils représentent diverses figures très-régulières qui ont leur agrément. C'est avec ces raffades que les Sauvages nouent leurs cheveux sur les oreilles, & par derrière. Ils en font des pendants d'oreilles, des colliers, des jarretières & de larges ceintures.

L'occupation des hommes est la chasse ou la guerre; celle des femmes est de rester au Village, & d'y faire avec l'écorce des panniens, des sacs, des boîtes, des écuelles, des plats. Elles cousent l'écorce avec des racines, & en font divers meubles fort proprement travaillés. Les canots sont pareillement d'une seule écorce; mais les plus grands ne peuvent gueres contenir que six ou sept personnes.

C'est avec ces canots, faits d'une écorce qui n'a guere que l'épaisseur d'un écu, qu'ils passent des bras de mer, & qu'ils navigent sur les plus dangereuses rivières, & sur des lacs de quatre à cinq cens lieues de tour.

Rien n'égale la tendresse que les

Sauvages ont pour leurs enfans. Dès qu'ils sont nés, ils les mettent sur un petit bout de planche couverte d'une étoffe, & d'une petite peau d'ours dans laquelle ils les enveloppent ; c'est - là leur berceau. Les meres les portent sur le dos, d'une maniere commode pour les enfans & pour elles.

A peine les garçons commencent-ils à marcher, qu'ils s'exercent à tirer de l'arc ; ils y deviennent si adroits, qu'à l'âge de dix ou douze ans, ils ne manquent pas de tuer l'oiseau qu'ils tirent.

Rien de plus dégoûtant, que la maniere dont ils prennent leurs repas. Après avoir rempli de viande leur chaudiere, ils la font bouillir tout au plus trois quarts d'heure, après quoi ils la retirent de dessus le feu, ils la servent dans des écuelles d'écorce, & la partagent à tous ceux qui sont dans la cabane ; chacun mord dans cette viande, comme on feroit dans un morceau de pain.

Ils aiment passionnément le tabac ;

hommes, femmes & filles, tous furent presque continuellement. Au commencement de Juin ils sement du bled d'Inde. Leur façon de le semer est de faire avec les doigts, ou avec un petit bâton, differens trous en terre, & de jeter dans chacun huit ou neuf grains, qu'ils couvrent de la même terre qu'ils ont tirée pour faire le trou; leur recolte se fait à la fin d'Août.

Les *Mislimaxins* sont éloignés de Quebec d'environ quatre cens lieuës; ils s'attribuent une origine aussi insensée que ridicule. Ils prétendent sortir de trois familles; & chaque famille est composée de cinq cens personnes.

Les uns sont de la famille de *Michabon*, c'est-à-dire, du grand lièvre. Ils prétendent que ce grand lièvre étoit un homme d'une prodigieuse grandeur; qu'il tendoit des filets dans l'eau à dix-huit brasses de profondeur; & que l'eau lui venoit à peine aux aisselles; qu'un jour pendant le déluge, il envoya le

castor pour découvrir la terre, mais que cet animal n'étant point revenu, il fit partir la loutre, qui rapporta un peu de terre couverte d'écume; qu'il se rendit à l'endroit du lac où se trouvoit cette terre, laquelle formoit une petite Isle; qu'il marcha dans l'eau tout à l'entour, & que cette Isle devint extraordinairement grande. C'est pourquoi ils lui attribuent la création de la terre. Ils ajoutent qu'après avoir achevé cet ouvrage, il s'envola au Ciel; mais qu'avant que de quitter la terre, il ordonna que quand ses descendans viendroient à mourir, on brûleroit leurs corps, & qu'on jetteroit leurs cendres en l'air, afin qu'ils pussent plus aisément s'envoler vers le Ciel; que s'ils y manquoient, la neige ne cesseroit pas de couvrir la terre; que leurs lacs & leurs rivieres demeureroient glacés, & que ne pouvant pas même pêcher de poisson, qui est leur nourriture ordinaire, ils mourroient tous au Printems.

La seconde famille des *Outaonaks*

prétend être sortie de *Mamcipio*, c'est-à-dire, de la carpe. Ils disent qu'une carpe ayant fait des œufs sur le bord de la riviere, & le Soleil y ayant dardé ses rayons, il s'en forma une femme de laquelle ils sont descendus. Ainsi, ils se disent de la famille de la carpe.

La troisième famille attribüë son origine à la patte d'un *Machova*, c'est-à-dire d'un ours; & ils se disent de la famille de l'ours, sans expliquer de quelle maniere ils en sont sortis. Lorsqu'ils tuent quelques-uns de ces animaux, ils lui font un festin de sa propre chair. Ils lui parlent, ils le haranguent. » N'aye point de pen-
» sée contre nous, lui disent-ils, parce
» que nous t'avons tué; tu as de l'es-
» prit, tu vois que nos enfans souf-
» frent la faim; ils t'aiment, ils te veu-
» lent faire entrer dans leurs corps. Ne
» t'est-il pas glorieux d'être mangé par
» des enfans de Capitaine?

Il n'y a que la famille du grand lièvre qui brûle les cadavres; les deux autres familles les enterrent.

Lorsque quelque Capitaine est décedé, on prépare un vaste cercueil, où après avoir couché le corps revêtu de ses plus beaux habits, on y renferme avec lui sa couverture, son fusil, sa provision de poudre & de plomb, son arc, ses flèches, sa chaudiere, son plat, des vivres, son cassetête, son calumet, sa boîte de vermillon, son miroir, des colliers de porcelaine, & tous les présens qui se sont faits à sa mort selon l'usage. Ils s'imaginent qu'avec cet équipage, il fera plus heureusement son voyage en l'autre monde, & qu'il sera mieux reçu des grands Capitaines de la Nation, qui le conduiront avec eux dans un lieu de délices.

Tandis que tout s'ajuste dans le cercueil, les parens du mort assistent à la cérémonie, en pleurant à leur manière; c'est-à-dire, en chantant d'un ton lugubre, & en remuant en cadence un bâton, auquel ils ont attaché plusieurs petites sonnettes.

Où la superstition de ces peuples paroît le plus extravagante, c'est dans

le culte qu'ils rendent à ce qu'ils appellent leur *Manitou*. Comme ils ne connoissent gueres que les bêtes avec lesquelles ils vivent dans les forêts, ils imaginent dans ces bêtes, ou plutôt dans leurs peaux ou dans leur plumage, une espece de génie qui gouverne toutes choses, & qui est le maître de la vie & de la mort. Il y a, selon eux, des *Manitous* communs à toutes les Nations, & il y en a de particuliers pour chaque personne. *Oussakita*, disent-ils, est le grand *Manitou* de toutes les bêtes qui marchent sur la terre, ou qui volent dans l'air. Ainsi, lorsqu'ils vont à la chasse, ils lui offrent du tabac, de la poudre, du plomb, & des peaux bien apprêtées, qu'ils attachent au bout d'une perche, & qu'ils élèvent en l'air. *Oussakita*, lui disent-ils, nous te donnons à fumer; nous t'offrons de quoi tuer les bêtes. Daigne agréer ces présens, & ne permets pas qu'elles échappent à nos traits; laisse-nous en tuer en grand nombre, & des plus grasses, afin que nos enfans

ne manquent ni de vêtemens, ni de nourriture.

Ils nomment *Michibichi* le *Manitou* des eaux & des poissons ; & ils lui font un sacrifice à peu près semblable , lorsqu'ils vont à la pêche , ou qu'ils entreprennent un voyage. Ce sacrifice consiste à jeter dans l'eau du tabac , des vivres, des chaudières , en lui demandant que les eaux de la riviere coulent plus lentement ; que les rochers ne brisent pas leurs canots , & qu'il leur accorde une pêche abondante.

Outre ces *Manitous* communs , chacun a le sien particulier , qui est un ours , un castor , une outarde , ou quelque bête semblable. Ils portent la peau de cet animal à la guerre , à la chasse , & dans leurs voyages , se persuadant qu'elle les préservera de tout danger , & qu'elle les fera réussir dans leurs entreprises.

Quand un Sauvage veut se donner un *Manitou* , le premier animal qui se présente à son imagination durant le sommeil , est ordinairement celui

sur lequel tombe son choix. Il tue une bête de cette espece ; il met sa peau, ou son plumage si c'est un oiseau, dans le lieu le plus honorable de sa cabanne ; il prépare un festin à son honneur, pendant lequel il lui fait sa harangue dans les termes les plus respectueux ; après quoi il est reconnu pour son *Manitou*.

Les Illinois sont éloignés de Quebec de près de huit cens lieues. Ces Sauvages ne se couvrent que vers la ceinture, & du reste ils vont tous nus. Divers compartimens de toutes sortes de figures qu'ils se gravent sur le corps d'une maniere ineffaçable, leur tiennent lieu de vêtement. Ils s'ornent la tête de plumes de diverses couleurs, dont ils font des guirlandes & des couronnes, qu'ils ajustent assez proprement. Ils ont soin surtout de se peindre le visage de diverses couleurs, entr'autres de vermillon. Ils portent des colliers & des pendans d'oreilles faits de petites pierres, qu'ils taillent en forme de pierres précieuses. Il y en a de bleues,
de

de rouges & de blanches comme de l'albâtre, à quoi il faut ajouter une plaque de porcelaine, qui termine le collier.

Lorsque les Illinois ne sont point occupés à la guerre ou à la chasse, leur tems se passe en jeux, en festins, & en danses. Ils ont de deux sortes de danses; les unes qui sont en signe de réjouissance, & auxquelles ils invitent les femmes & les filles les plus distinguées; les autres se font pour marquer leur tristesse à la mort des plus considérables de la Nation. C'est par ces danses qu'ils prétendent honorer le défunt, & essuyer les larmes de ses parens. Tous ont droit de faire pleurer de la sorte la mort de leurs proches. Les danses durent plus ou moins de tems, à proportion du prix & de la valeur des présens; ensuite on les distribue aux danseurs. Leur coutume n'est pas d'enterrer les morts; ils les enveloppent dans des peaux, & les attachent par les pieds & par la tête au haut des arbres.

Hors le tems des jeux, des festins

& des danſes, les hommes demeurant tranquilles ſur leurs nattes, & paſſent le tems ou à dormir, ou à faire des arcs, des fleches, des calumets, & autres choſes de cette nature; pour ce qui eſt des femmes, elles travaillent depuis le matin juſqu'au ſoir, comme des eſclaves. C'eſt à elles à cultiver la terre, à ſemer le bled d'Inde pendant l'Eté, & dès que l'Hyver commence, elles ſont occupées à faire des nattes, à paſſer des peaux, & à beaucoup d'autres ouvrages.

De toutes les Nations du Canada, il n'y en a point qui vivent dans une ſi grande abondance de toutes choſes que les Illinois. Leurs rivieres ſont couvertes de cignes, d'outardes, de canards & de ſarcelles. A peine fait-on une lieue, qu'on trouve une multitude prodigieuſe de coqs d'Inde, qui vont par troupes, quelquefois au nombre de deux cens; il y en a qui peſent juſqu'à trente-fix livres.

Les ours & les cerfs y ſont en très-

grande quantité ; on y voit aussi une infinité de bœufs & de chevreuils. On voit dans les prairies , à perte de vûë , des quatre à cinq mille bœufs qui y paissent. Ils ont une bosse sur le dos , & la tête extrêmement grosse. Leur poil , excepté celui de la tête , est frisé , & doux comme de la laine. La chair en est naturellement salée , & si légère , que quoiqu'on la mange toute cruë , elle ne cause aucune indigestion. Lorsqu'ils ont tué un bœuf , qui leur paroît trop maigre , ils se contentent d'en prendre la langue , & en vont chercher un plus gras.

Les flèches sont les principales armes , dont ils se servent à la guerre & à la chasse. Ces fleches sont armées par le bout d'une pierre taillée , & affilée en forme de langue de serpent ; faite de couteaux , ils s'en servent aussi pour habiller les animaux qu'ils tuent. Ils sont si adroits à tirer de l'arc , qu'ils ne manquent presque jamais leur coup ; & ils le font avec tant de vitesse , qu'ils auront plutôt déco-

ché cent fleches qu'un autre n'auroit chargé son fusil.

Ils se mettent peu en peine de travailler à des filets, parce que l'abondance des bêtes de toutes les sortes qu'ils trouvent pour leur subsistance, les rend assez indifférens pour le poisson. Cependant, quand il leur prend fantaisie d'en avoir, ils s'embarquent dans un canot, avec leurs arcs & leurs fleches; ils s'y tiennent debout, pour mieux découvrir le poisson, & aussitôt qu'ils l'ont apperçu, ils le percent d'une fleche.

L'unique moyen parmi les Illinois de s'attirer de l'estime, est comme chez les autres Sauvages, de se faire la réputation d'habile Chasseur, & encore plus de bon Guerrier. Ils sont si passionnés pour cette gloire, qu'on les voit entreprendre des voyages de quatre cens lieuës au milieu des forêts, pour faire un esclave, ou pour enlever la chevelure d'un homme qu'ils auront tué. Ils comptent pour rien les fatigues, ou le long jeûne qu'ils ont à supporter, surtout lorsqu'ils appro-

chent des terres ennemies, de crainte que les bêtes n'étant que blessées, ne s'enfuient avec la fleche dans le corps & n'avertissent leurs ennemis de se mettre en état de défenses; car leur maniere de faire la guerre, de même que parmi tous les Sauvages, est de surprendre leurs ennemis; c'est pourquoi ils envoient à la découverte, pour observer leur nombre & leur marche, ou pour examiner, s'ils sont sur leurs gardes. Selon le rapport qui leur est fait, ou bien ils se mettent en embuscade, ou ils font irruption dans les cabannes, le cassetête en main, & ils ne manquent pas d'en tuer quelques-uns, avant qu'ils ayent pû songer à se défendre.

Le cassetête est fait d'une corne de cerf, ou d'un bois en forme de couteau, terminé par une grosse boule. Ils tiennent le cassetête d'une main & un couteau de l'autre; aussitôt qu'ils ont assené leur coup sur la tête de leur ennemi, ils la lui cernent avec le couteau, & lui enlèvent la chevelure avec une promptitude surprenante.

Lorsqu'un Sauvage revient dans son Pays, chargé de plusieurs chevelures, il y est reçu avec de grands honneurs; mais c'est pour lui le comble de la gloire, lorsqu'il fait des prisonniers, & qu'il les amène vifs. Dès qu'il arrive, tout le Village s'assemble & se range en haye sur le chemin où les prisonniers doivent passer. Cette réception est bien cruelle; les uns leur arrachent les ongles, d'autres leur coupent les doigts ou les oreilles, quelques autres les chargent de coups de bâton.

Après ce premier accueil, les anciens s'assemblent, pour délibérer s'ils accorderont la vie à leurs prisonniers, ou s'ils les feront mourir. Lorsqu'il y a quelque mort à ressusciter, c'est-à-dire, si quelqu'un de leurs Guerriers a été tué, & qu'ils jugent devoir le remplacer dans sa cabanne, ils donnent à cette cabanne un de leurs prisonniers, qui tient la place du défunt, & c'est ce qu'ils appellent ressusciter le mort.

Quand le prisonnier est condamné

à la mort, ils plantent aussitôt en terre un gros pieu, auquel ils l'attachent par les deux mains. On lui fait chanter sa chanson de mort; & tous les Sauvages s'étant assis autour du poteau, on allume à quelque pas de-là un grand feu, où ils font rougir des haches, des canons de fusil, & d'autres ferremens; ensuite ils viennent les uns après les autres, & les lui appliquent tout rouges sur les diverses parties du corps. Il y en a qui les brûlent avec des tisons ardents; quelques-uns leur déchiquettent le corps avec des couteaux; d'autres leur coupent un morceau de chair déjà rôtie, & la mangent en sa présence. On en voit qui remplissent ses playes de poudre, & lui en frottent tout le corps, après quoi ils y mettent le feu: Enfin, chacun le tourmente selon son esprit, & cela pendant quatre ou cinq heures, quelquefois même pendant deux ou trois jours. Plus les cris que la violence de ces tourmens lui fait jeter sont aigus & perçans, plus le spectacle est agréable & divertissant

pour ces barbares. Ce sont les Iroquois qui ont inventé cet affreux genre de mort, & ce n'est que par droit de représailles que les Illinois à leur tour traitent leurs prisonniers avec une égale cruauté.



CHAPITRE VIII.

Des Sauvages Natches ; leur Religion , leurs Loix , leurs assemblées , leurs Fêtes ; forme de leur Gouvernement ; cérémonies de leurs mariages & de leurs funérailles ; leur maniere de faire la guerre , leurs marches , leurs campemens ; comment ils reçoivent les Ambassadeurs qui viennent traiter de paix.

L Es Sauvages Natches habitent sur la droite du fleuve de Mississipi, à cent vingt lieues de son embouchure ; ce sont les seuls de ce continent-là qui paroissent avoir un culte réglé. Leur religion, en certains points, approche assez de celle des anciens Romains. Ils ont un Temple rempli d'Idoles ; ces Idoles ont différentes figures d'hommes & d'animaux, pour lesquels ils ont la plus profonde vénération. La forme de leur Temple

resemble à un four de terre, qui auroit cent pieds de circonférence ; on y entre par une porte haute de quatre pieds, & qui n'en a que trois de largeur ; on n'y voit point de fenêtres. La voute de l'édifice est couverte de trois rangs de nattes, posées les unes sur les autres, afin d'empêcher que les pluyes ne dégradent la maçonnerie. Pardessus, & en dehors, sont trois figures d'aigles de bois, peints en rouge, en jaune & en blanc. Au-devant de la porte est une espede d'appenti avec une contreporte, où le Gardien du Temple est logé. Tout autour regne une enceinte de palissades, sur laquelle on voit exposés les crânes de toutes les têtes que leurs Guerriers ont rapportées des combats.

Dans l'interieur du Temple, il y a des tablettes posées à certaine distance les unes sur les autres. On y a placé des panniers de cannes de figure ovale, où sont renfermés les ossemens de leurs anciens Chefs, & à côté, ceux des victimes qui se sont fait étrangler, pour suivre leurs Maîtres dans

P'autre monde. Une autre tablette séparée porte plusieurs corbeilles bien peintes, où se conservent leurs Idoles.

Ils ont soin d'entretenir dans ce Temple un feu perpétuel, & leur attention est d'empêcher qu'il ne flambe; ils ne se servent pour cela que de bois sec de noyer, ou de chêne. Les anciens sont obligés de porter chacun à leur tour une grosse buche dans l'enceinte de la palissade. Le nombre des Gardiens du Temple est fixé, & ils servent par quartier; celui qui est en exercice, est comme en sentinelle sous l'appenti, d'où il examine si le feu n'est pas en danger de s'éteindre; il l'entretient avec deux ou trois grosses buches, qui ne brûlent que par l'extrémité, & qui ne se mettent jamais l'une sur l'autre, pour éviter la flâme.

De toutes les femmes, il n'y a que les sœurs du grand Chef, qui ayent la liberté d'entrer dans le Temple. Cette entrée est défenduë à toutes les autres, aussibien qu'au menu peuple, lors même qu'ils apportent à manger

aux mânes de leurs parens , dont les ossemens reposent dans le Temple. Les mets se donnent au Gardien qui les porte à côté de la corbeille , où sont les os du mort. Cette cérémonie ne dure que pendant une Lune ; les plats se mettent ensuite sur les palissades de l'enceinte , & sont abandonnés aux bêtes fauves.

Le Soleil est le principal objet de la vénération de ces peuples ; leur grand Chef prend la qualité de frere du Soleil , & a une autorité despotique sur tout le peuple. Sa cabanne est élevée sur une butte , & est de même construction que le Temple. Tous les matins le grand Chef honore de sa présence le lever de son frere aîné , & le saluë par plusieurs hurlemens dès-qu'il paroît sur l'horison ; ensuite il donne ordre qu'on allume son calumet (grande pipe) & il lui fait une offrande des trois premieres gorgées qu'il tire , puis élevant les mains au-dessus de sa tête , & se tournant de l'Orient à l'Occident , il lui enseigne la route qu'il doit tenir dans sa course.

Il y a dans cette cabanne plusieurs lits à gauche en entrant ; mais sur la droite, il n'y a que le lit du grand Chef, orné de différentes figures peintes. Ce lit ne consiste que dans une palissade de cannes & de joncs fort durs, avec une buche quarrée, qui lui sert de chevet. Au milieu de la cabanne, on voit une petite borne ; personne ne doit approcher du lit, qu'il n'ait fait le tour de la borne. Ceux qui entrent saluent par un hurlement, & avancent jusqu'au fond de la cabanne, sans jeter les yeux du côté droit, où est le Chef ; ensuite on fait un nouveau saut, en élevant les bras au-dessus de la tête, & hurlant trois fois. Si c'est une personne que le Chef considère, il répond par un petit soupir, & lui fait signe de s'asseoir ; on le remercie de sa politesse par un nouvel hurlement. A toutes les questions que fait le Chef, on hurle une fois avant que de lui répondre ; & avant que de prendre congé de lui, on fait traîner un seul hurlement jusqu'à ce que l'on soit hors de sa présence.

Lorsque le grand Chef meurt, on démolit sa cabanne, & on en construit une nouvelle pour son successeur. Les *Natches* croyent l'immortalité de l'ame. Lorsqu'ils quittent ce monde, ils vont, disent-ils, en habiter un autre, pour y être récompensés ou punis. Les récompenses qu'ils se promettent, consistent principalement dans la bonne chere; & le châtiment, dans la privation de tout plaisir. Ils obéissent si aveuglément aux volontés du grand Chef, qu'il n'y a pas un d'eux qui osât lui refuser sa tête, s'il la demandoit. Un des principaux articles de leur religion, surtout pour les Domestiques du grand Chef, est d'honorer ses funérailles en mourant avec lui, pour aller le servir dans l'autre monde, où ils esperent de jouir du plus grand bonheur à la suite de leur Chef.

Pour se faire une idée de cette étrange cérémonie, il faut sçavoir, que dès-qu'il naît un grand Chef, un heritier présomptif, chaque famille, qui a un enfant à la mammelle, doit lui

en faire hommage. On choisit parmi tous ces enfans un certain nombre, qu'on destine au service du jeune Prince; & dès qu'ils ont l'âge competant, on leur donne un emploi conforme à leurs talens: les uns passent leur vie ou à la chasse, ou à la pêche pour le service de sa table; les autres sont employés à l'agriculture, d'autres ne servent qu'à lui faire cortège. S'il vient à mourir, tous ces domestiques s'immolent avec joye, pour suivre leur cher Maître. Ils prennent d'abord leurs plus beaux ajustemens, & se rendent à la place qui est vis-à-vis du Temple, & où tout le peuple est assemblé. Après avoir dansé & chanté assez long tems, ils se passent au col une corde de poil de boeuf avec un nœud coulant; & aussitôt les Ministres préposés à cette exécution, viennent les étrangler, en leur recommandant d'aller rejoindre leur Maître, & de reprendre dans l'autre monde, des emplois encore plus honorables que ceux qu'ils occupoient en celui-ci.

Cette même cérémonie s'observe

pareillement à la mort des freres & des sœurs du grand Chef. Les femmes se font toutes étrangler pour les suivre, à moins qu'elles n'ayent des enfans à la mammelle. On en voit néanmoins qui cherchent des nourrices, ou qui étranglent elles-mêmes leurs enfans, pour ne pas perdre le droit de s'immoler.

Ce Gouvernement est héréditaire; mais ce n'est pas le fils du Chef regnant qui succede à son pere; c'est le fils de sa sœur, ou de la premiere Princesse du Sang. Cette politique est fondée sur la connoissance qu'ils ont du libertinage de leurs femmes. Ils ne sont pas sûrs, disent-ils, que les enfans de leurs femmes soient du sang Royal, au lieu que le fils de la sœur du grand Chef, l'est du moins du côté de la mere.

Les Princesses du sang n'épousent jamais que des hommes de famille obscure, & n'ont qu'un mari; mais elles ont la liberté de le congédier quand il leur plaît, & d'en choisir un autre parmi ceux de la Nation, pour-

vû qu'il n'y ait entr'eux aucune alliance. Si le mari se rend coupable d'infidélité, la Princesse lui fait casser la tête à l'instant; elle n'est point sujette à la même Loi; car elle peut se donner autant d'amans qu'elle veut, sans que le mari puisse y trouver à redire. Il se tient en présence de sa femme, dans le plus grand respect; il ne mange point avec elle, & il la salue en hurlant, comme font ses domestiques. Le seul agrément qu'il ait, est d'être exempt de travail.

C'est le grand Chef qui nomme aux Charges les plus considérables de l'Etat. Tels sont les deux Chefs de Guerre, les deux Maîtres des cérémonies pour le culte qui se rend dans le Temple; les deux Officiers qui président aux autres cérémonies qu'on doit observer lorsque des Etrangers viennent traiter de la paix; celui qui a inspection sur les ouvrages; quatre autres chargés d'ordonner les festins, dont on régale publiquement la Nation, & les Etrangers qui viennent la visiter.

Chaque année le peuple s'assemble,

pour ensemencer un vaste champ de bled d'Inde, de fèves, de citrouilles & de melons. On s'assemble de la même manière pour faire la récolte. Chaque Eté vers la fin de Juillet, le peuple se rassemble par ordre du grand Chef, pour assister au grand festin qui se donne. Cette fête dure trois jours & trois nuits. Les uns apportent du gibier, les autres du poisson. Ce sont des danses presque continuelles. Le grand Chef & sa sœur sont dans une loge élevée & couverte de feuillages, d'où ils contemplent la joye de leurs Sujets. Les Princes, les Princesses, & ceux qui par leurs emplois ont un rang distingué, se tiennent assez près du Chef, auquel ils marquent leurs respects & leurs soumissions par une infinité de cérémonies.

Rien de plus simple que les cérémonies de leurs mariages. Quand un jeune homme songe à se marier, il doit s'adresser au pere de la fille, ou à son défaut, au frere aîné; on convient du prix, qui se paye en pelleteries, ou en marchandises. Qu'une fille ait mené

une vie libertine, ils ne font nulle difficulté de la prendre, pourvû qu'ils croient qu'elle changera de conduite quand elle sera mariée. Pour ce qui est des parens de la fille, leur unique attention est de s'informer si celui qui la demande est habile chasseur, bon guerrier, ou excellent laboureur. Ces qualités diminuent le prix qu'on auroit droit d'exiger de lui pour le mariage. Quand les parties sont d'accord, le futur époux va à la chasse avec ses amis; & lorsqu'il a ou en gibier, ou en poisson, de quoi régaler les deux familles qui contractent alliance, on se rassemble chez les parens de la fille; on sert en particulier les nouveaux mariés, & ils mangent au même plat. Le repas étant fini, le nouveau marié fait fumer les parens de sa femme, & ensuite ses propres parens, après quoi tous les conviés se retirent. Les nouveaux mariés restent ensemble jusqu'au lendemain, & alors le mari conduit sa femme chez son beau-pere; il y loge jusqu'à ce que la famille lui ait fait bâtir une cabane particuliere.

Les loix permettent aux *Natches* d'avoir autant de femmes qu'ils veulent ; mais ceux du petit peuple n'en ont d'ordinaire qu'une ou deux. Les Chefs en ont davantage , parce qu'ayant le privilege de faire cultiver leurs champs par le peuple, sans lui donner de salaire, le nombre des femmes ne leur est point à charge. Ils se contentent d'envoyer querir le pere de la fille qu'ils veulent épouser ; & ils lui déclarent qu'ils la mettent au rang de leurs femmes ; des-lors le mariage est fait. Quoiqu'ils aient plusieurs femmes, ils n'en gardent qu'une ou deux dans leurs cabannes, les autres restent chez leurs parens, où ils les vont voir quand il leur plaît.

Il y a certains tems de la Lune où les Sauvages n'habitent jamais avec leurs femmes. Ils sont si peu jaloux, qu'ils prêtent quelquefois leurs femmes à leurs amis. Cette indifférence vient de la liberté qu'ils ont de changer de femmes quand bon leur semble ; cependant lorsqu'il leur est né quelque enfant de leur mariage, il n'y

a que la mort qui puisse les séparer.

Lorsque cette Nation fait un détachement pour aller à la guerre, le Chef du parti plante deux espèces de mays bien rougis depuis le haut jusqu'en bas, ornés de plumes rouges, de flèches & de cassetêtes rougis. Ces mays sont piqués du côté où ils doivent porter la guerre. Ceux qui veulent entrer dans le parti, après s'être barbouillés de différentes couleurs, viennent haranguer le Chef de guerre. Cette harangue consiste en mille protestations de service, par lesquels ils l'assurent, qu'ils sont charmés d'apprendre d'un si habile Guerrier l'art de lever des chevelures, & qu'ils ne craignent ni la faim, ni les fatigues auxquelles ils vont être exposés.

Lorsqu'un nombre suffisant de Guerriers s'est présenté au Chef de guerre, il fait préparer chez lui un breuvage, qu'on appelle *la médecine de guerre*. C'est un vomitif, composé d'une racine, qu'on fait bouillir dans de grandes chaudières pleines d'eau,

Les Guerriers, quelquefois au nombre de trois cens, s'étant assis autour de la chaudiere, on leur en sert à chacun environ deux pots. La cérémonie est de les avaler d'un seul trait, & de les rendre aussitôt par la bouche, avec des efforts si violens, qu'on les entend de fort loin.

Après cette cérémonie, le Chef de guerre fixe le jour du départ, afin que chacun prépare les vivres nécessaires pour la campagne. Pendant ce tems-là les Guerriers se rendent soir & matin dans la place, où après avoir bien dansé, & raconté en détail leurs grands exploits, ils chantent leur chanson de mort.

Mais ces braves sont si superstitieux, qu'après avoir fait toutes les cérémonies dont nous venons de parler, on les voit rompre tout-à-coup leur voyage, parce qu'ils auront (par exemple) entendu un chien aboyer d'une façon extraordinaire.

Dans leur voyage de guerre, ils marchent toujours par files; quatre ou cinq hommes des meilleurs piétons

prennent les devans, & s'éloignent de l'armée d'un quart de lieuë, pour observer toutes choses, & en rendre compte aussitôt. Ils campent tous les soirs à une heure de soleil, & se couchent autour d'un grand feu, ayant chacun son arme auprès de soi. Avant que de camper, ils ont soin d'envoyer une vingtaine de Guerriers à une demi lieuë aux environs du camp, afin d'éviter toute surprise. Jamais ils ne posent de sentinelles pendant la nuit; mais aussitôt qu'ils ont soupé, ils éteignent tous les feux. On indique un canton où ils doivent se rallier, en cas qu'ils soient attaqués pendant la nuit, & mis en déroute.

Comme les Chefs de guerre portent toujours avec eux leurs Idoles, ou ce qu'ils appellent leurs esprits, bien enfermés dans des peaux, le soir ils les suspendent à une petite perche rougie, qu'ils plantent de biais, en sorte qu'elle soit panchée du côté des ennemis. Les Guerriers, avant que de se coucher, le cassetête en main, passent les uns après les autres en dansant

devant ces prétendus esprits, & faisant de grandes menaces du côté où sont leurs ennemis.

Lorsque le parti de guerre est considerable, & qu'il entre sur les terres ennemies, ils marchent sur cinq ou six colonnes. Ils ont beaucoup d'espions, qui vont à la découverte; s'ils s'apperçoivent que leur marche soit connue, ils prennent ordinairement le parti de revenir sur leurs pas. Il n'y a qu'une petite troupe de douze ou vingt hommes qui se séparent, & qui tâchent de surprendre quelques chasseurs écartés des Villages. A leur retour, ils chantent les chevelures, qu'ils ont levées. S'ils ont fait des esclaves, ils les font chanter & danser quelques jours devant le Temple, après quoi ils en font présent aux parens de ceux qui ont été tués. Les parens fondent en larmes pendant cette cérémonie; & essuyant leurs larmes avec les chevelures qui ont été enlevées, ils se cottisent pour récompenser les Guerriers qui ont amené ces esclaves, dont le sort est d'être brûlés.

Les

Les *Natches*, comme tous les autres peuples de la Louisiane, distinguent par des noms particuliers ceux qui ont tué plus ou moins d'ennemis. Pour mériter le nom de grand tueur d'hommes, il faut avoir fait dix esclaves, ou levé vingt chevelures. Ceux qui pour la première fois ont fait un esclave, ou levé une chevelure, ne couchent point à leur retour avec leurs femmes, & ne mangent d'aucune viande. Ils ne doivent se nourrir que de poisson & de bouillie. Cette abstinence dure six mois. S'ils manquoient à l'observer, ils s'imagineroient que l'ame de celui qu'ils ont tué, les feroit mourir par sortilege; qu'ils ne remporteroient plus d'avantages sur leurs ennemis; & que les moindres blessures qu'ils recevraient leur seroient mortelles.

On a un extrême soin que le grand Chef n'expose point sa vie lorsqu'il va à la guerre. Si le cas arrivoit qu'il fût tué, les Chefs du parti, & les autres principaux Guerriers seroient mis à mort à leur retour; mais ces sortes d'exécutions sont sans exemple, par les

précautions qui se prennent, pour le préserver de ce malheur.

Cette Nation a comme toutes les autres, ses Médecins, qui sont ordinairement des vieillards, dont tout l'art consiste en diverses jongleries. Ils dansent, chantent, fument en avalant la fumée du tabac, & font des contorsions si violentes, que quoiqu'ils soient tout nus, & qu'ils doivent souffrir du froid, leur bouche est toujours écumante. Ils ont un petit panier, où ils conservent ce qu'ils appellent leurs esprits, c'est-à-dire, de petites racines de différentes especes; des têtes de hiboux, de petits paquets de poil de bêtes fauves, quelques dents d'animal, des petites pierres ou cailloux, & d'autres fariboles. Ils ne mangent presque point tout le tems qu'ils sont appliqués à la guérison de leurs malades.

Il paroît que pour rendre la santé à leurs malades, ils invoquent sans cesse ce qui est dans leur panier. On en voit qui ont une certaine racine, laquelle endort, & étourdit les serpens par son odeur. Après s'être frottés les

mains & le corps de cette racine, ils tiennent ces animaux, sans craindre leur pique qui est mortelle. D'autres incisent avec une pierre à fusil, la partie affligée du malade, puis ils en sucent tout le sang qu'ils en peuvent tirer, & en le rendant ensuite dans un plat, ils crachent en même-tems un petit morceau de bois, de paille ou de cuir, qu'ils avoient caché sous la langue, & en le faisant remarquer aux parens du malade: Voilà, disent-ils, la cause de son mal. Ces Médecins se font toujours payer d'avance. Si le malade guérit, leur gain est assez considérable; mais s'il meurt, ils sont assurés d'avoir la tête cassée par les parens, ou par les amis du mort. C'est à quoi l'on ne manque jamais; les parens même des Médecins n'y trouvent point à redire, & n'en témoignent aucun chagrin.

Il en est de même de quelques autres jongleurs, qui entreprennent de procurer de la pluie ou du beau tems. Ce sont d'ordinaire des vieillards fainéans, qui voulant se soustraire au travail que demande la chasse, la pêche & la culture

des campagnes, exercent ce dangereux métier, pour faire subsister leur famille. Vers le Printems, la Nation se cottise, pour acheter de ces jongleurs un tems favorable aux biens de la terre. Si la récolte se trouve abondante, ils gagnent considerablement; mais si elle est mauvaise, on s'en prend à eux, & on leur casse la tête. Ainsi, ceux qui s'engagent dans cette profession, risquent le tout pour le tout; du reste, leur vie est fort oisive; ils n'ont d'autre embarras que de jeûner, & de danser avec un chalumeau à la bouche, plein d'eau, & percé comme un arrosoir, qu'ils soufflent en l'air, du côté des nuages les plus épais. Ils tiennent d'une main le *Sirionet*, qui est une espee de hochet, & de l'autre, leurs esprits, qu'ils présentent au nuage en poussant des cris affreux, pour l'inviter à crever sur leurs campagnes.

Si c'est du beau tems qu'ils demandent, ils ne se servent point de leurs chalumeaux; mais ils montent sur les toits de leurs cabannes, & du bras ils font signe au nuage, en soufflant de toutes leurs forces, de ne point s'arrê-

ter sur leurs terres, & de passer outre. Lorsque le nuage se dissipe à leur gré, ils chantent & dansent autour de leurs esprits, qu'ils posent proprement sur une espece d'oreiller; ils redoublent leur jeûne; & quand le nuage est passé, ils avalent de la fumée de tabac, & présentent leurs pipes au Ciel.

Quoiqu'on ne fasse point de grace à ces Charlatans, lorsqu'on n'obtient pas ce qu'on demande, cependant, le profit qu'ils en retirent quand par hazard ils réussissent, est si grand, qu'on voit un grand nombre de ces Sauvages, qui ne craignent point d'en courir les risques. Il est à observer, que celui qui entreprend de donner de la pluye, ne s'engage jamais à donner du beau tems. C'est une autre espece de Charlatans qui a ce privilege, & quand on leur en demande la raison, ils répondent que leurs esprits ne peuvent donner que l'un ou l'autre.

Lorsqu'un de ces Sauvages meurt, ses parens viennent pleurer sa mort pendant un iour entier. Ensuite on le couvre de ses plus beaux habits, c'est-à-

dire, qu'on lui peint les cheveux & le visage, & qu'on l'orne de ses plumages; après quoi on le porte dans la fosse qui lui est préparée, en mettant à ses côtés ses armes, une chaudiere & des vivres. Pendant l'espace d'un mois, ses parens vont dès le point du jour, & à l'entrée de la nuit, pleurer pendant une demie-heure sur sa fosse; chacun nomme son degré de parenté. Si c'est un pere de famille, la femme crie: Mon cher mari, ah que je te regrette! Les enfans crient: Mon cher pere; d'autres, mon oncle; mon cousin. Ceux qui sont parens au premier degré, continuent cette cérémonie pendant trois mois; ils se coupent les cheveux en signe de deuil, ils cessent de se peindre le corps, & ne se trouvent à aucune assemblée de réjouissance.

Lorsque quelque Nation étrangere vient traiter de paix avec les Sauvages *Natches*, on envoie de Couriers donner avis du jour & de l'heure qu'ils feront leur entrée. Le grand Chef ordonne aux Maîtres de cérémonies, de préparer toutes choses pour cette grande

action. On commence par nommer ceux qui doivent nourrir chaque jour les étrangers ; car , ce n'est jamais le Chef qui fait cette dépense ; ce sont toujours ses Sujets. On nétoye ensuite les chemins , on balaye les cabannes , on arrange les bancs dans une grande salle qui est sur la butte du grand Chef, à côté de sa cabanne. Son siége qui est sur une élévation , est peint & orné ; le bas est garni de grandes nattes.

Le jour que les Ambassadeurs doivent faire leur entrée , toute la Nation s'assemble. Les Maîtres des cérémonies font placer les Princes , les Chefs des Villages , & les anciens Chefs de famille près du grand Chef. Quand les Ambassadeurs arrivent , & qu'ils sont à cinquante pas du grand Chef , ils s'arrêtent & chantent la paix. Cette ambassade est ordinairement de trente hommes & de six femmes. Six des mieux faits , & qui ont les meilleures voix ; marchent de front ; ils sont suivis des autres qui chantent pareillement , réglant la cadence avec le hochet ; les six femmes font le dessus.

Quand le Chef leur fait dire de s'approcher, ils s'avancent. Ceux qui ont les calumets, chantent & dansent avec beaucoup de légereté, tournant, tantôt autour les uns des autres, & tantôt se présentant en face; mais toujours avec des mouvemens violens & des contorsions extraordinaires. Quand ils sont entrés dans le cercle, ils dansent autour du siège sur lequel le Chef est assis. Ils se frottent de leurs calumets depuis les pieds jusqu'à la tête; puis ils vont à reculons retrouver ceux qui sont à leur suite. Alors ils chargent de tabac un de leurs calumets, & tenant du feu d'une main, ils avancent tous ensemble auprès du Chef, & le font fumer; ils poussent la première gorgée vers le Ciel, la seconde vers la terre, & les autres autour de l'orison; après quoi ils présentent, sans cérémonie, la pipe aux Princes & aux autres Chefs.

Cette cérémonie étant achevée, les Ambassadeurs en signe d'alliance, vont froter leurs mains sur l'estomac du Chef, & se frottent eux-mêmes tout le corps, puis ils posent leurs calumets devant

devant le Chef sur de petites fourches. Celui des Ambassadeurs qui est chargé particulièrement des ordres de la Nation, harangue pendant une grosse heure. Quand il a fini, on fait signe aux étrangers de s'asseoir sur des bancs rangés près du grand Chef qui leur répond par un discours d'une égale durée, ensuite le Maître des cérémonies allume un grand calumet de paix, & fait fumer les étrangers, qui avalent la fumée du tabac. Le grand Chef leur demande s'ils sont venus, c'est-à-dire, s'ils se portent bien; ceux qui l'environnent, vont les uns après les autres leur faire la même politesse; après quoi on les conduit dans la cabanne qu'on leur a préparée, & on les régale.

Le soir, au Soleil couchant, les Ambassadeurs, le calumet à la main, vont en chantant, chercher le grand Chef, & le chargeant sur leurs épaules, ils le transportent dans le quartier où est leur cabanne; ils étendent à terre une grande peau, où ils le font asseoir. L'un d'eux se place derrière lui, &

posant ses mains sur ses épaules, il agite tout son corps, tandis que les autres assis en rond par terre, chantent leurs belles actions. Après cette cérémonie, qui se fait soir & matin pendant quatre jours, le grand Chef retourne dans sa cabanne. Lorsqu'il rend la dernière visite aux Ambassadeurs, ceux-ci plantent un poteau, au pied duquel ils s'assoyent; les Guerriers de la Nation prennent leurs plus beaux ajustemens, dansent en frappant le poteau, & racontent à leur tour leurs grands exploits de guerre. Ils font ensuite aux Ambassadeurs des présens, qui consistent en des chaudieres, des haches, des fusils, de la poudre, des balles, &c.

Le lendemain de cette dernière cérémonie, il est permis aux Ambassadeurs de se promener partout le Village; ce qu'ils ne pouvoient pas faire auparavant. On leur donne alors tous les soirs des spectacles; c'est-à-dire, que les hommes & les femmes avec leurs plus belles parures s'assemblent dans la place, & dansent jusques bien

avant dans la nuit. Quand ils sont prêts à s'en retourner, les Maîtres des cérémonies leur font fournir les provisions nécessaires pour le voyage.

Tel est le génie, telles sont les coutumes singulieres des Sauvages *Natches*.



AMERIQUE SEPTENTRIONALE.
CHAPITRE IX.

Situation & bornes de la Floride ; qualités du Pays ; fruits , plantes , animaux & métaux qu'on y trouve ; mœurs , coutumes & occupations des Floridiens.

CETTE Province se nommoit autrefois *Jaquaza*. Ce fut Jean Ponce de Leon , qui l'ayant découverte le jour de Pâques Fleuri , que les Espagnols appellent *Pascua de Flores* , lui donna le nom de Floride.

Elle est située en partie sur le golfe du Mexique & en partie sur la mer du Nord , & elle s'étend depuis le 27^e. degré quarante minutes de latitude , jusqu'au trente-fixième , & depuis le deux cens quatre-vingt-septième degré de longitude jusqu'au deux cens quatre-vingt-dix-septième trente minutes. Ainsi elle a environ cent quatre-vingt-fix

lieuës du Midi au Septentrion, & autant d'Orient en Occident.

Elle est bornée au Septentrion par les montagnes de l'Apalache qui la séparent de la Louisiane; à l'Orient par la mer du Nord, au Midi par le golfe du Mexique, & à l'Occident encore par la Louisiane, dont elle est séparée par la riviere de Mobile.

L'air y est pur, serain & temperé; & l'on y sent peu de vents violens, & il n'y tombe de pluye, que lorsque le vent du Sud souffle; ce qui ne dure pas long-tems. Le Pays est plat & fertile, étant arrosé d'un très-grand nombre de ruisseaux & de rivieres. Les Floridiens sement leur mays deux fois l'année, sçavoir au mois de Mars & au mois de Juillet; au bout de trois mois ils le recueillent, & laissent reposer leurs terres le reste de l'année. Ils ne les fument point; mais pour les engraisser ils y répandent les cendres des herbes qu'ils ont brûlées. Ils ont de fort beaux & excellens melons; beaucoup de pins, de cerisiers sauvages, de groseliers, de châtaigniers, d'arbres de mastin, de

cyprès, de pruniers, de lauriers, de palmiers, de nefliers & de vignes sauvages, qui rampent sous les arbres voisins. Il y croit aussi des racines qu'ils appellent *halte* dont ils font du pain dans le besoin.

Le Pays est rempli d'ours, de cerfs, de loups, de diverses especes de chevreuils, de léopards, de chiens sauvages, de lièvres, de paons, de perroquets, de pigeons, de tourterelles, de merles, de corneilles, de faucons, de gruës, de cigognes, d'oyes sauvages, de canards, de hérons, de poules d'Indes, & de diverses especes de perdrix. Les rivières abondent en oiseaux & en poissons. Les rivages de la mer fourmillent en tout tems de moules, d'huîtres, de palourdes & de toutes sortes de coquillages. Ce que ce pays a d'incommode, ce sont les coufins & les crocodiles qui y sont en très-grand nombre, & qui ne sont que trop dangereux pour les Voyageurs.

Selon Lescarbot il y a des mines d'or dans les montagnes de l'Apalache, & il y en a aussi d'or & d'argent aux en-

virons de la riviere de Mai ; mais ce sont des trésors inutiles, les Sauvages n'ayant pas encore voulu les découvrir aux Espagnols, comme ceux du Perou & des autres contrées de l'Amérique le faisoient autrefois.

Les Floridiens sont forts & robustes & bien proportionnés. Ils naissent blancs ; mais ils deviennent d'une couleur olivâtre, à force de se frotter d'un certain onguent, qui est pour eux un fard précieux. Ils sont très-legers à la course. Leurs femmes ont soin de se peindre le corps de diverses couleurs qui ne peuvent s'effacer. Elles sont très-agiles, & nagent avec une adresse merveilleuse dans les plus grandes rivières en tenant leurs enfans d'un bras. Il y a parmi ces peuples un grand nombre d'hermaphrodites qui leur tiennent lieu de bêtes de charge, & qui sont ordinairement employés à porter les munitions de guerre & de bouche.

Les Floridiens sont naturellement vindicatifs, hardis & courageux, & aiment passionément les armes ; point de peuples qui poussent plus loin qu'

eux la lasciveté ; à ce vice ils en joignent un autre , qui est d'être de rusés voleurs. Leur occupation ordinaire est la guerre & la pêche. Leur façon de prendre des baleines est singulière , & prouve assez leur intrépidité. Dès qu'ils apperçoivent une baleine , ils se jettent dans leurs canots , & s'approchant du côté de la baleine , ils sautent dessus , & s'étant placés sur son col , ils lui enfoncent un bâton fort pointu dans un des naseaux ; l'animal furieux s'enfonce au fond de l'eau , & reparoît bientôt après au-dessus en s'agitant violemment. L'Indien cependant demeure toujours assis & ferme sur cet animal , & lui enfonce un second bâton dans l'autre narine , ce qui fait perdre entièrement la respiration à la baleine ; il se remet alors dans son canot qu'il tient attaché au côté de la baleine avec une corde , & la conduit ainsi à bord.

Ces Sauvages se nourrissent de pain & de farine de maïs & de miel , dont ils font leurs provisions , auxquels ils ajoutent des poissons secs & rotis. Leur coutume est de se retirer tous les ans

durant trois ou quatre mois dans des cabannes couvertes de feuilles de palmiers où ils se nourrissent de racines, de chair de cerfs, de paon & d'autres volailles & gibiers. Leur boisson favorite est faite du jus de certaines herbes. Ils en usent principalement lorsqu'ils vont à quelque expédition périlleuse, parce que cette liqueur a la vertu d'empêcher la faim & la soif pour vingt-quatre heures, & qu'elle fortifie extrêmement sans monter à la tête.

Ils n'épousent qu'une seule femme; mais leurs Chefs & leurs Capitaines peuvent en avoir deux ou trois. La première est la plus honorée, & ses enfans sont déclarés seuls vrais successeurs du Gouvernement.



 AMERIQUE SEPTENTRIONALE.

CHAPITRE X.

De la religion des Peuples de la Floride, de leurs Prêtres, de leurs emplois, de leur discipline, de leur habillement; cérémonies de guerre observées par les Floridiens, leurs cérémonies funébres, leurs cérémonies nuptiales; obâtiment des femmes adulteres.

L E s peuples de la Floride adorent le Soleil & la Lune, mais sans leur offrir de prieres ni de sacrifices. Toutefois ils ont des Temples, mais ils ne s'en servent que pour y enterrer ceux qui meurent, & pour y enfermer ce qu'ils ont de plus précieux. Ils adorent aussi le diable sous le nom de *Toya*, & ils tâchent de l'appaiser par toutes sortes d'hommages, parce qu'ils en sont cruellement tourmentés. *Pur-*

chas rapporte que le démon leur fait des incisions dans la chair , qu'il les effraye par des visions pour les obliger à lui sacrifier des victimes humaines. Mais il y a grande apparence que ce sont les Prêtres du démon qui ont recours à tous ces stratagèmes pour séduire ces peuples.

Le culte qu'ils rendent au Soleil consiste à le saluer lorsqu'il se leve , & à chanter des hymnes à sa louange , & à lui rendre tous les soirs le même hommage. Outre cela ils brûlent quatre fois l'année en son honneur des parfums solennels sur la montagne d'*O-lainq*. La veille de la fête les Prêtres vont en retraite sur la montagne, pour mieux se préparer à l'action solennelle du lendemain. Le peuple se contente de s'y rendre avant le jour. Tout est éclairé pendant la nuit de feux qu'on allume sur la montagne ; mais les dévots n'oseroient approcher du Temple ou plutôt de la grotte qui est dédiée au Soleil. L'accès de ce lieu de dévotion n'est permis qu'aux *Jaovas* ou Prêtres , & c'est à eux que les dévots remettent

leurs offrandes & leurs dons que ces *Jaovas* suspendent ensuite à des perches placées à chaque côté du portail. Les offrandes restent suspendues jusqu'à la fin de la cérémonie, alors ils en font la distribution conformément à la volonté du donateur.

Dès que le Soleil commence à luire, les *Jaovas* commencent à chanter ses louanges en se jettant à genoux à diverses reprises; après quoi ils jettent des parfums dans le feu sacré, qui est allumé devant la porte du Temple. Le Prêtre verse ensuite du miel dans une pierre creusée exprès pour cet usage, & qui est devant une table de pierre. Il répand auprès de la pierre beaucoup de maïs à demi brisé & dépouillé de sa peau; c'est la pâture de quelques oiseaux, qui, selon l'opinion des Floridiens, chantent les louanges du Soleil. Pendant que les Prêtres brûlent les parfums, & chantent à l'honneur de cet astre, le peuple se prosterne & fait ses dévotions. La cérémonie finit par les jeux, les danses & les plaisirs. L'essentiel de la fête s'acheve à midi.

Alors les *Jaovas* entourent la table , en redoublant les chansons & les cris de joye , & quand le Soleil commence à dorer les bords de la table , ils jettent dans le feu tout ce qui leur reste de parfums. Six *Jaovas* choisis au sort restent auprès de la table , & donnent la liberté à six oiseaux du Soleil que l'on avoit apportés dans des cages pour les faire servir à cette cérémonie. La délivrance de ces oiseaux est suivie d'une procession de dévots, qui descendent de la montagne avec des rameaux à la main , & se rendent à l'entrée du Temple où les *Jaovas* les introduisent , ensuite les pélerins se lavent le visage & les mains d'une eau sacrée.

Le Temple consacré au Soleil & à son culte par les Floridiens d'*Apalache* est une grotte spacieuse taillée naturellement dans le roc à l'Orient de la montagne ; on dit qu'elle a deux cens pieds de long, qu'elle est ovale, qu'elle s'éleve à six-vingt pieds de hauteur , & que de la voûte percée au milieu jusqu'au-dessus du terrain de la montagne , il en vient assez de jour pour éclairer cette grotte.

Quelques peuples de la Floride sacrifient leurs premiers nés au Soleil ou plutôt à leurs Souverains. Du moins est-il certain que cette cruelle cérémonie se fait en présence d'un de ces Princes ou Caciques qu'ils appellent *Paraouftis*. Pendant que la mere de l'enfant se couvre la face, pleure & gémit, & que les femmes qui l'ont accompagnée chantent & dansent en faisant un cercle, une autre femme paroît au milieu du cercle, tenant l'enfant entre ses bras, & le montrant de loin au *Paraoufti*; cette femme danse comme les compagnes & chante les louanges du *Paraoufti*. Après cela le Prêtre qui est au milieu de six Floridiens, vient écraser cet enfant. La victime doit toujours être un garçon.

Ces mêmes peuples offrent avec beaucoup de cérémonie la représentation d'un cerf au Soleil, & choisissent pour cet effet la peau du plus grand cerf qu'ils puissent trouver. Après l'avoir remplie de toutes sortes d'herbes; ils l'ornent de fleurs & de fruits, & l'élevent au sommet d'un grand arbre,

la tête tournée au Soleil levant. Cette cérémonie se fait tous les ans vers la fin du mois de Février. Elle est toujours accompagnée de prières & de chansons que le *Paraousti* & un des premiers *Jaovas* entonnent eux-mêmes à la tête des dévots. Les Floridiens demandent au Soleil qu'il lui plaise de bénir les fruits de la terre. Pour la peau du cerf elle reste exposée sur l'arbre jusqu'à l'année suivante.

Ils ont une autre fête remarquable. Le peuple s'assemble sous la conduite d'un *Paraousti* pour aller rendre ses devoirs à *Toya*. La fête se fait dans une grande place que les femmes ont ornée le jour qui précède celui de la cérémonie. Après que l'assemblée s'est formée en cercle, trois *Jaovas* peints de plusieurs couleurs depuis les pieds jusqu'à la tête, paroissent au milieu du cercle avec des tambours au son desquels ils chantent & dansent en faisant des gestes & des grimaces extraordinaires. L'assemblée répond en chœur au chant de ces Prêtres, qui, après avoir fait trois ou quatre tours de danse,

quittent brusquement la partie, & s'enfuyent dans les bois. C'est-là qu'ils vont consulter *Toya*. Cette fuite mystérieuse interrompt la dévotion, mais les femmes la continuent tout le jour par des pleurs & des hurlemens. Elles font aux bras de leurs filles des taillades & des incisions avec des écailles de moules, & jettent en l'air comme un hommage dû à *Toya* le sang qui découle de ces playes en invoquant trois fois cette Idole. Deux jours après les *Jaovas* reviennent des bois, & dansent en la même place qu'ils avoient quittée si brusquement. La danse finit par un repas, dont une abstinence de trois jours ne les met gueres en état de se passer.

Des Prêtres des Floridiens, de leurs emplois, de leur discipline, de leur habillement.

Ces Prêtres sont tout-à-la-fois & Médecins & Conseillers d'Etat du *Paraousti*; avant que d'être promûs à la prêtrise, ils doivent passer par les épreuves d'une longue discipline sous la conduite

duite des autres Prêtres, qui leur enseignent les mysteres de la religion, & pour ainsi dire préparent leurs esprits à ces idées qu'ils doivent un jour imprimer au peuple. On les exerce par le jeûne, l'abstinence, la retraite, la privation des plaisirs des sens. Cette discipline dure trois ans.

Ils portent à la ceinture un sac plein d'herbes médecinales & d'autres médicamens. Du reste ils ont l'usage des vomitifs, des sueurs & des scarifications. Ils n'essuyent point le sang qui coule des playes qu'ils ont faites. Ils le sucent avec la bouche, & souvent avec un chalumeau; quand tous ces remedes n'opèrent pas la guérison, le Médecin prescrit le bain, & si le bain ne fait rien, il expose le patient à la porte de sa cabanne, le visage tourné au Soleil levant. Le Prêtre-Médecin conjure cet Astre de rendre la santé au malade par la douce influence de sa lumiere; c'est-là la dernière ressource de l'un & de l'autre.

Ces Prêtres sont revêtus d'un manteau de peaux coupées en bandes iné-

gales. Quelquefois cet habillement est fait à la façon d'une longue robe. Alors ils l'attachent avec une ceinture de peau, d'où pend le sac qui renferme leurs remèdes. Ils ont les pieds & les bras nus, sur la tête ils portent un bonnet de peau qui finit en pointe; souvent au lieu de bonnet ils ont la tête ornée de plumes.

*Cérémonies de guerre observées
par les Floridiens.*

Nous avons dit que les Floridiens sont extrêmement vindicatifs. Pour mieux s'exciter à la vengeance, ils tiennent certaines assemblées où l'un d'eux est placé dans un lieu assez écarté. Un autre se leve & prenant un javelot à la main, va frapper le premier de toute sa force, sans que celui qui est frappé se remue en aucune façon. Ce javelot passe en d'autres mains jusqu'à ce que le blessé tombe par terre. Alors les femmes & les jeunes gens le relevent en pleurant, lui donnent à boire du *cassiné*, qui est le breuvage or-

dinaire des guerriers, & le portent dans une cabanne où l'on recommence à pleurer autour de lui. Les femmes & les filles apprêtent quelques remèdes pour la guérison du blessé, pendant que l'assemblée se rejouit, boit & chante les prouesses de ses ancêtres, & s'anime à la vengeance; toute la cérémonie est une commémoration de la mort de leurs compatriotes. Celui qu'ils blessent leur remet devant les yeux les mauvais traitemens qu'ils ont reçus de leurs ennemis; & cette vûë inspire à toute la Nation une haine irréconciliable.

Avant que de marcher à la guerre, ils assemblent un Conseil où les *Jao-vas* donnent leur avis. Il faut qu'ils aient auparavant consulté l'oracle de leur Idole. Mais il n'appartient qu'aux guerriers de boire du cassiné, & l'on n'en boit qu'après avoir donné des preuves de sa valeur.

Avant que de faire une expédition le *Paraoussi* se tourne du côté du Soleil, le conjure de lui être favorable, & prenant de l'eau dans une écuelle de

bois, après avoir fait plusieurs imprécations contre l'ennemi, il jette cette eau en l'air de maniere qu'elle retombe en partie sur les guerriers. *Puissiez-vous*, leur dit-il en même tems, *répandre de cette façon le sang de vos ennemis*. Il prend une seconde fois de l'eau, la répand sur le feu qui est à côté de lui, & s'adressant aux mêmes guerriers : *Puissiez-vous*, ajoute-t-il, *détruire nos ennemis avec autant de promptitude que j'éteins ce feu*. Des cris effroyables, & des grimaces expressives accompagnent ces deux actions.

Le Prêtre qui a été consulté trace un cercle de figures inconnuës au milieu duquel il s'enferme. Après un quart d'heure d'agitation, de grimaces & de contorsions, il perd cette attitude forcée. Le Dieu abandonne son Ministre, qui se relevant tout étourdi va rendre compte au *Paraousti* du succès de la conférence spirituelle, lui déclare le nombre de ses ennemis, la maniere dont ils sont campés, & le succès de l'expédition.

Ils enlèvent le crâne & la chevelure.

à leurs ennemis, & pendent à des perches dressées exprès les bras & les jambes de ceux qu'ils ont tués à la guerre. Ils font une assemblée autour de ces perches pour écouter les malédictions qu'un *Jaova* prononce contre l'ennemi. Trois hommes sont à genoux devant le Prêtre, qui tient une petite Idole à la main. Un de ces trois hommes bat la mesure sur une pierre avec sa massue, & répond aux imprécations du Prêtre, pendant que les deux autres chantent au bruit de leurs calebasses.

Les femmes de ceux qui sont morts à la guerre vont implorer l'assistance du *Paraousti*. Elles se présentent à lui baignées de larmes. Que ce soit adresse ou sincérité, l'on ne doit pas douter que ces larmes n'excitent puissamment la vengeance des guerriers. Les hermaphrodites servent à transporter les malades & les blessés. Ces hermaphrodites portent les cheveux longs, comme les femmes, & sont l'objet du mépris des guerriers.

Cérémonies funébres des Floridiens.

Les Floridiennes vont pleurer & gémir sur les tombeaux de leurs maris défunts, & pour dernier témoignage de la tendresse conjugale, ces veuves désolées se coupent entièrement les cheveux, & les sement sur ces tombeaux; & ce qui est à observer, c'est qu'elles ne peuvent se remarier qu'après que leurs cheveux sont revenus à leur première longueur, c'est-à-dire, lorsqu'ils passent les épaules.

Ils ensevelissent leurs *Paraouftis* avec toute la magnificence qu'ils peuvent imaginer. Le tombeau est entouré de fleches plantées en terre par la pointe. On met au-dessus de ce monument la coupe qui ser voit à ce Souverain. Trois jours se passent en jeûnes & en pleurs sur son tombeau. Les *Paraouftis* ses alliés viennent le pleurer avec les mêmes cérémonies. On se rase la tête pour l'amour de lui. Enfin des pleureuses de profession le pleurent trois fois le jour pendant six mois, le matin, à midi & le soir. On brûle tout ce

qu'il a possédé dans sa vie, & le même usage s'observe à la mort des Prêtres. On les ensevelit dans leurs maisons; après quoi l'on brûle la maison & les effets du défunt. *Purchas* dit que les peuples de la Floride après avoir brûlé ces corps sacrés, en réduisent les os en poudre & les donnent à boire un an après aux proches parens des défunts. Quelques Floridiens enterrent avec leurs Souverains des esclaves tout en vie pour les aller servir dans l'autre monde.

Ceux d'*Apalache* embaument les corps de leurs parens & amis défunts. Ils les laissent à-peu-près trois mois dans le baume, après quoi ces corps désechés par la force des drogues aromatiques sont revêtus de belles peaux & mis dans des cercueils de cedre. Les parens gardent le cercueil chez eux l'espace de douze Lunes entières, ensuite on le porte à la forêt voisine, & l'on enterre le défunt au pied d'un arbre. Ils en usent plus noblement encore à l'égard de leurs *Paraoustis*. Après les avoir embaumés, revêtus de leurs ornemens, parés de plumes & de coliers,

on les garde trois ans dans l'appartement où ils sont morts, & pendant ce tems-là ils sont enfermés dans des cercueils de cédre; ce terme étant expiré, on les porte au tombeau de leurs prédecesseurs, qui se trouve au pied de la montagne d'*Olainq*; on les descend dans une grotte, dont on ferme l'ouverture avec de gros cailloux, & l'on pend aux branches des arbres voisins du tombeau, les armes dont ils se servoient à la guerre, comme autant de témoignages de leur valeur. Les plus proches parens plantent un cédre auprès de la grotte, & l'entretiennent avec soin à la gloire du défunt. Si l'arbre meurt on lui en substitue aussitôt un autre.

Les Apalachites croient l'immortalité de l'ame, & que ceux qui ont bien vécu sont portés au Ciel & placés entre les Etoiles. Ils assignent la demeure des méchans dans les précipices des hautes montagnes du Nord, parmi les ours, au milieu des neiges, des glaces & des frimats.

Les Indiens de la Caroline croient

la transmigration des ames ; & quand il meurt quelqu'un parmi eux, on enterre avec lui des provisions & quelques ustenciles pour le besoin.

*Cérémonies nuptiales des Floridiens ,
éducation de leurs enfans , châtiment
des femmes adulteres.*

Les Indiens de la Floride n'épousent d'ordinaire qu'une femme qui est obligée de garder la fidélité à son mari. Pour les Grands du Pays, ils se dispensent de l'usage, qui ne permet qu'une femme au peuple. Ils en prennent autant qu'ils veulent ; mais il n'y en a qu'une de légitime, & les autres ne sont que des concubines.

Les Apalachites ne se marient pas hors de leurs familles. Il leur est permis de contracter mariage dans tous les degrés qui sont au-dessous de frere & de sœur.

Ces derniers peuples donnent à leurs enfans mâles les noms des ennemis qu'ils ont tués, ou des Villages qu'ils ont brûlés, ou des prisonniers qui

sont morts à leur service. Pour les filles, elles portent ceux de leurs meres ou de leurs grand - meres décedées ; car ils observent que deux personnes de la famille ne portent pas le même nom. On assure que les maris n'ont point de commerce avec leurs femmes depuis qu'elles se trouvent enceintes jusqu'à ce qu'elles soient accouchées, & qu'ils ne mangent pas même de ce qu'elles ont touché pendant le tems de leur grossesse.

Les Floridiens des environs de *Panues* se marient tard ; & cependant on assure qu'à dix à 12 ans, les filles ne le sont plus que de nom. Les femmes des Isles *Lucayes* portent pour la bienséance un tablier de coton ; & les filles ne le prennent que quand elles sont en âge de devenir femmes.

Les peuples de la Floride ont une loi qui ordonne sur peine de la vie, que si quelqu'un a des indices suffisans pour croire qu'une femme soit adultère, il doit la dénoncer au Cacique, ou en son absence aux Juges du lieu. En conséquence de cette dénonciation

on informe contre la personne accusée, & on s'en laisît, si elle se trouve coupable. A la premiere fête tout le Village s'assemble & se range en haye. La femme coupable est amenée, & les Juges déclarent à son mari qui est présent qu'elle est convaincuë de mauvaise vie, & lui ordonnent de la traiter selon la rigueur des loix. Le mari la dépouille alors toute nuë & la rase; châtiment honteux parmi les Indiens de l'Amérique; & pour marque qu'il la répudie, il se retire avec les habits de sa femme, & l'abandonne au pouvoir des Juges. Deux de ceux-ci commandent aussitôt à la criminelle de passer devant ceux qui sont en haye, & d'aller déclarer son crime aux deux autres Juges qui se sont placés à l'autre extrêmité de la haye. Elle obéit & après s'être avouée coupable, elle retourne vers ses premiers Juges; mais pendant tout ce trajet les assistans se font un plaisir & un devoir de la siffler & de l'accabler d'injures. Le peuple qui la voit toute nuë lui jette des mottes de terre, de la paille, des morceaux de nattes & autres

choses semblables. Après avoir effuyé toutes ces avanies, elle est bannie de la contrée & remise entre les mains de ses parens, qui la couvrent d'une mante, & l'emmenent hors de la Province, en prenant bien garde qu'elle ne soit vûë d'aucun Indien du Pays.

Dans la Province de Tascalvea la Loi est encore plus sévère, puisqu'elle permet à un Indien dont la femme est convaincuë d'adultere, de lui ôter lui-même la vie; pour cet effet, il la mène hors du Bourg, l'attache à un arbre, ou à un pieu, qu'il fiche en terre, & la tuë à coups de flèches.



AMERIQUE SEPTENTRIONALE.

CHAPITRE XI.

Situation & bornes de la Virginie ; fertilité du Pays ; mœurs, coutumes, usages, gouvernement des Virginiens.

LA Virginie fut le premier Pays que découvrit Jean Verrazzan, & dont il prit possession au nom de François I. Roi de France. Il la nomma *Mocosa* ; mais les François ne la posséderent pas long-tems. Dès l'an 1583, il s'étoit formé à Londres une Compagnie de Noblesse & de Marchands, pour faire des établissemens avantageux à la Nation. Ils avoient consacré à ce dessein de grandes sommes, & obtenu de la Reine une Patente du 25 Mars 1584, portant permission d'occuper, peupler & posséder en toute propriété, pour eux & pour leurs heritiers, les terres & pays, qu'ils

pourroient découvrir, & qui se trouveroient n'appartenir à aucun Prince Chrétien. En vertu de cette Patente, ils firent partir dès le mois d'Avril, sous la direction de Walter Lawleigh, deux gros navires qui allerent aux Canaries, aux Antilles, aux Golfes du Mexique, & enfin à la Floride. Le Pays qu'ils découvrirent fut nommé *Virginie* à cause de la Reine Elisabeth qui n'avoit point voulu se marier; quelqu'un qui n'avoit pas une haute idée de la chasteté de cette Princesse, a dit depuis que l'on avoit choisi en cette occasion, la plus douteuse de ses qualités. Les Anglois appelloient alors *Virginie* toute cette côte, ce ne fut que long-tems après que l'on en détacha divers Pays, auxquels on donna des noms particuliers à mesure qu'on les peuploit, & que l'on y formoit un nouveau Gouvernement.

La *Virginie* est bornée au Septentrion par la Pensilvanie & par la nouvelle York; à l'Orient par la mer; au midy par la Caroline; & à l'Orient par la Louisiane.

L'air y est très-sain, & presque aussi temperé qu'en France & qu'en Angleterre. Si l'Eté y est plus chaud, cette plus grande chaleur est temperée par des vents frais qui soufflent régulièrement. La terre est si fertile qu'elle n'a pas besoin d'être fumée; il suffit d'en arracher les herbes, & d'en remuer la surface avec des fourches ou des bâtons pointus, avant que de l'ensemencer, & c'est là l'occupation des femmes. Les Virginiens recueillent du maïs de différentes sortes & de diverses couleurs; un seul grain de maïs en produit jusqu'à deux mille; & un grain de froment rend jusqu'à quarante épis. Ils ont des vignes naturelles, & de deux sortes de raisins, différentes sortes de noix & de glands, dont ils font de fort bonne huile; il y a une espece de gland dont ils font du pain, de même que de plusieurs racines qui sont particulieres au Pays; on y trouve de toutes sortes de légumes, une grande quantité d'arbres fruitiers, & d'excellent tabac; mais ce qui fait la principale richesse de cette Province,

c'est une certaine plante , dont les feüilles ont un pied de large sur deux de long , & dont on tire une espece de foye avec laquelle on fait de très-belles étoffes en Angleterre. Enfin , on y recueille de la poix-refine & différentes fortes de gommes ; l'on y a trouvé une mine d'alun de roche , & quelques autres de fer & de cuivre.

Les forêts sont peuplées d'une quantité prodigieuse de cerfs , d'ours noirs , de lézards , de renards , de chats sauvages , d'écureuils , de civettes ; on y trouve aussi un grand nombre de paons , de perdrix , de grues , de herons , d'éperviers , d'oyes , de canards , & de faucons gris & blancs.

La mer & les rivieres y fourmillent de toutes sortes de poissons , particulièrement d'esturgeons , de harangs , de truites , de rayes , d'écrevisses , d'huitres , de moules , de coquilles de mer , & de tortuës.

Les rivieres les plus considerables de la Virginie sont celles de *Tappahannock* & de *Pouvatan* , & l'on y remarque la baye de *Chesapeack* , qui s'y en-

fonce dans les terres du Midy au Septentrion, & qui a environ cinquante lieues de profondeur sur sept de largeur en de certains endroits, dix en d'autres, & douze dans les plus étendus.

On divise ce Pays en deux parties; la premiere, qui est au Midy, se nomme *la Virginie-propre*, & la derniere, qui est entre celle-ci, la Pensilvanie & la nouvelle Yorck, s'appelle *le Maryland*. La Ville de *Jamestevon* (*Jacobopolis*) située vers la mer, sur la riviere qui coule dans la Virginie-propre, est la Capitale de toute la Virginie; & la Ville de *Saint-Mary*, située dans la baye de *Chesapeack*, vis-à-vis de la riviere qui traverse le *Maryland*, est la Capitale de la Province de ce dernier nom.

Les Virginiennes ont les yeux petits, & néanmoins agréables, le nez large & plat, le front fort petit, & la bouche très-grande; leur plus grand divertissement est de se promener à la campagne, & le long des rivieres, & d'y prendre le plaisir de la chasse &

de la pêche. Lorsqu'elles paroissent en public, elles ont les bras croisés, & sont couvertes d'une peau qui leur pend depuis le nombril, & qui ne descend pas jusqu'aux genoux; elles coupent leurs cheveux de devant, & laissent flotter ceux de derriere sur leurs épaules; elles ont une petite couronne sur la tête, & portent au col une chaîne peinte ou marquée de divers points; elles ont aussi des pendans faits de grosses perles, ou de quelque petit os bien poli. Les filles les plus qualifiées ne sont point parées autrement; mais par un principe de pudeur & de modestie, elles ont soin de tenir leurs mains sur leurs épaules, pour ne point découvrir leur gorge.

Les Virginiens tirent de leurs racines diverses couleurs dont ils teignent leurs cheveux, les peaux de cerfs qui leur servent d'habits, de même que leurs nattes; ils s'en frottent aussi le visage, ce qui leur donne une figure effroyable. Leurs Chefs laissent croître leurs cheveux qu'ils nouent sous leurs oreilles; ils se rasent cependant

depuis le front jusqu'au derriere de la tête, & forment de leurs cheveux une espece de crête de coq, sur laquelle ils placent quelque belle plume, & ils mettent à chaque côté de l'oreille une plume plus courte; leurs oreilles sont encore ornées de grosses perles, ou du pied de quelque grand oiseau; ils se font aussi une gloire de peindre leur visage, leur menton, & le corps même, sans en excepter les cuisses; ils portent des coliers de perles, ou de petites balles de cuivre, qu'ils regardent comme un ornement charmant; leur habillement consiste en une peau de quelque bête sauvage, qu'ils ajustent de telle façon que la queue leur pend toujours par derriere; ils tiennent d'une main une arc bandé, & de l'autre une fleche, pour montrer qu'ils sont toujours prêts à se défendre; mais ce qu'il y a de singulier, c'est qu'ils marchent armés de la même façon, lorsqu'ils vont à quelque expedition militaire, & lorsqu'ils vont à quelque festin solemnel.

Les naturels de la Virginie sont:

gouvernés par des Seigneurs qu'ils appellent *Werowances*. Les plus considerables de ces Seigneurs ont chacun quatre, six, ou huit Villes dans leur Gouvernement; & les autres n'en ont qu'une ou deux; au reste, chaque Ville n'est composée que de trente maisons ou cabannes; la Justice y est très-sévere, & y est observée avec beaucoup de régularité; chaque Habitant porte au dos une marque qui fait connoître de quel Pays il est, & quel est le Seigneur à qui il appartient.



AMERIQUE SEPTENTRIONALE.

CHAPITRE XII.

De la Religion des Virginiens ; de leurs Prêtres, & de leurs Devins ; de leurs Fêtes, de leurs dévotions, de leurs danses, & de leurs cérémonies de paix & de guerre ; de leurs cérémonies nuptiales, & de leurs cérémonies funébres.

L'IDOLE que les Virginiens révèrent particulièrement, est appelée *Kiwasa* ; ils la représentent souvent avec une pipe à la bouche. La vérité est qu'un Prêtre se cache derrière l'Idole, & fume adroitement pour elle ; l'obscurité où le Dieu habite ne permettant pas qu'on distingue le fumeur, ni que le peuple se voyant trompé, perde le respect qu'il doit aux Directeurs de sa religion.

Kiwasa se manifeste souvent par des

oracles ou par des visions. On le consulte pour la chasse & pour des objets de moindre importance. Comme chez eux un caprice est l'effet de l'inspiration du Dieu, si dans le tems qu'ils vont à la chasse, il leur vient dans l'esprit de jouer, ils se déterminent au jeu, parce qu'ils croient que leur Dieu leur ordonne ainsi; lorsqu'il est nécessaire de l'évoquer, quatre Prêtres se rendent au Temple du Dieu, & le conjurent par le moyen de certaines paroles qui sont inconnues au peuple. Alors Kiwasa se déguise sous la figure d'un bel homme; orne le côté gauche de sa tête d'une touffe de cheveux, qui lui descend jusqu'aux talons, & paroissant en cet état au milieu de l'air, prend aussitôt le chemin du Temple. D'abord il s'y promene avec agitation; mais il se calme un moment après, & fait appeller les autres Prêtres. L'assemblée étant formée il lui déclare sa volonté, après quoi il reprend le chemin du Ciel.

Les Virginiens honorent aussi le Soleil dès la petite pointe du jour; les dé-

vots de l'un & de l'autre sexe vont à jeun se laver dans une eau courante; l'ablution dure jusqu'à ce que le Soleil paroisse, & même les enfans âgés de dix ans sont obligés à cet acte religieux. Quand le Soleil est sur l'horison, on lui offre du tabac.

Ces Idolâtres n'épargnent ni les offrandes, ni les sacrifices à leurs Dieux, & le plus léger sujet de crainte leur fournit l'occasion de faire fumer la graisse ou le tabac en l'honneur des Divinités qu'ils croient toujours prêtes à les accabler; s'ils entreprennent un voyage, ils brûlent du tabac pour obtenir l'assistance du Soleil; s'ils traversent un lac ou une rivière, ils y jettent du tabac ou même ce qu'ils ont de plus précieux pour obtenir un heureux passage de l'esprit qu'ils croient présider en ces lieux.

Ces peuples reconnoissent un Dieu bienfaisant, qui demeure dans les cieux, & dont les influences benignes se répandent sur la terre; il est éternel, souverainement heureux, souverainement parfait, souverainement

tranquille, & qui pis est, souverainement indifférent. Il répand ses biens sur les hommes sans choix, sans distinction, & sans s'embarasser de leurs affaires. Il les abandonne entièrement à leur franc arbitre, tandis qu'il reste dans une indolence, d'où le culte qu'on lui rend n'est pas capable de le tirer. Il est donc inutile de le prier, puisque rien n'est capable de le toucher. Voilà, comme l'on voit, un système très-mal lié.

Quelques autres peuples de la Virginie croient que Dieu qu'ils supposent éternel ayant résolu de créer le monde, créa d'abord une classe de Dieux subalternes, qu'il établit ensuite pour gouverner l'Univers, après avoir emprunté leur secours à le créer; après cela, il créa le Soleil, la Lune & les étoiles; ceux-ci sont d'un rang inférieur aux autres Dieux. La première chose que les Dieux créèrent ce fut l'eau. Ils en tirèrent toutes les créatures, tant visibles qu'invisibles. La femme fut formée avant l'homme; elle devint enceinte d'un de ces Dieux.

Dieux-Créateurs. Voilà l'origine du genre humain.

Des Devins & des Prêtres des Peuples de la Virginie.

L'habit des Prêtres est une espèce de juppe de femme plissée, qu'ils mettent autour du col, & qu'ils attachent sur l'épaule droite; mais ils tiennent toujours un bras dehors pour s'en servir en cas de besoin. Ce manteau est arrondi par le bas, & ne va que jusqu'au milieu de la cuisse; on le fait de peaux, bien préparées, & mollettes, avec la fourrure en dehors.

Ces Prêtres ont la tête rasée de près, excepté sur le sommet, où ils laissent une crête déliée, qui va depuis le haut du front jusqu'à la nuque du col, & sur le haut même du front. Ils laissent sur le haut du front une bordure de cheveux, qui soit par leur force naturelle, soit par la roideur que leur donnent la graisse & les couleurs dont ils les planent, deviennent hé-

rissés & s'avancent en dehors comme la corne d'un bonnet.

Les Magiciens ou Devins coupent aussi leurs cheveux ras, & ne laissent qu'une crête. Ils portent sur l'oreille la peau d'un oiseau dont le plumage est obscur, & ils se barbouillent avec de la suye ou quelque autre chose de cette nature, de même que les Prêtres. Par modestie ils pendent à leur ceinture la peau d'une loutre, dont ils font passer la queue entre leurs jambes; ils y attachent aussi une poche qui s'appuye sur la cuisse, & dont le dessous est orné de quelques longues franges ou d'éguillettes.

Les Virginiens ont un respect particulier pour leurs Prêtres; tout ce qu'ils disent passe pour des oracles; ils vivent souvent séparés de la société des hommes dans les bois ou dans des huttes écartées; ils ne se donnent aucune peine pour fournir à leur subsistance, parce qu'on a grand soin de leur apporter de quoi vivre. Or le Devin est l'associé des Prêtres, non-seulement à l'égard des frandes,

mais aussi pour les profits qui en reviennent, & quelquefois ils officient l'un pour l'autre.

Le service religieux se fait en une langue générale, qui n'est entendue que des principaux de la Nation, & répond en quelque manière au latin.

Il y a bien des occasions où les Virginiens employent les enchantemens, ils n'épargnent pas non-plus les sacrifices à l'esprit malin; ils lui offrent à chaque saison de l'année, les prémices de leurs fruits, des oiseaux, du poisson, du bétail, des plantes, des racines. Ils renouvellent leurs offrandes toutes les fois qu'ils ont quelque grand succès à la guerre, à la chasse, ou à la pêche. Ces Devins se mêlent aussi de conjurer les orages, & pour cet effet, ils se rendent au bord de l'eau, s'adressent à elle par des cris affreux, accompagnés d'invocations & de chants, après quoi ils jettent au milieu de l'eau du tabac, des morceaux de cuivre & autres semblables bagatelles, pour appaiser la Divinité qui y préside.

*Des Fêtes & des Dévotions,
& des Danses des Virginiens.*

Il ne paroît pas que ces peuples aient un tems fixe, ni certains jours destinés à célébrer leurs Fêtes; mais ils se reglent pour cela sur les différentes saisons de l'année. Par exemple, ils célèbrent un jour à l'arrivée de leurs oiseaux sauvages; un autre au retour de la saison de la chasse, & pour la maturité des fruits: Mais la plus grande de toutes leurs Fêtes est au tems de la moisson; ils employent alors plusieurs jours à se divertir, & mettent en usage la plupart de leurs divertissemens, comme les danses guerrieres, & les chansons héroïques.

Au retour de la guerre, ou après avoir échappé de quelque danger, ils allument des feux & se réjouissent auprès, tenant chacun sa gourde ou sa sonnette à la main; hommes, femmes & enfans dansent souvent pêle-mêle. autour de ces feux, il semble même

que ce soit en cela que consiste leur principale dévotion.

En général, leurs dévotions ne sont que des airs de joye mêlés de danses & de chansons, excepté qu'en tems de tristesse & d'affliction, ces cris de joye sont convertis en hurlemens; les Prêtres président à la dévotion, parés de leurs habits sacerdotaux, qui sont entr'autres la gourde, cette jupe dont nous avons parlé, & des peaux de serpens ou de belettes, dont les queuës s'attachent proprement sur le sommet de la tête en guise de tiare. Ces Prêtres commencent le chant & font toujours l'ouverture de l'exercice religieux, souvent ils y ajoutent les conjurations magiques, dont une partie des mysteres est renfermée dans ces chants dont nous venons de parler; le bruit, les gestes, les grimaces, tout contribue à rendre ces conjurations affreuses.

Ils ont deux sortes de danses. Dans la premiere, ils dansent seuls ou tout au plus en petit nombre; mais ils n'ont aucun égard au tems ni à la figure;

ceux qui sont assis en cercle sur le pavé, chantent à toute outrance, & secouent les sonnettes; les danseurs chantent quelquefois eux-mêmes, lancent des regards terribles & menaçans, frappent des pieds contre terre, & font mille postures & mille grimaces. L'autre danse où il y a grand nombre d'acteurs, se fait en rond, autour d'un cercle planté de pieux, ou tout autour d'un feu qu'ils allument dans une place commode; chacun y paroît avec la sonnette, ou l'arc & la flèche à la main; ils se couvrent aussi de feuillages, s'ajustent de la manière la plus bizarre qu'ils se puissent imaginer, & dansent dans cet équipage; quelquefois ils mettent trois jeunes hommes au milieu du cercle; tous les soirs ils se procurent le même divertissement: Ainsi, c'est-là une espece de bal qui revient tous les jours.

*De leurs Cérémonies de paix
& de guerre.*

Lorsqu'ils doivent recevoir des

Etrangers, le *Werowance*, ou Chef de la Nation, accompagné de ses gens, va au-devant d'eux, les prie de s'asseoir sur des nattes que ses gens portent exprès, & les invite en même-tems à la cérémonie du calumet, laquelle est suivie d'une petite conversation. Après cela on se rend à la demeure du *Werowance*, qui ordonne de leur laver les pieds, les regale & leur donne ensuite un divertissement composé de chansons & de danses grotesques. Quand il est heure de se coucher, on choisit deux jeunes filles des plus belles qui se trouvent, pour avoir soin de l'Ambassadeur ou des principaux Etrangers. Ces filles le deshabillent, & d'abord qu'il est au lit, elles s'y glissent doucement une de chaque côté; elles croiroient même violer les droits de l'hospitalité, si elles ne satisfaisoient à tous ses désirs, & leur réputation souffre si peu de cette complaisance, que les autres filles leur portent envie; cela ne s'observe qu'à l'égard des Etrangers de la première distinction. Lorsque la paix

est concluë, ils enterrent un *Tomahawk*, pour témoigner que toute inimitié est éteinte, c'est ce que les Canadiens appellent *enterrer la hache*. Ils plantent un arbre sur le *Tomahawk* pour montrer que l'amitié va fleurir entr'eux comme un arbre.

Lorsqu'on est sur le point de faire la guerre, le *Werowance* consulte les Prêtres & les Devins, assemble les principaux de la Nation, & tient un conseil général. Les jeunes gens se peignent tout le corps de diverses couleurs entre-mêlées; par exemple, ils se barbouillent de rouge la moitié du visage, & l'autre moitié de noir ou de blanc; ils font de grands cercles de différentes couleurs autour de leurs yeux, avec des moustaches monstrueuses, & mille autres figures grotesques sur tout le reste du corps. Pour se rendre plus terribles, ils sement des plumes, du duvet, ou du poil de quelque bête, sur la peinture toute fraîche. En cet équipage ils se rendent au Conseil; ils commencent à danser avec les flèches ou le *Tomahawk* à la main; ils chantent

chantent en même-tems les proüesses de leurs ancêtres, & font avec leur Tomahawk, des signes qui marquent qu'ils vont faire un terrible carnage de leurs ennemis; ils ne se battent guères en pleine campagne, ils tâchent de surprendre leurs ennemis & de les détruire à la faveur de quelque embuscade. Une de leurs Idoles marche avec eux à la guerre; ils chantent en marchant au combat.

*Cérémonies nuptiales, & Cérémonies
funébres des Virginiens.*

Les Indiens de la Virginie regardent le mariage comme une action fort solennelle, ce qui n'empêche cependant pas que le mari & la femme ne se quittent quelquefois lorsqu'ils ne vivent pas de bonne intelligence ensemble; les Parties ont alors la liberté de se remarier, chacun prend les enfans qu'il aime le plus, & si les Parties intéressées ne sont pas d'accord sur cet article, on sépare les enfans en nombre égal, & l'homme choisit le premier.

Les Virginiens passent pour être jaloux de leurs femmes, & c'est apparemment par un effet de cette jalousie qu'il excluent de la Couronne les enfans de leurs Souverains, & la transportent à son frere naturel, s'il en a quelqu'un, ou à son défaut, aux enfans de la sœur aînée, parce que le côté de la femme leur paroît toujours le plus sûr; mais le mâle au même degré succede préféablement aux femmes, quoique celles-ci soient préférées aux mâles qui se trouvent dans un degré plus éloigné.

Les Prêtres Virginiens guérissent par les sueurs, les maladies causées par un froid subit, ou par des chaleurs excessives. Ils sucent les apostumes, ils scarifient les playes, ils appliquent le feu aux tumeurs par le moyen d'une buchette de bois léger, qui réduite en charbon brûle comme un fer chaud. Avec l'autre extrémité de la buchette, ils percent la chair, où il se fait une playe, qu'ils tiennent ouverte jusqu'à ce que la mauvaise humeur en soit sortie; ils font aussi un petit cone avec

une espece de bois pourri , en appliquant la base sur la partie affectée , & y mettant le feu jusqu'à ce que tout soit brûlé , & qu'il ait formé un véritable cautere.

Les Virginiens conservent religieusement les corps de leurs Rois & de leurs Chefs , & voici comment ils s'y prennent ; ils fendent d'abord la peau tout le long du dos , & l'arrachent toute entiere , s'il est possible ; ils décharnent ensuite les os sans offenser les nerfs , afin que les jointures puissent rester ensemble. Après avoir fait secher les os au Soleil , ils les remettent dans la peau qu'ils ont eu soin de tenir humide avec un peu d'huile ou de graisse , ce qui la garantit de la corruption. Lorsque les os sont bien placés dans la peau , ils en remplissent adroitement les vuides avec du sable très-fin , & ils la recousent , enforte que le corps paroît aussi entier que s'ils n'en avoient pas ôté la chair. Ils portent le cadavre ainsi préparé dans un lieu destiné à cet usage. Ils l'y étendent sur une grande planche nattée ,

qui est à quelque élévation du sol, & ils le couvrent d'une natte pour le garantir de la poussiere. La chair qu'ils ont tirée du corps est exposée au Soleil sur une claye, & quand elle est tout-à-fait seche, ils l'enferment dans un panier bien cousu, & la mettent aux pieds du cadavre; ils placent dans ces tombeaux une Idole de *Riwasa* qui, à ce qu'ils prétendent, a soin de garder ces corps; un Prêtre se tient jour & nuit dans ce mausolée, auprès d'un feu allumé.

Les particuliers sont ensevelis dans des fosses assez profondes; après les avoir enveloppés de peaux ou de nattes, on pose sur des bâtons les corps enveloppés de la sorte, l'on y ajoute leurs principaux effets, & l'on couvre tout cela de terre. Après la sépulture du corps les femmes mettent leur visage en deuil; car c'est ce qu'on peut dire de la couleur dont elles le peignent par le moyen du charbon noir détrempé dans l'huile. En cet état elles hurlent & lamentent vingt-quatre heures de suite.

Ils croyent l'immortalité de l'ame ; leur enfer est une grande fosse qu'ils placent à l'extrêmité de l'Univers au Soleil couchant. Ils placent aussi leur paradis au Soleil couchant derriere les montagnes. C'est-là que les Bienheureux couronnés de plumes, le visage barbouillé de couleurs bizarres, avec cela possesseurs de certaines bagatelles dont les plus considerables sont le tabac & la pipe, dansent & chantent avec leurs ancêtres. Tel est l'objet de leur immortalité ; c'est bien peu de chose sans doute, & cependant ils en excluent la populace ; il n'y a chez eux de résurrection que pour les Prêtres, & pour les Grands.



CHAPITRE XIII.

Description de la Californie. Caractere, mœurs & occupations des Habitans de cette Isle. Plantes, fruits & animaux singuliers qui s'y trouvent.

IL y a dans la Californie, comme dans les plus beaux Pays du monde, de grandes plaines, d'agréables vallées, d'excellens pâturages en tout tems pour le gros & le menu bétail, de belles sources d'eaux vives, des ruisseaux & des rivieres dont les bords sont couverts de saules, de roseaux, & de vignes sauvages.

Pendant l'Eté, les chaleurs y sont grandes le long des côtes, & il y pleut rarement; mais dans les terres, l'air est plus temperé, & le chaud n'y est jamais excessif. Il en est de même de l'hyver à proportion. Dans la saison des pluyes, c'est un déluge d'eau. Quand elle est passée, au lieu de pluyes, la rosée le

trouve si abondante tous les matins, qu'on croiroit qu'il eût plu; ce qui rend la terre très-fertile. Dans les mois d'Avril, de May & de Juin, il tombe avec la rosée une espece de manne qui se congele, & qui s'endurcit sur les feuilles des roseaux; elle est un peu moins blanche que le sucre; mais elle en a toute la douceur.

Les rivieres sont fort poissonneuses; & on y trouve sur tout beaucoup d'écrevisses, qu'on transporte en des especes de réservoirs d'où on les tire dans le besoin. Il y a aussi beaucoup de ces fruits que les Espagnols appellent *Xicarnés*, & qui sont de meilleur goût que ceux que l'on mange dans tout le Mexique. Ainsi, on peut dire que la Californie est un Pays très-fertile. On trouve sur les montagnes pendant toute l'année, & presque dans toutes les saisons, de grosses pistaches de diverses especes, entr'autres celles que les *Chinois*, qui sont les naturels du Pays, appellent *palo-sancto*. L'arbre porte beaucoup de fruit, & l'on en tire d'excellent encens.

Si ce Pays est abondant en fruits, il ne l'est pas moins en grains. Il y en a de quatorze sortes, dont ces peuples se nourrissent. Ils se servent aussi des racines des arbres & des plantes, entr'autres de celle d'*yguea*, pour faire une espèce de pain. Il y vient des chervis excellens, une espèce de fesseoles rouges dont on mange beaucoup, des citrouilles, & des melons d'eau d'une grosseur extraordinaire.

Le Pays est si bon, qu'il n'est pas rare que beaucoup de plantes portent du fruit trois fois l'année. Ainsi, avec le travail qu'on apporteroit à cultiver la terre, & un peu d'habileté à sçavoir ménager les eaux, on verroit tout le Pays extrêmement fertile; il n'y a ni fruits ni grains qu'on n'y cueillit en très-grande abondance.

Outre plusieurs sortes d'animaux, qui nous sont connus, qu'on trouve ici en grande quantité, & qui sont bons à manger, comme des cerfs, des lièvres, des lapins, & autres, il y a de deux sortes de bêtes fauves, qui sont inconnues en Europe. On les appelle *des mau-*

mons, parce qu'elles ont quelque chose de la figure des nôtres. La première espèce est de la grandeur d'un veau d'un ou deux ans. Leur tête a beaucoup de rapport à celle d'un cerf; & leurs cornes; qui sont extraordinairement grosses, à celles d'un bélier. Ils ont la queue, & le poil qui est marqueté, plus court encore que les cerfs; mais la corne du pied est grande, ronde & fendue comme celle des bœufs. Leur chair est fort bonne & fort délicate. L'autre espèce de moutons, dont les uns sont blancs, & les autres noirs, différent moins des nôtres. Ils sont plus grands, & ils ont beaucoup plus de laine; elle se file aisément & est propre à mettre en œuvre.

Outre ces animaux dont on peut se nourrir, il y a des lions, des chats sauvages, & plusieurs autres semblables à ceux qu'on trouve en la nouvelle Espagne. On a porté dans la Californie, des vaches, & quantité de menu bétail, comme des brebis & des chèvres, qui y ont fort multiplié pendant un tems. On y a aussi porté des chevaux &

des cavales pour en peupler le Pays.

Pour les oiseaux, tous ceux du Mexique, & presque tous ceux d'Espagne se trouvent dans la Californie. Il y a des pigeons, des tourterelles, des alouettes, des perdrix d'un goût excellent, & en grand nombre, des oyes, des canards, & de plusieurs autres sortes d'oiseaux de riviere & de mer.

La mer est fort poissonneuse, & le poisson en est d'un bon goût. On y pêche des sardines, des anchois, & du ton, qui se laisse prendre à la main au bord de la mer. On y voit aussi assez souvent des baleines, & de toutes sortes de tortuës. Les rivages sont remplis de monceaux de coquillages, beaucoup plus gros que les nacres de perles. Ce n'est pas de la mer que l'on tire le sel, il y a des salines, dont le sel est blanc & luisant comme le crystal; mais en même-tems si dur, qu'on est souvent obligé de le rompre à grands coups de marteau.

Il y a près de deux siècles qu'on connoît la Californie. Ses côtes sont fameuses par la pêche des perles; c'est ce qui l'a renduë l'objet des vœux les

plus empouffés des Européens, qui ont fouvent formé des entreprifes pour s'y établir.

Quoique le Ciel ait été fi libéral à l'égard des Californiens, & que la terre produife d'elle-même ce qui ne vient ailleurs qu'avec beaucoup de peine & de travail; cependant, ils ne font aucun cas de l'abondance, ni des richesses de leur Pays. Contens de trouver ce qui eft néceffaire à la vie, ils fe mettent peu en peine de tout le refte. Pour la pêche du poiffon, ils fe fervent de petits radeaux; & ils s'en fervent d'autant plus hardiment, qu'ils font excellens nageurs.

Le Pays eft fort peuplé dans les terres, furtout du côté du Nord, & quoiqu'il n'y ait guères de Bourgades qui ne foient composées de vingt, trente, quarante & cinquante familles, ils n'ont point de maifons. L'ombre des arbres les défend des ardeurs du Soleil pendant le jour, & ils fe font des branches & des feuillages, une efpèce de toit contre les mauvais tems de la nuit. L'hiver, ils s'enferment dans des caves,

qu'ils creusent en terre, & y demeurent plusieurs ensemble.

Les hommes sont tout nus. Ils se ceignent la tête d'une bande de toile très-déliée, ou d'une espèce de rezeau. Ils portent au col, & quelquefois aux mains pour ornement, diverses figures de nacres de perles assez bien travaillées, entrelassées avec beaucoup de propreté; de petits fruits ronds, à peu près comme des grains de chapelet. Ils n'ont pour armes, que l'arc, la flèche ou le javelot; mais ils les portent toujours à la main, soit pour chasser, soit pour se défendre de leurs ennemis; car les Bourgades se font assez souvent la guerre les unes aux autres.

Les femmes sont vêtues un peu plus modestement, portant depuis la ceinture jusqu'aux genoux, une maniere de tablier tissu de rezeaux comme les nates les plus fines. Elles se couvrent les épaules de peaux de bêtes, & portent à la tête comme les hommes, des rezeaux fort déliés. Ces rezeaux sont si propres, que les Officiers Espagnols s'en servent pour attacher leurs cheveux. Elles ont

comme les hommes des colliers denacré, mêlés de noyaux de fruits & de coquillages, qui leur pendent jusqu'à la ceinture, & des brasselets de même matière que les colliers.

L'occupation la plus ordinaire des hommes & des femmes, est de filer. Le fil se fait de longues herbes, qui leur tiennent lieu de lin & de chanvre, ou bien de matière cotoneuse, qui se trouve dans l'écorce de certains fruits. Du fil le plus fin ils font les divers ornemens dont ils se parent, & du plus grossier, des sacs pour divers usages, & des rets pour pêcher. Les hommes outre cela avec diverses herbes, dont les fibres sont extrêmement serrées & filasseuses, & qu'ils savent très-bien manier, s'employent à faire une espèce de vaisselle, & de batterie de cuisine assez nouvelle, & de toutes sortes de grandeurs. Les pièces les plus petites servent de tasses, les médiocres d'assiettes, de plats, & quelquefois de parasols, dont les femmes se couvrent la tête; & les plus grandes de corbeilles à ramasser les fruits, & quelquefois de

poëles & de bassins à les faire cuire. Mais il faut sans cesse avoir la précaution de remuer ces vaisseaux pendant qu'ils sont sur le feu, de peur que la flamme ne s'y attache, ce qui les brûleroit en très-peu de tems.

Les Californiens ont beaucoup de vivacité, & sont naturellement railleurs. On ne trouve parmi eux aucune forme de gouvernement, ni presque de Religion & de culte réglé. Ils adorent la Lune; & en son honneur, ils se coupent les cheveux, & les donnent à leurs Prêtres, qui s'en servent à diverses sortes de superstitions. Chaque famille se fait des loix à son gré; & c'est apparemment ce qui les porte si souvent à en venir aux mains les uns contre les autres.



AMERIQUE SEPTENTRIONALE.

CHAPITRE XIV.

Description géographique des grandes & des petites Antilles ; mœurs, coutumes, Religion, cérémonies des Habitans de ces Isles.

ON a donné le nom d'Antilles à un grand nombre d'Isles qui se rencontrent avant que d'aborder à l'Amérique du côté du Mexique.

L'Isle de Cuba est la plus grande des Antilles, elle a deux cens vingt-six lieuës dans sa plus grande longueur d'Orient en Occident ; vingt lieuës de largeur en de certains endroits, quarante en d'autres, & plus de quatre cens cinquante de circuit. On n'y recueille que fort peu de maïs, de bled & de sucre ; on ne voit presque dans tout le Pays que bois & montagnes ; mais il y a quelques mines d'or & de

cuivre, & beaucoup de pastel. On voit dans cette Isle une grande quantité de vaches, de pourceaux, de crocodilles; & vers les côtes, l'on pêche un grand nombre de baleines; on y trouve aussi de l'ambre gris.

Il y a dans cette Isle sept Villes principales; celle de la Havane, ou de Saint-Christophe, est la Capitale; elle est le Siège d'un Evêque suffragant de l'Archevêque de Saint-Domingue dans l'Isle Espagnole.

L'Isle de Saint Domingue, que l'on appelle aussi l'Isle Espagnole, est située presqu'à l'Orient de celle de Cuba; elle a environ cent trente lieues de longueur d'Orient en Occident; quarante ou cinquante de largeur, & trois cens de circuit. Le sucre, le coton, la casse, les orangers, les citronniers, les oliviers, le maïs, & l'yuca y croissent en abondance. On trouve dans cette Isle plusieurs mines d'or; il y a une grande quantité de vaches & de chevaux, & de toutes sortes de volailles & d'animaux que les Espagnols y ont apportés de l'Europe. On pêche
vers

vers les côtes des baleines, des dorades, des lamentins, que l'on instruit comme des chiens; mais ce que cette Isle a de particulier, c'est une espece d'insecte que l'on appelle *concyof*. Ces petits animaux ont quatre yeux, deux à la tête, & deux sous les ailes, qui rendent une si grande lumiere pendant la nuit, que les Habitans se servent quelquefois de ces insectes au lieu de flambeaux pour s'éclairer.

La partie Orientale de cette Isle appartient à l'Espagne, & la partie Occidentale au Roi de France qui y envoie un Gouverneur, dont la résidence ordinaire est au petit Goave.

L'Isle Jamaïque située au Midy de celle de Cuba a environ quarante cinq lieues de longueur d'Orient en Occident; vingt de largeur, & cent onze de circuit. La terre y est aussi fertile que dans l'Isle de Saint-Domingue. La Capitale de cette Isle est Port-Royal.

L'Isle de *Porto-Rico*, située à l'Orient de celle de Saint-Domingue, a environ quarante lieues dans sa plus

grande étendue d'Orient en Occident; douze ou quinze dans sa plus grande largeur; & cent vingt de circuit. La température de l'air & la fertilité de la terre sont à peu près les mêmes qu'à la Jamaïque. La Capitale de cette Isle est *Saint-Jean de Porto-Rico*. Elle est le Siège d'un Evêque suffragant de l'Archevêque de Saint-Domingue, & la demeure ordinaire du Gouverneur.

Les petites Antilles nommées *Caribes* ou *Cannibales*, du nom des peuples qui les habitoient lorsqu'elles furent découvertes, sont rangées de manière qu'elles forment à peu près la figure d'une faux, dont la convexité est tournée vers l'Orient. L'air y est un peu plus chaud qu'aux grandes Antilles, & la terre y est moins fertile; on y recueille cependant beaucoup de maïs, d'yuca, de sucre, de tabac & d'indigo. *Le Pont la Barbade* est la seule Ville fermée que l'on trouve dans ces Isles.

Les Isles de la Martinique, de Sainte-Lucie, de Grenade, de la Guadeloupe, de la Marie-Galande, de la Dé-

Grade, de Saint-Christophe, de Saint-Martin, de Sainte-Croix, & de Saint-Barthelemy, sont les plus grandes & les plus considerables des petites Antilles, & sont habitées par les François, & par un grand nombre de Nègres qui sont leurs esclaves; mais ils ne possèdent que la moitié de l'Isle de Saint-Christophe. Les Isles de la Barbade, d'Antigoa, de Mieves, & de Montsara, avec l'autre partie de celle de Saint Christophe, appartiennent aux Anglois.

L'Isle de la Guadeloupe, a près de cent lieues de circuit; la partie qui est située au Sud-Ouest, abonde en manioc, en yuca, en sucre, en indigo, en patates, en bananes, en ananas, & en plusieurs autres fruits particuliers. On pêche vers les côtes une grande quantité de tortues & de laments. Ce que cette Isle a d'incommode, c'est qu'elle est exposée à de violens ouragans.

L'Isle de la Martinique a environ seize ou dix-huit lieues de longueur, & quarante-cinq ou cinquante de cir-

cuit. L'air y est plus chaud qu'à la Guadeloupe, & la terre y est aussi plus fertile; on y recueille principalement beaucoup de sucre, de café & de coton. Il y a dans cette Isle un Fort appelé *le Fort Saint Pierre*. La maison du Gouverneur en est éloignée d'une lieuë.

L'Isle de Saint-Christophe n'a gueres que neuf lieuës de longueur, & vingt environ de circuit. L'on n'y plante que des cannes de sucre, du manioc, des patates, & d'autres fruits & racines nécessaires pour la nourriture.

Les Anglois y ont un Gouverneur & deux Forts, & les François y en ont trois avec un Gouverneur.

L'Isle de Sainte-Croix située au Sud-Est de Porto-Rico, n'a que dix lieuës de longueur, quatre ou cinq de largeur, & trente de circuit. La terre y est très-fertile, & abonde principalement en sucre, en tabac, & en indigo; on y trouve beaucoup de rivieres qui forment un grand nombre

d'étangs très-abondans en poissons; mais dont les eaux croupissent en certains tems, & exhalent des vapeurs infectées. Cette Isle est habitée par les François qui y ont un Gouverneur.

L'Isle de la Barbade possédée par les Anglois, a environ trente lieues de circuit. L'on dit que l'on y compte plus de vingt mille hommes de guerre & plus de quarante mille esclaves. *Le Pont de la Barbade* est la Capitale de cette Isle, non moins fertile que celles dont nous venons parler. Cette Ville est composée d'environ quinze cens maisons parfaitement bâties de briques & de pierres de taille; ses Habitans sont presque tous Marchands. Il nous reste à parler de la religion & des cérémonies des divers peuples qui habitent, ou pour mieux dire, qui habitoient les différentes Isles dont nous venons de donner une courte description.

Les *Caribes* ou *Cannibales* reconnoissent deux principes, l'un bon, l'autre mauvais, qu'ils appellent *Maboya*.

Louquo étoit, à ce qu'ils disent, le premier homme. Il donna l'origine au genre humain, créa les poissons & resuscita trois jours après la mort, ensuite il s'en retourna au Ciel. Après le départ de *Louquo*, les animaux terrestres furent créés; ils croient la création de la terre & de la mer; mais non pas celle du Ciel. Ils ont aussi quelque idée du déluge, & en attribuent la cause à la méchanceté des hommes de ce tems-là. Quoique prévenus de la malice de *Ataboya*, ils le prient cependant, pendant qu'ils disent que le premier principe étant bienfaisant, il est inutile de le prier.

Ils offrent aux bons esprits qu'ils appellent *Chemén*, de la cassave, & les prémices de leurs fruits. On les pose sur des tables, & les esprits s'y rendent pour manger & boire ces présents; preuve de cela, c'est que les Caribes assurent que l'on entend remuer les vases où l'on a mis ces présents, & le bruit des mâchoires de ces Dieux.

Presque tous les Voyageurs, & Catholiques & Protestans, assurent que

ces peuples sont tourmentés du démon qui les bat, les égratigne, les blesse même cruellement, pour les obliger à faire ponctuellement ce qu'il leur demande.

Ces Sauvages prétendent que les chauve-souris sont des *Chemens*, dont l'office est de faire la garde pendant la nuit. Ils gardent souvent dans une caïlebasse, les cheveux ou les os de quelqu'un de leurs parens défunts; ils les consultent dans l'occasion, & leurs Prêtres, ou *Boiés*, leur font accroire que l'esprit du mort les avertit des desseins de leurs ennemis.

Ces *Boiés* qui sont en même-tems Médecins, ont chacun leur génie particulier qu'ils se vantent de pouvoir évoquer par le chant de certaines paroles, & par la fumée du tabac. On n'évoque ce génie ou ce démon que pendant la nuit, & dans un lieu où il n'y a ni feu ni lumière. Ces mêmes *Boiés* ont, à ce qu'ils prétendent, le secret de tuer leurs ennemis par des charmes.

Les anciens *Boiés* préparent par une

discipline assez rigoureuse, celui que l'on destine à la prêtrise. Dès son enfance il doit s'abstenir de plusieurs sortes de viandes, & même jeûner au pain & à l'eau dans une petite case, où il ne voit personne que les Maîtres qui lui font des incisions dans la peau; ils lui donnent à boire du jus de tabac, qui le purgeant avec violence, le dégagent, disent-ils, des impuretés de la terre, & facilite à son esprit, l'accès du *Chemen*. Ils lui frottent le corps de gomme & le couvrent ensuite de plumes, afin qu'il soit diligent à consulter les génies, & prompt à exécuter leurs ordres; ils lui enseignent à guerir les maladies, & la manière d'évoquer les esprits.

Lorsque quelque *Caribe* est malade, on fait aussitôt venir un *Boié*. Celui-ci éteint d'abord les feux de la case, & fait sortir les personnes qui lui sont suspectes; après cela il se retire en un coin où il ordonne qu'on amene le malade, fume un bout de tabac, dont il broye dans ses mains une partie, & faisant en même-tems claquer ses doigts,

doigts, souffle en l'air ce qu'il a broyé. Le *Chemen* arrive à l'odeur de ce parfum, & répond aux questions du *Boié*; celui-ci s'approche de son malade, tâte, presse, manie plusieurs fois de suite la partie affligée, si le mal est extérieur, & feint d'en retirer la cause du mal; souvent il suce l'endroit malade. Si la consolation de l'esprit ne produit aucun soulagement au malade, le *Boié* lui déclare que son Dieu, ou si l'on aime mieux son diable, veut l'avoir en sa compagnie, & le délivrer des peines de cette vie. Si le malade revient en santé on fait un festin au *Maboya*. La cassave & la boisson qu'on lui sert restent toute la nuit sur la table. Le *Boié* se met en possession le lendemain, de ces offrandes si vénérables aux *Caribes*, qu'il n'est permis qu'aux vieillards, & aux premiers de la Nation d'y toucher. A la fin du festin on noircit le convalescent avec des pommes de *Junipa*, ce qui le rend aussi laid qu'un diable.

Lorsqu'il s'agit de faire la guerre, quelque vieille femme en fait le pro-

jet , harangue la compagnie pour l'ex-citer à la vengeance , & lorsqu'elle voit que par l'effet de ses discours & de l'ouïcou , qui est leur boisson , l'assemblée commence à donner des signes évidens de fureur , elle jette au milieu de la place quelques membres boucanés de ceux qu'ils ont tués à la guerre. Après cela , un Capitaine seconde la vieille , & harangue sur le même sujet.

Leur maniere de faire la guerre consiste en surprises & en embuscades. Ils se couvrent de branches & de feuilles depuis les pieds jusqu'à la tête , & se font un masque avec une feuille de basilier qu'ils percent à l'endroit des yeux. En cet état , ils se mettent à côté d'un arbre & attendent leurs ennemis au passage pour leur fendre la tête d'un coup de massue , ou leur tirer une flèche quand ils sont passés. Lorsqu'ils attaquent une maison couverte de feuilles de cannes ou de palmiers , ils mettent le feu à la couverture en tirant dessus des flèches où ils ont attaché une poignée de coton , qu'ils allument dans le moment qu'ils la décochent.

Leurs flèches sont empoisonnées ; elles sont toutes coupées par de petites hoches, qui sont des ardillons fort proprement travaillés, & taillés de manière qu'ils n'empêchent pas la flèche d'entrer, mais de sortir sans élargir considérablement la playe, ou sans la pousser vers la partie opposée, pour la retirer par une nouvelle blessure. Ils ont soin de faire deux taillades à l'endroit où le roseau de la flèche est enté à la pointe, afin que quand la pointe est entrée dans le corps, le reste de la flèche tombe, en laissant dans le corps la partie de la flèche qui est empoisonnée. Ils traitent leurs prisonniers de guerre à peu près comme les Canadiens traitent les leurs.

La servitude des femmes chez les Caribes est si grande, qu'il est inoui qu'une femme mange avec son mari, ou en sa présence. Le moindre soupçon d'infidélité suffit pour qu'un Caribe se croye en droit de répudier son épouse.

A douze ans ou environ, on donne le tablier aux filles ; c'est le signal de

modestie & de chasteté. Aux Isles Lucayes dès-qu'une mere reconnoît à certains accidens naturels, que sa fille peut être reçue au nombre des femmes, les parens s'assemblent & font une fête après laquelle on lui donne un rezeau de coton rempli d'herbes, qu'elle porte désormais autour des cuisses. Avant cela elle étoit nue comme la main. Quand une fille devient nubile, elle est obligée de jeûner dix jours à la *cassave seche*. Si elle résiste à la faim, c'est une preuve qu'elle sera bonne ménagere.

Il arrive quelquefois qu'un Caribe demande d'avance le fruit d'une femme enceinte, en cas que ce soit une fille. Si on le lui accorde, il marque la femme au ventre avec du *rocour*. Dès que la fille a sept ou huit ans, il la fait coucher avec lui pour l'aguerrir.

Un pere observe à la naissance de son premier né mâle, une retraite & un jeûne très-austere de trente ou quarante jours. Le tems du jeûne expiré, on choisit deux jeunes Caribes pour lui taillader la peau, & lui faire

des estafilades partout le corps; ils frottent les playes avec du jus de tabac, après quoi on le met sur un siège peint en rouge. Les femmes apportent à manger, les vieillards le présentent au patient & même le lui mettent à la bouche comme à un petit enfant; ils le font boire de même, lui tenant le col, & quand il a fini de manger les vieillards font des largesses de deux pièces de cassave que ce pauvre pere martyrisé tient entre ses mains. La cérémonie se fait en place publique, & pendant qu'elle dure, il est monté sur deux cassaves qu'il est obligé de manger ensuite. On frotte de sang le visage de l'enfant; cela sert à le rendre plus vaillant; & plus le pere témoigne de patience, plus l'enfant aura de courage. Dès que l'enfant est né, on le baigne, & s'il naît de nuit, le pere se baigne aussi. L'enfant a parain & maraine, du moins si l'on peut appeller ainsi ceux qui percent à l'enfant les oreilles, la lèvre inférieure, & l'entre-deux des narines. L'on passe des fils dans

ces trous & l'on y attache des pendans.

Lorsqu'un Caribe est mort, on le met dans un puits creusé au coin d'une cabanne, d'environ quatre pieds de diametre, & de six à sept pieds de profondeur. Il y est accroupi les coudes sur les genoux, les paumes de ses mains soutiennent ses joues. Il est peint de rouge avec des mouftaches & des rayes noires d'une autre teinture que les ordinaires, qui ne sont que de *junipa*. Ses cheveux sont liés derriere la tête, son arc, les flèches, sa massue & son couteau à côté de lui. On l'enfable jusqu'aux genoux seulement pour le soutenir dans sa posture. Après que tous les parens ont fait l'examen du corps, on comble la fosse; on fait ensuite un feu tout auprès, & chacun s'accroupit autour de ce feu; les hommes s'y placent derriere les femmes, & les invitent à pleurer en les touchant sur les bras; alors ils pleurent tous ensemble, & demandent au défunt la cause de sa mort.

Ils croyent qu'un même homme a plusieurs ames, & que celle du cœur est immortelle; ils en logent une à la tête, celle-ci est la seconde en dignité; les autres occupent les jointures & les endroits du corps où il y a battement d'artere. La premiere est immortelle; après être sortie de ce monde, elle va occuper en l'autre un beau jeune corps tout neuf; les autres ames restent ici pour animer des bêtes ou devenir tout au plus de mauvais génies.

Les Habitans de l'Isle Espagnole, autre peuple des Antilles, rendoient aux *Chemens* ou aux démons un culte singulier. Les Caciques ou Chefs de la Nation en indiquoient la solemnité par des herauts, & lorsque le jour de la cérémonie étoit venu, ils marchotent en procession avec un tambour à la tête de leurs sujets de l'un & de l'autre sexe. Les hommes & les femmes étoient dans leurs plus beaux atours; les filles y paroissoient nuës; ils se rendoient tous ensemble au Temple de ces fausses Divinités, que l'on

y voyoit représentées sous des figures extraordinaires toutes également hideuses. On y voyoit aussi les Prêtres servant ces Idoles, & les priant avec des cris & des hurlemens épouvantables. Une partie des offrandes consistoit en gâteaux que certaines femmes portoient en des corbeilles ornées de fleurs; après quoi au signal des Prêtres elles dansoient & chantoient les louanges des *Chemens*, offroient leurs gâteaux, & finissoient cet acte de dévotion par les louanges de leurs anciens Rois ou Caciques, & par des prières pour la prospérité de la Nation. Les Prêtres rompoient ces gâteaux en plusieurs pièces, dont ils faisoient ensuite la distribution aux hommes; il falloit garder chez soi durant le cours de l'année, ces morceaux de gâteaux consacrés par l'offrande qu'on avoit été faire aux *Chemens*. On assuroit que c'étoient des préservatifs contre plusieurs sortes d'accidens. Lorsque la procession étoit prête d'entrer dans le Temple, le Cacique qui la conduisoit s'asseioit à l'entrée. La

procession entroit en chantant & passoit en revêtue devant lui en se présentant devant l'Idole ; on se fouroit un petit bâton dans le gosier pour s'exciter au vomissement : car il falloit se présenter net devant son Dieu, & pour ainsi dire le cœur sur les lèvres.

Leurs *Chemens* se communiquoient aux Prêtres, & quelquefois se faisoient entendre au peuple, soit que ce fût un artifice du démon ou une ruse du *Boié*. On jugeoit de la réponse de l'oracle par la contenance du Prêtre. S'il dansoit & chantoit, c'étoit bon signe ; s'il avoit l'air triste, le peuple s'affligeoit & jeûnoit jusqu'à ce qu'il y eût esperance de réconciliation avec ses Dieux.

L'origine qu'ils donnoient au genre humain est si extravagante, qu'on aura peine à croire que la folie ait pu être poussée si loin. Les hommes, disoient ils, sont sortis de deux cavernes d'une montagne. De l'une sortirent ceux qu'on peut appeller de la bonne sorte, c'est-à-dire, la fleur & l'élite

du genre humain. De l'autre, ce qu'il y a de plus chetif & de plus vil parmi eux. Le Soleil irrité de cette sortie changea en pierre celui qui gardoit l'ouverture de la montagne. L'astre du jour métamorphosa ces nouveaux venus en arbres, en grenouilles, & quoiqu'il en soit, l'Univers ne laissa pas de se peupler. Le Soleil & la Lune sortirent eux mêmes d'une grotte de l'Isle pour éclairer l'Univers; aussi la grotte étoit-elle si fameuse que les Habitans de l'Isle Espagnole y alloient faire des pelerinages qui ne devoient rien à ceux que l'on fait ailleurs. La caverne étoit ornée de peintures d'un goût Indien; mais avant que d'y entrer, on rendoit ses devoirs à deux démons qui gardoient l'entrée.

La poligamie étoit établie en cette Isle, on y prenoit autant de femmes qu'on en pouvoit entretenir; les Caciques en avoient pour le moins une trentaine. Après la mort d'un Chef de la Nation on lui envoyoit deux ou trois de ses femmes pour le servir en l'autre vie. Malgré cette plura-

lité des femmes, ils donnoient dans un goût également abominable & bizarre. Ils croyoient aux revenans ; ils s'imaginoient que les morts couroient la nuit. Ces morts , tout morts qu'ils étoient , en vouloient quelquefois aux femmes ; mais ces revenans n'avoient la permission d'emprunter la forme humaine qu'avec certaines restrictions qui ne les rendoient ni aimables aux femmes , ni redoutables aux maris.



CHAPITRE XV.

De l'Isle de Saint-Domingue ; combien cette Isle étoit peuplée lorsque les Castillans y aborderent ; caractere de Christophe Colomb ; son départ pour l'Espagne ; désordres des Castillans pendant son absence ; soulèvement des Indiens ; retour de Colomb à Saint-Domingue ; longue & cruelle guerre faite aux Indiens ; leur servitude ; leur destruction ; leur apologie.

LORSQUE l'Amiral Christophe Colomb aborda pour la première fois à l'Isle *Haiti*, (c'est le nom Indien de Saint-Domingue) il ne fut pas moins surpris de sa grandeur, que de la multitude prodigieuse de ses Habitans. Cette terre de deux cens lieues de longueur, sur soixante & quelquefois quatre-vingt de largeur, lui parut habitée de toutes parts, non-seulement dans les plaines qui s'étendent depuis

le bord de la mer, jusqu'aux montagnes qui occupent le milieu de l'Isle dans toute sa longueur de l'Est à l'Ouest; mais encore dans les montagnes mêmes, lesquelles, quoique fort escarpées, formoient néanmoins des Etats considerables.

A en croire l'Historien Espagnol, il n'y avoit pas moins d'un million d'Indiens, lorsque Colomb en fit la découverte. En nous décrivant les guerres que ces Conquerans du nouveau monde eurent à soutenir, il nous les représente combattans contre des armées de cent mille hommes, qui marchotent sous les étendards d'un seul Cacique. Ils comptent cinq ou six Caciques, dont la puissance étoit égale, & qu'on n'a pû réduire que les uns après les autres.

De cette multitude d'Indiens, il n'en reste pas un seul, au moins dans la partie Françoisé de l'Isle, où l'on ne trouve aujourd'hui aucun vestige de ses anciens Habitans. Il n'y en a plus dans la partie Espagnole, à la réserve d'un petit canton, qui a été

long tems inconnu , & où quelques-uns se sont maintenus , comme par miracle , au milieu de leurs ennemis.

On doit rendre justice au zèle & à la pieté des Rois Catholiques Ferdinand & Isabelle , qui prirent les précautions les plus sages pour assurer la tranquillité de leurs nouveaux sujets. Ils vouloient qu'on les attirât plutôt par la douceur , par la raison , & par les bons exemples , que par la force & la violence. Si leurs ordres ne furent pas exécutés , la faute ne doit pas en être rejetée sur Christophe Colomb ; il s'en fallut bien qu'un si grand homme fût secondé comme il le méritoit. La troupe des nouveaux Argonautes que conduisoit ce moderne Jason , n'étoit pas toute composée de Héros ; si quelques-uns en eurent la bravoure , très-peu en eurent la sagesse & la moderation. C'étoient pour la plupart des hommes que l'espoir de l'impunité des crimes dont ils étoient coupables , avoit exilés volontairement de leur patrie , & qui , au hazard d'une mort , du moins honorable , aspiroient aux

richesses immenses de cette Conquête.

Ce fut, comme on sçait, au commencement de Décembre de l'année 1497, que Christophe Colomb, après un long trajet, & de grandes fatigues, aborda enfin à cette Isle, à laquelle il donna d'abord, à cause de sa grandeur, le nom de *Hispaniola*, ou de *petite Espagne*. On ne l'appella *Saint-Domingue* que dans la suite des tems, & c'est la Capitale qui a donné insensiblement le nom à toute l'Isle.

Ce fut par la pointe la plus Occidentale, qu'il la reconnut. Il rangea d'abord toute la côte qui fait la partie du Nord, & remontant avec peine de l'Ouest à l'Est, il jeta l'ancre dans un port de la Province de Marien, entre Mancenil & Monte-Christ, qu'il appella Port-Royal. Ce canton étoit sous la domination d'un des principaux Caciques de l'Isle, nommé *Guacanariq*.

Il n'y avoit rien de barbare dans les manieres de ce Prince; ses Sujets s'apprivoierent bien tôt avec ces étrangers, dont la vûë les avoit d'a-

bord surpris. Ils les reçurent avec toute la cordialité possible ; & ils se disputoient les uns aux autres à qui feroit le plus de caresses à ces nouveaux hôtes.

Ceux-ci firent bientôt connoître, que l'or étoit le principal objet de leurs recherches. Les Indiens se firent aussitôt un plaisir de se dépouiller de leurs riches colliers & de leurs autres ornemens, pour en faire présent à ces nouveaux venus. Une sonnette, ou quelque autre babiole de verre qu'on leur donnoit en échange, leur sembloient préférables à toutes les richesses qu'ils tiroient de leurs mines.

Le vaisseau que montoit l'Amiral étoit mouillé sur un fond de mauvaise tenuë ; ayant chassé sur ses ancres, il alla tout à coup se briser contre des rochers à fleur d'eau. Cet accident déconcertoit les mesures de Colomb, & le mettoit, pour ainsi dire, à la merci des Indiens.

Le bon Roi *Guacanariq* n'oublia rien pour le consoler de cette perte. Il commanda sur le champ une nombreuse

se

se escadre de canots , pour aller au secours du bâtiment étranger , & de peur que la vûë de la proye ne tentât ses Sujets , il alla lui-même les tenir en respect par sa présence. Il fit promptement retirer tous les effets du vaisseau , les fit transporter dans un magasin sur le bord de la mer , & les fit garder avec soin. Enfin touché de l'affliction de Colomb , ce bon Prince versa des larmes , & pour le dédommager autant qu'il lui étoit possible , il lui offrit tout ce qu'il possédoit dans l'étenduë de ses Etats , & le pria d'y fixer sa demeure.

L'Amiral à qui il restoit une caravelle , obligé d'aller rendre compte en Espagne de sa découverte , répondit à ce Général Cacique , qu'il ne pouvoit pas demeurer plus long-tems avec lui ; mais qu'en attendant son retour , qui ne seroit pas éloigné ; il lui laisseroit une partie de ses gens. Ce Cacique s'employa aussitôt à faire construire un bâtiment sûr & commode pour ses nouveaux hôtes. Des débris du vaisseau échoué , on éleva une espece de Fort , auquel Colomb donna le nom.

de *Navidad*, parce qu'il étoit entré dans cette Baye le jour de la Nativité de Notre Seigneur. On le munit par dehors d'un bon fossé ; il étoit défendu d'ailleurs par une Compagnie de quarante hommes, sous la conduite d'un brave Cordouan, nommé *Diegue d'Arasía*. On lui laissa un Canonier expert, avec quelques pieces de campagne, un Charpentier, un Chirurgien, & on les pourvut de munitions pour une année entiere.

L'éloignement de Colomb fut la source du dérangement de la nouvelle Colonie. Ils ne l'eurent pas plutôt perdu de vûë, qu'ils oublierent les leçons de modération & de sagesse qu'il leur avoit données ; la division introduisit le désordre, & le libertinage y mit le comble. Egalemeut avarés & débauchés, ils se répandirent comme des loups ravissans dans tous les lieux circonvoisins, se jettant avec fureur sur l'or & les femmes des Indiens. Ils joignirent la cruauté à la violence, & poussèrent tellement à bout leur patience, qu'au lieu d'amis sinceres,

ils en firent des ennemis irréconciliables.

Toutes les remontrances que leur fit Guacanariq furent inutiles, ils n'en continuerent pas moins leurs brigandages. Ils firent plus, ils abandonnerent la Forteresse, & ayant pénétré chez les Nations voisines, ils laisserent partout les plus funestes impressions de leur libertinage. Tant de crimes ne furent pas long-tems impunis. Ces Indiens qui ne connoissoient ces Etrangers que par leurs violences, leur dresserent des embuches; *Caunabo*, un des Caciques de l'Isle, en surprit quelques-uns lorsqu'ils enlevoient ses femmes, & les massacra tous; ce fut-là comme le signal du soulèvement général; on ne fit plus de quartier à tous ceux qu'on put découvrir.

Caunabo, à la tête de ce qu'il put ramasser de ses Vassaux, s'avança jusqu'au Fort de *Navidad*, où il n'y avoit que cinq Soldats, qui fidels aux ordres d'*Arasia*, ne voulurent jamais le quitter. Envain ce fidele & zelé *Guacanariq* vola-t'il au secours de ses amis? Sur-

pris d'une attaque si brusque, il n'eut pas le tems de s'y préparer. L'armée de Caunabo beaucoup plus forte, eut aisément le dessus; & ce Cacique blessé fut obligé d'abandonner ses nouveaux alliés à leur mauvais sort. Ils se défendirent avec beaucoup de valeur, & les Indiens n'osoient les approcher pendant le jour; mais s'étant coulés dans les fossés à la faveur des ténèbres, ils mirent le feu au Fort, qui fut bientôt consumé.

Le prompt retour de l'Amiral, qui aborda avec une flotte nombreuse à Port-Réal, auroit pû rétablir la tranquillité; mais n'ayant encore emmené avec lui que le ramas de la canaille & des brigans, dont on avoit purgé l'Espagne, & vuïdé les prisons; des gens de ce caractère n'étoient capables que d'aigrir le mal. D'ailleurs, la plupart des Chefs qui commandoient sous lui, jaloux de son autorité, ne garderent aucun des sages ménagemens que demande l'interêt d'une colonie naissante. La guerre s'alluma donc de toutes parts, & elle fut longue & cruelle.

Les Castillans ne firent aucun quartier à leurs nouveaux Sujets, & exercèrent sur eux des cruautés qu'ils poufferent aux derniers excès; il leur en couta trois années pour réduire ces malheureux. Six Rois, dont les Etats étoient fort peuplés, essayèrent en vain leurs forces contre l'ennemi commun. Si le sort des armes eût dépendu de la multitude, ils auroient mieux défendu leur liberté; mais les épées & les armes à feu de leurs ennemis trouvant des corps nuds & désarmés, en faisoient un horrible carnage, & plus de la moitié des Indiens périt dans cette guerre.

Ces infortunés subirent enfin la loi du plus fort, & furent quelque tems tranquilles. La puissance & le crédit de *Guacanariq* contribuerent beaucoup à cette paix. Ce Cacique, toujours ami des Castillans, avoit porté le zèle jusqu'à les accompagner dans leurs expéditions. Sa médiation acheva de pacifier les esprits.

De nouvelles cruautés rallumèrent bientôt le feu mal éteint. Les In-

diens pour se dérober à un joug qui leur étoit insupportable, abandonnerent la culture des terres, se flattant que dans les bois & les montagnes où ils se retiroient, la chasse & les fruits sauvages leur fourniroient suffisamment de quoi subsister, & que leurs ennemis seroient forcés par la disette d'abandonner leurs terres. Les Castillans se soutinrent par les rafraîchissemens qui venoient d'Europe, & n'en furent que plus animés à poursuivre les Indiens dans les lieux que ceux-ci croyoient être inaccessibles.

Ces malheureux sans cesse harcelés, fuyoient de montagnes en montagnes; la misere, la fatigue & la frayeur continuelle où ils étoient, en firent encore plus périr que le glaive. Ceux qui échaperent à tant de miseres, furent enfin obligés de se livrer à la discretion du Vainqueur, qui usa de ses droits avec une rigueur extrême.

Quelques Missionnaires étant passés aux Indes, y prêcherent l'Evangile. Quelques intervalles de modération & de douceur dont on usa enfin, par les

ordres réitérés de la Cour, commencerent à effacer les fâcheux préjugés que ces Indiens avoient contre la Nation Castillane.

Mais la mort de la Reine Isabelle, qui avoit toujours protégé les Indiens, & celle de Christophe Colomb, qui suivit de près, acheva de désespérer entierement les malheureux Indiens.

Ils avoient commencé à jouir d'une espece de liberté, à la réserve de quelques corvées, & des tributs qu'on exigeoit d'eux; on les laissoit vivre dans leurs Villages selon leurs usages, sous le gouvernement de leurs Chefs. L'avarice des principaux Officiers entreprit de les dépouiller de ce reste de liberté. On proposa au Conseil de Ferdinand d'asservir entierement ces Sauvages, & de les répartir entre les Habitans, pour être employés sous leurs ordres aux travaux des mines, & aux autres ministères qu'ils jugeroient à propos.

Voilà l'époque de la ruine entière des Indiens. Michel Passamonte, Tré-

forier des droits du Roi, fut envoyé pour faire le partage de ces malheureux. On fit donc le dénombrement de ce qui en restoit, & il ne s'en trouva plus que soixante mille. Les Maîtres ne s'appliquèrent qu'à tirer tout le profit qu'ils purent de leur acquisition. Ils chargerent ces infortunés des plus rudes travaux; & sans égard aux défenses du Roi, ils les firent servir de bêtes de charge. Le chagrin & la misere en diminuerent encore le nombre, & lorsque cinq ans après Rodrigue d'Albuquerque eut succédé à Passamonte dans l'emploi de Commissaire distributeur des Indiens, il ne s'en trouva plus que quatorze mille.

Le célèbre Barthelemy de Las Casas, zélé & vertueux Ecclesiastique, entreprit la défense de ces pauvres Indiens cruellement opprimés, & fit pour cet effet, plusieurs voyages en Espagne.

Le Cardinal Ximenès, qui après la mort du Roi Ferdinand, fut déclaré Régent du Royaume, fut touché de l'exposition pathétique que lui fit de

Lass

Las Casas, de l'état pitoyable où l'avarice & la cruauté des Castillans tenoit les Indiens. Quatre Religieux Hieronymites furent envoyés à Saint-Domingue, avec de pleins pouvoirs, pour réformer les abus, & surtout pour annuler les partages faits par les précédens Commissaires, s'ils le jugeoient nécessaire pour le bien de la Religion. Mais ces nouveaux Commissaires mollirent; & ne priverent que quelques Particuliers de leurs Indiens, n'osant toucher aux plus puissans, qui étoient en même-tems les plus mauvais Maitres. Las Casas recommença ses plaintes contre les Hieronymites, & ceux-ci renouvelèrent les anciennes accusations contre Las Casas. Comme c'étoit une procédure à ne jamais finir, il prit le parti de repasser en Espagne; mais le Cardinal Ximènes étoit mort, & le Conseil des Indes avoit été gagné, & étoit fort prévenu contre Las Casas. Il jugea donc qu'il devoit s'adresser directement au Prince Charles, qui gouvernoit sous le nom & pendant la maladie de la

Reine Jeanne sa mere. Les Ministres Flamans promirent de le proteger ; mais les Ministres Castillans lui opposerent l'Evêque de Darien, qui plus attentif à ses interêts, qu'à ceux de son troupeau, avoit eu part à la distribution des Indiens, & qui n'étoit passé en Europe, que pour traverser Las Casas. Les contestations qui s'éleverent entre ces deux hommes, partagerent la Cour, & piquerent la curiosité du Roi. Il résolut de convoquer une assemblée, où les Parties interessées feroient valoir leurs raisons. L'Evêque de Darien ayant eu ordre de s'expliquer sur l'affaire des partages, parla ainsi :

» Il est bien extraordinaire, dit
» ce Prélat, qu'on délibere encore
» sur un point qui a déjà été tant de
» fois décidé dans les Conseils des
» Rois Catholiques ; ce n'est sans
» doute que sur une connoissance ré-
» flechie du naturel & des mœurs
» des Indiens, qu'on s'est déterminé
» à les traiter avec séverité. Est-il
» nécessaire de retracer ici les révoltes

» & les perfidies de cette indigne
 » Nation ? A-t'on jamais pû venir à
 » bout de les réduire que par la vio-
 » lence ? N'ont-ils pas tenté les voyes
 » d'exterminer leurs Maîtres, & d'a-
 » néantir leur nouvelle domination ?
 » Ne nous flatons point ; il faut re-
 » noncer, sans retour, à la conquête
 » des Indes, & aux avantages du nou-
 » veau Monde, si on laisse à ces bar-
 » bares une liberté qui nous seroit fa-
 » tale.

» Mais, que trouve-t'on à redire
 » à l'esclavage où on les a réduits ?
 » N'est-ce pas le privilege des Na-
 » tions victorieuses, & la destinée des
 » barbares vaincus ? Les Grecs & les
 » Romains en usoient-ils autrement
 » avec les Nations indociles qu'ils
 » avoient subjuguées par la force de
 » leurs armes ? Si jamais peuples mé-
 » riterent d'être traités avec dureté,
 » ce sont nos Indiens, plus sembla-
 » bles à des bêtes féroces, qu'à des
 » créatures raisonnables ? Que dirai-je
 » de leurs crimes & leurs débauches,
 » qui font rougir la nature ? Suivent-

» ils d'autres Loix, que celles de
 » leurs plus brutales passions? Mais
 » cette dureté les empêche, dit-on,
 » d'embrasser la Religion. Hé! que
 » perd-elle avec de pareils Sujets?
 » On veut en faire des Chrétiens; à
 » peine sont-ils des hommes. Que
 » nos Missionnaires nous disent quel
 » a été le fruit de leurs travaux, &
 » combien ils ont fait de sinceres Pro-
 » sélytes.

» Ignorans, stupides, vicieux com-
 » me ils sont, viendra-t'on à bout de
 » leur imprimer les connoissances né-
 » cessaires, à moins que de les tenir
 » dans une contrainte utile? Aussi lé-
 » gers & indifférens à renoncer au
 » Christianisme, qu'à l'embrasser, on
 » les voit souvent au sortir du Baptême
 » se livrer à leurs anciennes supersti-
 » tions.

Lorsque le Prélat eut fini, le Chan-
 celier s'adressa à Las Casas, & lui or-
 donna de la part du Roi, de répondre.
 Il le fit à peu près en ces termes :

» Je suis un des premiers qui pas-
 » sai aux Indes, lorsqu'elles furent dé-

» couvertes. Ce ne fut ni la curiosité ,
 » ni l'interêt qui me firent entrepren-
 » dre un si long voyage. Le salut des
 » Infideles fut mon unique objet. Que
 » n'ai-je pû racheter au prix de tout
 » mon sang, la perte de tant de milliers
 » d'ames, qui ont été malheureusement
 » sacrifiées à l'avarice, ou à l'impudi-
 » cité.

» On veut nous persuader que ces
 » exécutions barbares étoient néces-
 » saires, pour punir ou pour empê-
 » cher la révolte des Indiens. Qu'on
 » nous dise donc par où elle a com-
 » mencé. Ces Peuples ne reçurent-ils
 » pas nos premiers Castillans avec hu-
 » manité & avec douceur? N'avoient-
 » ils pas plus de joye à leur prodiguer
 » leurs trésors, que ceux-ci n'avoient
 » d'avidité à les recevoir? Mais no-
 » tre cupidité n'étoit pas satisfaite. Ils
 » nous abandonnoient leurs terres,
 » leurs habitations, leurs richesses ;
 » nous avons voulu encore leur
 » ravir leurs enfans, leurs femmes
 » & leur liberté. Prétendions-nous
 » qu'ils se laissassent outrager d'une

» maniere si sensible, qu'ils se lais-
» fassent égorger, pendre, brûler,
» sans en témoigner le moindre ressen-
» timent ?

» A force de décrier ces malheu-
» reux, on voudroit nous insinuer,
» qu'à peine ce sont des hommes.
» Rougissons d'avoir été moins hom-
» mes & plus barbares qu'eux. Qu'ont-
» ils fait autre chose que de se défen-
» dre quand on les attaquoit, de re-
» pousser les injures & la violence par
» les armes ? Le désespoir en fournit
» toujours à ceux qu'on pousse aux
» dernieres extrêmités. Mais on nous
» cite l'exemple des Romains pour
» nous autoriser à réduire ces Peu-
» ples en servitude. C'est un Chrétien ;
» c'est un Evêque qui parle ainsi. Est-
» ce-là son Evangile ? Quel droit, en
» effet, avons-nous à rendre esclaves
» des Peuples nés libres, que
» nous avons inquietés, sans qu'ils
» nous aient jamais offensés ? Qu'ils
» soient nos Vassaux, à la bonne
» heure ; la Loi du plus fort nous y
» autorise ; mais par où ont-ils mé-

» rité l'esclavage? Ce sont des bru-
 » taux, ajoute-t'il, des stupides, Peu-
 » ples addonnés à tous les vices. Peut-
 » on attendre d'autres mœurs d'une
 » Nation privée des lumieres de l'E-
 » vangile? Plaignons-les; mais ne les
 » accablons pas; tâchons de les in-
 » struire, de les éclairer, & de les re-
 » dresser; mais ne les jettons pas dans
 » le désespoir.

» Que dirai-je du prétexte de la Re-
 » ligion, dont on veut couvrir une
 » si criante injustice? Quoi! les chaî-
 » nes & les fers seront-ils les premiers
 » fruits que ces Peuples retirent de
 » l'Evangile? Quel moyen de faire
 » goûter la sainteté de notre Loi à des
 » cœurs envenimés par la haine, & ir-
 » rités par l'enlèvement de ce qui leur
 » est le plus cher; sçavoir, leur liber-
 » té? Sont-ce-là les moyens dont les
 » Apôtres se sont servis pour conver-
 » tir les Nations? Ils ont souffert les
 » chaînes; mais ils n'en ont pas fait
 » porter. La soumission à la foi doit
 » être un acte libre; c'est par la per-

» suasion, par la douceur & par la
» raison qu'on doit la faire connoi-
» tre. La violence ne doit faire que des
» hypocrites, & ne fera jamais de véri-
» tables adorateurs.

» Qu'il me soit permis de deman-
» der à mon tour au Seigneur Evê-
» que, si depuis l'esclavage des In-
» diens, on a remarqué dans ce Peu-
» ple plus d'empressement à embras-
» ser la Religion. Le grand service
» que les partages ont rendus à l'É-
» tat & à la Religion ! Lorsque j'a-
» bordai pour la première fois dans
» l'Isle, elle étoit habitée par un mil-
» lion d'hommes. A peine aujour-
» d'hui en reste-t'il la centième par-
» tie. La misere, les travaux, les châ-
» timens impitoyables, la cruauté, la
» barbarie en ont fait périr des mil-
» lions. On s'y fait un jeu de la
» mort des hommes; on les ense-
» velit tout vivans sous des affreux
» souterrains, où ils ne reçoivent
» ni la lumière du jour, ni
» celle de l'Évangile. Si le sang d'un
» homme injustement répandu crie.

» vengeance ; quelles clameurs ne
 » doit pas pousser celui de tant de mi-
 » sérables , qu'on répand tous les jours
 » inhumainement ?

Las Casas finit, en implorant la clémence de l'Empereur pour des Vassaux si injustement opprimés. L'Empereur loua fort le zèle de Las Casas, & promit d'apporter un remede prompt & efficace aux désordres, dont on venoit de lui faire une si vive peinture. Ce ne fut que long-tems après que Charles, de retour en ses Etats, eut le loisir d'y penser ; mais il n'étoit plus tems, du moins pour Saint-Domingue. Tout le reste des Indiens y avoit péri, à la réserve d'un petit nombre qui échappa à l'attention de leurs ennemis.

Une chaîne de montagnes partage Saint-Domingue dans toute sa longueur. Il y a d'espace en espace de petits cantons habitables. Les précipices dont ils sont environnés en rendent l'abord très-difficile ; ils peuvent servir de retraite assez sûre, & des fa-

milles entieres de Negres Marons * y ont quelquefois subsisté plusieurs années à l'abri des poursuites de leurs Maîtres. Ce fut-là qu'une troupe d'Indiens alla chercher un azile. Ils le trouverent dans les doubles montagnes du Pinal, à seize ou dix-sept lieues de la Vega-Réal. Ils y subsisterent plusieurs années, inconnus au milieu de leurs Vainqueurs, qui croyoient leur race entierement éteinte. Ce fut une bande de Chasseurs qui les découvrit ; leur petit nombre, & le pitoyable état où ils étoient, ne causerent plus d'ombrage. Leurs Vainqueurs gémissent peut-être eux-mêmes sur la cruauté de leurs ancêtres. On les traita avec douceur ;

* Le terme de Maron vient du mot Espagnol *Simaran*, qui veut dire un Singe. On sçait que ces animaux se retirent dans les bois, & qu'ils n'en sortent que pour venir furtivement se jeter sur les fruits qui se trouvent dans les lieux voisins de leur retraite, & dont ils font un grand dégât. C'est le nom que les Espagnols, qui les premiers ont habité les Isles, donnerent aux Esclaves fugitifs, & qui a passé dans les Colonies Françaises. Enfin, lorsque les Negres sont mécontents de leurs Maîtres, ou qu'ils craignent d'en être punis, ils fuyent dans les bois, ils s'y cachent pendant le jour, & la nuit ils se répandent dans les habitations voisines, pour y faire leurs provisions, & cueillir tout ce qui tombe sous leurs mains.

& ils répondirent parfaitement à toutes les avances d'amitié qu'on leur faisoit. Dociles aux instructions, ils embrassèrent la Religion Chrétienne, & s'accoutumèrent peu à peu aux mœurs & aux usages de leurs Maîtres; ils contractèrent avec eux des mariages. On leur permit d'ailleurs de vivre selon leurs coutumes; ils les gardent encore maintenant en partie, & ne vivent que de chasse ou de pêche.



CHAPITRE XVI.

Description de la Terre de Feu ; erreur des Cartes anciennes & modernes sur l'étenduë de cette Terre ; caracteres , coutumes , usages , nourriture , vètemens des Habitans de cette Terre ; erreur des Cartes sur la situation du Cap de Horn ; description des Villes de Lima & de la Conception.

LA Terre de Feu , ainsi appelée à cause de la multitude de feux que ceux qui la découvrirent les premiers virent pendant la nuit , n'a pas , à beaucoup près , autant d'étenduë en longitude , que lui en donnent les Cartes anciennes & modernes. Par des suputations très-exactes , on a découvert qu'elle n'a pas plus de soixante lieuës. Elle s'étend depuis le détroit de *Magellan* , jusqu'à celui de le *Maire*. Elle est habitée par des Sauvages , qu'on connoît

encore moins, que les Habitans de la terre Magellanique.

Dom Garcias de Model ayant obtenu du Roi d'Espagne deux frégates, pour observer ce nouveau détroit, y mouilla dans une Baye, où il trouva plusieurs de ces Insulaires, qui lui parurent d'un bon naturel. Ils sont blancs comme les Européens; mais ils se défigurent le corps, en changeant la couleur naturelle de leur visage par des peintures bizarres. Ils sont à demi couverts de peaux d'animaux, portant au col un collier d'écailles de moules blanches & luisantes, & autour du corps une ceinture de cuir. Leur nourriture ordinaire est une certaine herbe amère, qui croît dans le Pays, & dont la fleur est à peu près semblable à celle de nos tulipes. Ces peuples sont armés d'arcs & de flèches, où ils enchassent des pierres assez bien travaillées, & portent avec eux une espèce de couteau de pierre. Leurs cabannes sont faites de branches d'arbres entre-lassées les unes dans les autres; & ils ménagent dans le toit, qui se termine en pointe, une ou-

verture pour donner un libre passage à la fumée. Leurs canots faits d'écorces de gros arbres sont proprement travaillés. Ils ne peuvent contenir que sept à huit hommes, n'ayant que douze ou quinze pieds de long, sur deux de large. Leur figure est à peu près semblable à celle des gondoles de Venise.

Au reste, cette côte de la Terre de Feu, est très élevée. Le pied des montagnes est rempli de gros arbres épais & fort hauts; mais le sommet est presque toujours couvert de neige. On trouve en plusieurs endroits un mouillage assez sûr, & assez bon pour faire commodément du bois & de l'eau.

Le Cap de *Horn* forme la pointe la plus méridionale de la Terre de Feu. Les Géographes placent ce Cap à cinquante-sept degrés & demi; & il est cependant démontré, après de très-exactes observations, que sa véritable situation est à cinquante-six degrés & demi tout au plus.

Après avoir doublé le Cap de *Horn*, on trouve le Port de la *Conception* dans le Royaume de Chili. La *Conception*

est une Ville Episcopale peu riche, & peu peuplée, quoique le terroir soit fertile & abondant. Les maisons sont basses & mal bâties, sans meubles & sans ornemens. Les Eglises se ressentent de la pauvreté du Pays; les rues sont comme dans les Villages de France. Le Port est beau, vaste & sûr, quoique le vent du Nord y regne assez souvent, au moins pendant l'hyver & l'automne.

Un Port plus célèbre, du moins autrefois, que celui de la Conception, est celui d'*Arica*, premier Port du Perou, qui est à dix-neuf degrés environ de latitude méridionale. Ce Port étoit autrefois considérable, parce que c'étoit-là qu'on chargeoit les richesses immenses, qui se tiroient des mines de *Potosi*, pour les conduire par mer à *Lima*; mais depuis que les Forbans Anglois ont infesté ces mers par leurs courses, on a jugé à propos de les conduire par terre.

Le Port de *Pisco* n'est éloigné que de quarante lieuës d'*Arica*. Il y avoit jadis près de ce Port, une Ville célèbre située sur le rivage de la mer; mais elle

fat presque entierement ruinée & désolée par le furieux tremblement de terre, qui arriva le 19 d'Octobre de l'année 1682, & qui causa aussi un dommage très-considerable à Lima. Car la mer ayant franchi les bornes ordinaires, engloutit cette Ville malheureuse, qu'on a tâché de rétablir un peu plus loin à un bon quart de lieuë de la mer.

Le Port de Lima, que l'on nomme ordinairement le *Callao*, n'en est éloigné que de deux lieuës. C'est un Port très-bon & très sûr, capable de contenir mille Vaisseaux. Il y en a ordinairement vingt ou trente, dont les Marchands se servent pour faire leur commerce au *Chili*, à *Panama*, & en d'autres parties de la nouvelle Espagne. La Forteresse commande le Port; elle est bonne, & fournie d'une nombreuse artillerie toute de bronze.

Lima *, Capitale du Perou, & la résidence ordinaire du Viceroi, est plus grande qu'Orleans. Le plan de la Ville

* On doit observer que ce qui est dit ici de la Ville de Lima, doit s'entendre de l'état où elle étoit avant l'accident arrivé en 1747.

est beau & régulier ; elle est située dans un terrain uni , au pied des montagnes. Elle est baignée d'une petite riviere, qui grossit extraordinairement dans l'Été , par les torrens qui tombent des montagnes voisines quand les neiges se fondent. Il y a au milieu de Lima une belle & grande place , bornée d'un côté, par le Palais du Viceroy, qui n'a rien de magnifique ; & de l'autre, par l'Eglise Cathédrale, & le Palais de l'Archevêque. Les deux autres côtés sont fermés par des maisons particulieres, & par quelques boutiques de Marchands. On voit encore aujourd'hui les tristes effets de la ruine & de la désolation générale que causa le tremblement de terre arrivé en 1682. Comme ces tremblemens sont assez fréquens au Perou, les maisons n'y sont pas fort élevées. Celles de Lima n'ont presque qu'un étage ; elles sont bâties de bois ou de terre, & couvertes d'un toit plat qui sert de terrasse. Mais si les maisons ont peu d'apparence, les ruës sont fort belles, vastes, spacieuses, tirées au cordeau, & entre-coupées de distance en distance par des

ruës de traverse moins larges, pour la facilité & la commodité du commerce.

Les Eglises de Lima sont magnifiques, bâties selon les regles de l'art, & sur les plus excellens modeles d'Italie. Les autels sont propres & superbement parés, & quoique les Eglises soient en grand nombre, elles sont toutes cependant fort bien entretenues; l'or & l'argent n'y sont point épargnés; mais le travail ne répond pas à la richesse de la matiere.



CHAPITRE XVII.

De la Pintade. Si la Pintade est différente de la Méleagride. Des Pintades domestiques, & des Pintades marones.

LA Pintade est cet oiseau que les Romains appelloient *Afra avis*, & que l'on appelle indifféremment en Europe Poule d'Afrique, de Barbarie, de Guinée, de Numidie, de Tunis, de Mauritanie, & le plus ordinairement encore Pintade.

Parmi un assez grand nombre d'Auteurs qui ont parlé de la Pintade & de la Méleagride, il y en a qui les ont confondues, & n'en ont fait qu'une seule espèce; tels sont Varron, Columelle & Plin. D'autres les ont distinguées, & en ont fait deux diverses espèces, tels que sont Suetone & Scaliger, avec cette différence, que Scaliger prétend mettre Varron de son côté.

Il est à propos de rapporter d'abord

le passage de Varron, dont le texte est comme la base de cette question. Varron, au troisième chapitre du livre de l'Agriculture, distingue trois especes de poules différentes, par autant de noms distingués. Il nomme la première *Villatica*; la seconde, *Rustica*, & la troisième, *Africana*. C'est en parlant de cette troisième espece qu'il s'exprime ainsi: *Gallinae aliae sunt grandes, variae, gibberae, quas Meleagrides appellant Graeci. Haec novissima in triclinium ganeenum introierunt è culinâ propter fastidium hominum: veneunt propter penuriam magno.*

La simple lecture de ce texte fait voir que Varron ne pouvoit s'expliquer ni plus clairement, ni plus précisément, pour faire entendre que la Pintade & la Méleagride sont de la même espece; cependant Scaliger a cru y trouver deux especes distinguées, en supposant qu'il devoit y avoir un point après *gibberae*. Et qu'on devoit lire ensuite: *Quas Meleagrides appellant Graeci, haec novissima, &c.* Mais outre que cette ponctuation est uniquement de l'invention

de Scaliger, & qu'on n'en trouve aucun vestige dans les différens exemplaires, elle feroit tomber Varron dans une contradiction palpable, en ce qu'après avoir posé pour principe, qu'il n'y a que trois especes de poules, il y en ajouteroit là même une quatrième, ce qui est absurde.

Mais commençons par expliquer ce texte de Varron. En premier lieu, *Galinae sunt*, dit-il, la Pintade doit être en effet rangée sous le genre des poules; elle en a tous les attributs & toutes les qualités; crête, bec, plumage, ponte, couvée, soin de ses petits. En second lieu les différences des poules Pintades sont fort bien désignées par Varron dans ces paroles, *grandes, varia, gibbera, grandes*. Elles sont effectivement plus grosses que les poules communes; *varia*, leur plumage est tout moucheté. Il y en a de deux couleurs. Les premières ont des taches noires & blanches, disposées en forme de rhomboïdes; d'autres sont d'un gris plus cendré. Les unes & les autres sont blanches sous le ventre, au dessous, & aux extrémités des ailes.

Gibbera, leur dos, en s'élevant, forme une espece de bosse, & représente assez naturellement le dos d'une petite tortuë. Cette bosse n'est cependant formée que du replis des ailes ; car lorsqu'elles sont plumées il n'y a nulle apparence de bosse sur leur corps. Ce qui la fait paroître davantage, c'est que leur queue est courte & recourbée en bas, & non pas élevée & retroussée en haut, comme celle des poules communes.

Cette description que Varron fait de la Pintade est juste ; mais elle n'est pas complete. Voici ce que l'on y doit ajouter. La Pintade a le col assez court, fort mince & légèrement couvert de duvet. Sa tête est singuliere ; elle n'est point couverte de plumes, mais revêtue d'une peau spongieuse, rude & ridée, dont la couleur est d'un blanc bleuâtre ; le sommet est orné d'une petite crête en forme de corne ; elle est de la hauteur de cinq à six lignes, & d'une substance cartilagineuse. De la partie inférieure de la tête, qu'on peut appeller, quoiqu'improprement, les joues de la Pintade, pend, de chaque côté, une

barbe rouge & charnue, de même nature & de même couleur que la crête des coqs. Enfin, sa tête est terminée par un bec trois fois plus gros que celui des poules communes, très-pointu, très-dur, & d'une belle couleur rouge.

La Pintade pond & couve de même que les poules ordinaires; ses œufs sont plus petits & moins blancs. Ils tirent un peu sur la couleur de chair, & sont marquetés de points noirs. On ne peut gueres l'accoutumer à pondre dans le poulaillier; elle cherche le plus épais des hayes & des brossailles, où elle pond jusqu'à cent & cent cinquante œufs successivement, pourvû qu'on en laisse toujours quelqu'un dans son nid. On ne permet gueres aux Pintades domestiques de couvrir leurs œufs, parce que les meres ne s'y attachent point, & abandonnent souvent leurs petits. On aime mieux les faire couvrir par des poules d'Inde, ou par des poules communes. Rien n'est plus joli que les jeunes Pintades; elles ressemblent à de petits perdreaux. Leurs pieds & leur bec rouges joints à leur plumage, qui est alors

d'un gris de perdrix, les rend très-agréables.

La Pintade est un animal extrêmement vif, inquiet & turbulent; elle court avec une vitesse extraordinaire, à peu près comme la caille & la perdrix; mais elle ne vole pas fort haut; elle se plaît néanmoins à percher sur les toits & sur les arbres, & s'y tient plus volontiers pendant la nuit que dans les poulailliers. Son cri est aigre, perçant, désagréable, & presque continuel. Du reste, elle est d'humeur querelleuse, & veut être la maîtresse dans la basse-cour. Les plus grosses volailles, même les poules d'Inde, sont forcées de lui céder. La dureté de son bec & l'agilité de ses mouvemens la font respecter de toute la gent volatile. Sa manière de combattre est à peu près semblable à celle que Saluste attribue aux Cavaliers Numides. Leurs charges, dit-il, sont brusques & précipitées; si on résiste, ils tournent le dos, & un moment après ils font volte-face. Les Pintades qui se sentent du lieu de leur origine, ont conservé le génie Numide. Les coqs d'Inde, glorieux de leur

leur corpulence , se flatant de venir aisément à bout des Pintades , s'avancent contre elles avec fierté & gravité ; mais celles-ci les désolent par leurs marches & contre-marches ; elles ont plutôt fait dix tours & donné vingt coups de bec , que ceux-là n'ont pensé à se mettre en défense.

Les Pintades ne sont point naturelles de l'Amérique , elles viennent de Guinée ; les Génois les ont apportées avec les premiers Negres qu'ils s'étoient engagés de mener aux Castillans dès l'année 1508. Les Espagnols n'ont jamais pensé à les rendre domestiques. Ils les ont laissé errer à leur fantaisie dans les bois & les savannes , où elles sont devenues sauvages , & où elles se sont multipliées à l'infini. On ne peut gueres voïager sur les terres Espagnoles , qu'on n'en trouve des bandes très-nombreuses. On les appelle *Pintades marones*. C'est une épithète générale que les Espagnols de l'Amérique , & à leur exemple , les François , donnent à tout ce qui est sauvage & errant.

La Pintade marone est un des mets

les plus délicats qu'on puisse servir. Sa chair est tendre & d'un goût qui surpasse celui des faisans. Le goût des Pintades domestiques n'est pas si relevé, quoiqu'il soit meilleur que celui des autres volailles.

Après ces éclaircissemens qui paroissent nécessaires, il s'agit d'examiner, si la Pintade doit être distinguée de la Méleagride. Suetone est de ce sentiment; mais dans une pareille matière son autorité peut-elle valoir celle de Varron, de Columelle & de Pline? Ceux-ci sont Naturalistes de profession, au lieu que Suetone n'a fait son capital que des faits concernant l'histoire, & d'intrigues politiques.

La Méleagride est, dit-on, *marécageuse*; & la Pintade marone ne se trouve-t'elle pas également dans des lieux aquatiques & marécageux? Si la Méleagride est peu soigneuse de ses petits qu'elle abandonne souvent, n'en est-il pas de même de la Pintade? Mais la Pintade est, dit-on, plus grosse, plus grasse que la Méleagride. Il y a des Pintades sèches & maigres, & il y en a de

plus grosses les unes que les autres. Cette même diversité ne se rencontre-t-elle pas dans les poules ordinaires ? S'avisera-t'on pour cela d'y trouver des espèces différentes ? On dit enfin , que les appendices charnus & cartilagineux qui pendent aux joues des Pintades , sont rouges , & que les Méleagrides les ont bleus. Mais que l'on considère la tête de la Pintade & une partie de son col , qui sont de couleur bleue , on verra que cette prétendue différence n'est qu'une erreur ; & que faute d'attention , on a confondu tantôt les appendices barbus avec la peau , & tantôt la peau avec les appendices.

D'ailleurs , quand les Pintades sont encore jeunes , ces barbes ne leur pendent point encore assez sensiblement , pour se faire bien remarquer. On ne voit d'abord que la couleur bleue de la peau au bas de la tête. Lorsque les Pintades vieillissent , les barbes charnues prennent un rouge bien plus foncé , & plus obscur , au lieu que la peau du col s'allongeant , & se rétrécissant davantage dans les jeunes , frappe plus les

yeux. C'est ce changement qui aura donné lieu à la méprise des Auteurs qui ont écrit sur la poule de Numidie, & qui aura fondé la différence prétendue des appendices dans la Pintade, & dans la Méleagride, dont on aura fait mal-à-propos deux espèces différentes.

Il reste à examiner un passage de Pline, qui ne paroît pas s'accorder avec celui de Varron. Ce dernier dit, en parlant des Pintades : *Ha novissima in triclinium Ganearium introierunt è culina propter fastidium hominum; veneunt propter penuriam magno.* Il s'ensuit de ces paroles, que les Pintades Méleagrides s'étoient introduites depuis quelque tems à Rome; & que ceux qui tenoient des tables délicatement servies, ne trouvoient rien de plus propre à réveiller leur appetit que ces oiseaux, ce qui les rendoit extrêmement chers. Horace, Petrone, Juvenal, Martial le confirment en plusieurs endroits de leurs ouvrages.

Pline dit au contraire, que les Pintades étoient très-recherchées à Rome: *propter ingratum virus.* On doit conclu-

re de ces paroles, ou que Pline n'a pas compris le *propter fastidium hominum* de Varron, ou que ces mots, *propter ingratum virus* sont fautifs, & que le texte a été corrompu.

Varron & Pline conviennent que la Pintade & la Méleagride sont la même chose; tous deux s'accordent à dire qu'elles sont fort recherchées des Romains, qu'elles sont fort cheres en Italie, & qu'elles sont les délices des bonnes tables. Mais Varron prétend qu'elles ne sont recherchées par les gens de bonne chere, que *propter fastidium hominum*; c'est-à-dire, que pour piquer leur goût, & réveiller leur appetit; & Pline veut qu'elles ne soient rares que *propter ingratum virus*. Quel rapport, & quelle conséquence! Une viande ne seroit-elle chere & recherchée, que parce qu'elle est détestable & capable d'empoisonner?



CHAPITRE XVIII.

Des étincelles qui se découvrent sur la surface de la Mer. Des Iris de la Mer; & des Exhalaisons qui se forment pendant la nuit.

LORSQUE le vaisseau fait bonne route, on voit souvent une grande lumière dans le sillage, c'est-à-dire, dans les eaux qu'il a fendues, & comme brisées à son passage. Ceux qui n'y regardent pas de si près, attribuent souvent cette lumière, ou à la Lune ou aux Etoiles, ou au fanal de la poupe; c'est en effet ce qui vient dans l'esprit la première fois que l'on apperçoit cette grande lumière; mais avec un peu d'attention, il est facile de se détromper. On remarque que cette lumière paroît bien davantage lorsque la Lune est sous l'horison, que les Etoiles sont couvertes de nuages, que le fanal est éteint, & qu'aucune lumière étrangère ne peut éclairer la surface de la mer.

Cette lumière n'est pas toujours égale. A certains jours, il y en a peu,

ou point du tout: quelquefois elle est plus vive, quelquefois plus languissante; il y a des tems où elle est fort étendue, d'autres où elle l'est moins.

Pour ce qui est de la vivacité, elle est si grande, que l'on peut quelquefois lire sans peine à la lueur de ces sillons, quoiqu'on soit élevé de neuf ou de dix pieds au-dessus de la surface de l'eau.

Pour ce qui regarde l'étendue de cette lumière, quelquefois tout le sillage paroît lumineux à trente ou quarante pieds au loin; mais la lumière est bien plus foible à une plus grande distance.

Il y a des jours, où l'on démêle aisément dans le sillage les parties lumineuses d'avec celles qui ne le sont pas: d'autrefois on ne peut faire cette distinction. Le sillage paroît alors comme un fleuve de lait, qui fait plaisir à voir.

Lorsqu'on peut distinguer les parties brillantes d'avec les autres, on remarque, qu'elles n'ont pas toutes la même figure. Les unes ne paroissent que comme des pointes de lumière; les autres ont à peu-près la grandeur des étoiles, telles qu'elles nous paroissent. On en voit qui ont la figure de globules d'une

ou de deux lignes de diametre ; d'autres sont comme des globes de la grosseur de la tête. Souvent aussi ces phosphores se forment en quarré de trois ou quatre pouces de long, sur un ou deux de large. Ces phosphores de differente figure se voyent quelquefois en même tems. Quelquefois le sillage du vaisseau est plein de gros tourbillons de lumiere, & de ces quarrés oblongs ; d'autrefois lorsque le vaisseau avance lentement, ces tourbillons paroissent & disparoissent tout-à-coup en forme d'éclairs.

Ce n'est pas seulement le passage d'un vaisseau qui produit ces lumieres ; les poissons laissent après eux un sillage lumineux, qui éclaire assez pour pouvoir distinguer la grandeur du poisson, & connoître de quelle espèce il est. On voit quelquefois une grande quantité de ces poissons, qui en se jouant dans la mer, font une espèce de feu d'artifice dans l'eau, qui a son agrément. Souvent une corde mise en travers suffit pour briser l'eau, en sorte qu'elle devienne lumineuse.

Si l'on tire de l'eau de la mer, pour peu qu'on la remue avec la main dans

les ténèbres, on y verra une infinité de parties brillantes. Si l'on trempe un linge dans l'eau de la mer, on verra la même chose, quand on se met à le tordre dans un lieu obscur; & même quand il est à demi sec, il ne faut que le remuer pour en voir sortir quantité d'étincelles.

Lorsqu'une de ces étincelles est une fois formée, elle se conserve long-tems; & si elle s'attache à quelque chose de solide, par exemple, aux bords d'un vase, elle durera des heures entières.

Ce n'est pas toujours lorsque la mer est le plus agitée, qu'il y paroît le plus de ces phosphores, ni même lorsque le vaisseau va le plus vite. Ce n'est pas non plus le simple choc des vagues les unes contre les autres, qui produit des étincelles; mais on observe que le choc des vagues contre le rivage en produit quelquefois en quantité. Au Bresil, le rivage paroît quelquefois tout en feu, tant il y a de ces étincelles.

La production de ces feux dépend beaucoup de la qualité de l'eau; & généralement parlant on peut avancer, que le reste étant égal, cette lumière est

plus grande, lorsque la mer est plus grosse & plus baveuse; car en haute mer, l'eau n'est pas également pure partout. Quelquefois le linge qu'on trempe dans la mer devient tout gluant. Une remarque que l'on fait, est que quand le sillage est plus brillant, l'eau est plus visqueuse & plus grasse: un linge mouillé de cette eau rend plus de lumière, quand on le remue.

De plus, on trouve dans la mer certains endroits, où surnagent je ne sçai quelles ordures de différentes couleurs, tantôt rouges, tantôt jaunes. A les voir, on croiroit que ce sont des sciûres de bois; nos Marins disent que c'est le frai ou la semence de la Baleine: c'est de quoi l'on n'est gueres certain. Lorsqu'on tire de l'eau de la mer en passant par ces endroits, elle se trouve fort visqueuse. Les mêmes Marins disent, qu'il y a beaucoup de ces bancs de frai dans le Nord; & que quelquefois pendant la nuit ils paroissent tout lumineux, sans qu'ils soient agités par le passage d'aucun vaisseau ni d'aucun poisson.

Mais pour prouver que plus l'eau est gluante, plus elle est disposée à être lu-

mineuse, voici une expérience que l'on a faite. On prit un jour dans un vaisseau un poisson, que quelques-uns crurent être une bonite. Le dedans de la gueule du poisson paroissoit durant la nuit comme un charbon allumé, de sorte que sans autre lumière, on auroit pu lire, comme à la lueur d'un sillage extrêmement lumineux. Cette gueule étoit pleine d'une humeur visqueuse; on en frotta un morceau de bois, qui devint aussitôt lumineux: dès que l'humeur fut desséchée, la lumière s'éteignit.

Que l'on examine à présent, si toutes ces particularités peuvent s'appliquer dans le système de ceux qui établissent pour principe de cette lumière le mouvement de la matière subtile ou des globules causé par la violente agitation des sels.

Ajoutons quelques observations sur les iris de la mer. C'est surtout après une grosse tempête que les iris de la mer se montrent avec le plus d'éclat. Il est vrai que l'iris céleste a cet avantage sur les iris de la mer, que ses couleurs sont bien plus vives, plus distinctes, & en plus grande quantité. Dans l'iris

396 RECUEIL D'OBSERVATIONS.
de la mer, on ne distingue gueres que deux sortes de couleurs, un jaune sombre du côté du Soleil, & un verd pâle du côté opposé; les autres couleurs ne font pas une assez vive sensation pour pouvoir être distinguées. En récompense, les iris de la mer sont en bien plus grand nombre; on en voit vingt à trente en même tems; on les voit en plein midi, & on les voit dans une situation opposée à l'iris céleste, c'est-à-dire, que leur courbure est comme tournée vers le fond de la mer.

Finissons par les exhalaisons qui s'enflamment pendant la nuit, & qui en s'enflammant, forment dans l'air un trait de lumiere. Ces exhalaisons laissent aux Indes une trace bien plus étendue qu'en Europe. On en voit que l'on prendroit pour de véritables fusées; elles paroissent fort proche de la terre, & jettent une lumiere à peu près semblable à celle dont la Lune brille les premiers jours de son croissant; leur chute est lente, & elles tracent en tombant, une ligne courbe.

Fin du quatorzième Tome.



